
GAUDEO



LES

AVANTURES

DE MONSIEUR

ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÊNE.

Avec figures.

LES

AVANTURES

DE MONSIEUR

ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÊNE,

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS

dans la nouvelle France.

Rédigées par M. LE SAGE.

TOME PREMIER.

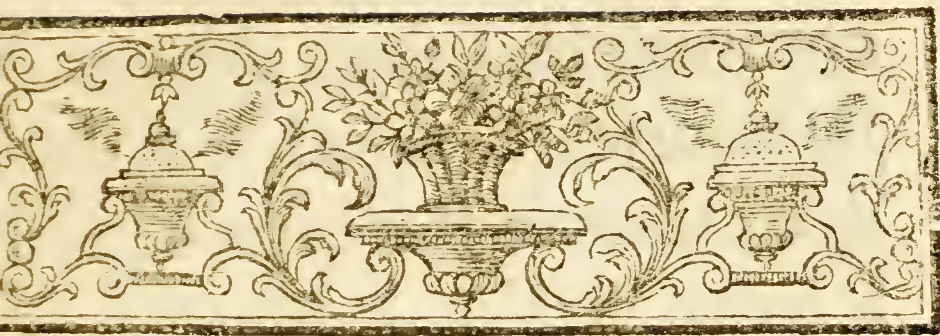


A PARIS, De Boyer

Chez ETIENNE GANEAU, ruë ſaint Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.

LE Chevalier de Beauchêne Auteur de ces Memoires, après avoir passé près de cinquante ans au service du Roy, tant sur terre que sur mer, vint en France avec une fortune considerable; mais la passion qu'il avoit pour le jeu le dérangea bientôt, sans parler de quelques affaires d'honneur que son esprit brusque & violent lui suscita & qu'il ne put ac-

commoder qu'aux dépens de ſa bourſe. Il perdit plus des deux tiers de ſon bien à Breſt, à Saint Malo, à Nantes, & alla s'établir à Tours avec le reſte. C'eſt dans cette derniere Ville qu'ayant pris querelle avec quelques Anglois, il ſe battit le 11 Decembrè 1731. & trouva dans ce combat une mort qu'il avoit impunément affrontée dans les abordages les plus périlleux.

Dans les heures que ſa fureur pour le jeu lui permettoit d'employer à d'autres amuſemens, il s'occupoit volontiers à mettre par écrit les évenemens de ſa vie, ſe rappeller tous les coups de main

u'il avoit faits, tous les dan-
ers qu'il avoit courus, c'é-
oit après le *Tope & tinque* le
lus grand de ſes plaiſirs.
Un autre motif l'excitoit
ncore à ce travail, qu'il re-
ardoit comme utile à la So-
eté; il s'imaginoit qu'on lui
auroit un gré infini des
oindres détails qu'il feroit
es rencontres où il avoit
ommandé, puiſque ſelon lui
n Capitaine de Vaiſſeau &
n ſimple Patron de Barque
evoient avoir autant de pru-
ence, d'adreſſe & de courage
ans leur conduite, qu'un
miral dans la ſienne.
Peu de temps après la mort
Monſieur de Beauchêne,

un des amis de ſa veuve & des miens, m'écrivit de Tours, & me manda qu'il avoit déterminé cette Dame à faire imprimer les Memoires que ſon mari lui avoit laiſſez. Effectivement elle me les envoya en me priant de les mettre au jour, s'ils ne me paroiſſoient pas indignes de la curioſité du Public. Je les ai lûs, mon cher Lecteur, & j'ai jugé qu'ils contenoient des choſes qui pourroient vous être agréables. Au reſte, ſi dans quelques endroits vous trouvez le ſtile un peu trop marin, ſouvenez-vous que c'eſt celui d'un Flibuſtier.

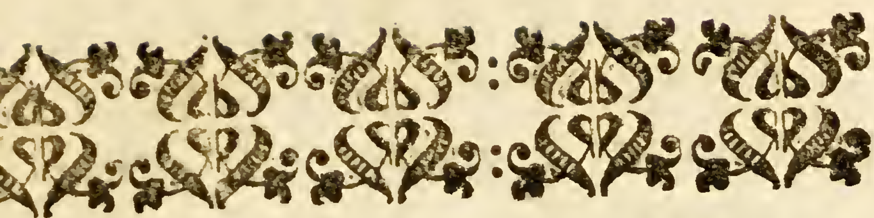


TABLE
DES ARGUMENS du premier Tome.

LIVRE PREMIER.

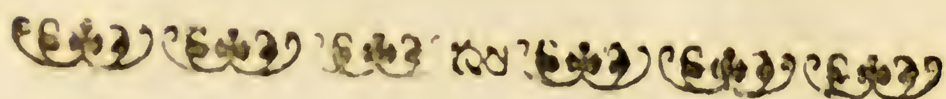
De l'origine de Monsieur le Chevalier de Beauchêne, & des amusemens de son enfance. Il se fait à sept ans enlever par les Iroquois, où il est adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il est repris quelques années après par les Canadiens, & rendu à ses parens. Il s'associe avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverses expeditions. Après avoir chassé quatre cens hommes, fait lever le Siege de Port-

LIVRE SECOND.

ſeaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix pieces. Ils retournent à Saint-Domingue où ils partagent leurs priſes, & font toutes ſortes de débauches. Ils ſe remettent en Mer. Hiſtoire d'un Flibuſtier Philoſophe. Ils attaquent un Vaiſſeau de quarante-ſix pieces, & de trois cens hommes d'équipage, & le prennent après un rude combat; mais ils n'ont pas fait cette priſe qu'elle leur eſt enlevée par un Navire Anglois Garde-Côte, de cinquante-quatre, & une Frégate de trente-ſix pieces, qui les font priſonniers. On les envoye d'abord à la Jamaïque, & de-là dans les Priſons de Kinſelt en Irlande. Détail des maux qu'on leur fait ſouffrir. Ils meurent tous excepté le Chevalier, qui trouve moyen de ſe ſauver. Il va à Corke où il a le bonheur de trouver une veuve qui par généroſité lui rend

LIVRE TROISIE'ME.

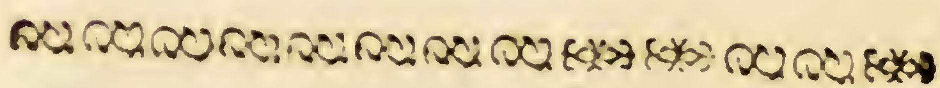
ſous un habit de fille au Château du Baron du Meſnil, avec Lucile l'unique heritiere de ce Seigneur. Un financier trompé par l'habillement de Monneville l'emmene à Paris, ſous prétexte de le placer auprès d'une Dame en qualité de femme de Chambre; mais ayant une autre vûë ſur cette fauſſe Villageoiſe, il la met en penſion dans un Convent, n'épargne rien pour ſon éducation, & lui propoſe enfin de l'épouſer. Monneville pour ſe dérober à ſes importunitez, cherche & trouve moyen de ſortir du Convent. Il prend un habit de Cavalier, fait la conquête d'une femme de Théâtre, & devient Commis d'un gros homme d'affaire, qui veut lui faire épouſer ſa fille par force. Monneville refuſe d'y conſentir. Sur ſon refus il eſt arrêté, conduit en priſon, & dès le lendemain envoyé en Canada.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre, *Les Avantures de Monſieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne, Capitaine de Flibuſtiers dans la nouvelle France*, & je crois que le Public recevra avec plaiſir l'impreſſion de cet ouvrage. Fait à Paris ce vingt-huit Avril mil ſept cent trente-deux.

DANCHET.



PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre

ien amé Etienne Ganeau
-ibraire à Paris, ancien Adjoint de
a Communauté, Nous ayant fait
emontrer qu'il lui auroit été mis en
nain un Manuſcrit qui a pour titre,
*es Avantures du Sieur Robert, Cheva-
er de Beauchêne, Capitaine Flibuſtier
ans la nouvelle France*, s'il Nous plai-
oit luy accorder nos Lettres de Pri-
ilege ſur ce neceſſaires, offrant pour
et effet de le faire imprimer en bon
apier & en beaux caracteres ſuivant
feüille imprimée & attachée pour
odele ſous le contreſcel des Preſen-
s. A ces cauſes, voulant traiter fa-
orablement ledit Expoſant, Nous luy
vons permis & permettons par ces
eſentes, de faire imprimer ledit Livre
-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs
oulumes, conjointement ou ſeparé-
ent & autant de fois que bon luy
mblera, ſur papier & caracteres con-
rmes à ladite feüille imprimée &
tachée ſous notredit contreſcel, &
le vendre, faire vendre & debiter
r tout notre Royaume pendant le
mps de ſix années conſecutives, à
mpter du jour de la datte deſdites
eſentes. Faiſons deffenſes à toutes

ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs-Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre cy-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêt ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notam-

ment à celuy du dixiéme Avril mil ſept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier no-

tre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le dix-huitiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 392. fol. 377. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celuy du 28. Fevrier 1723. A Paris le vingt-deux Juillet 1732.

G. MARTIN, *Syndic.*

LES



LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE.

LIVRE PREMIER.

De l'origine de Monsieur le Chevalier de Beauchêne, & des amusemens de son enfance. Il se fait à sept ans enlever par les Iroquois, où il est adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il est re-

pris quelques années après par les Canadiens, & rendu à ses parens. Il s'aßocie avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverses expeditions. Après avoir chaßé quatre cens hommes, fait lever le Siege de Port-Royal, & obligé cinq mille Anglois à se retirer, il quitte ses Algonquins, & se fait Flibustier. Il va croiser sur les Côtes de la Jamaïque, sous le Capitaine Morpain, & ensuite sous le fameux Montauban, après la mort duquel il est élû Capitaine.



ON Pere & ma Mere, François d'origine, allerent s'établir en Canada, aux environs de Montreal, sur le Fleuve Saint Laurent. Ils vivoient là dans cette heureuse tranquilité, que procure aux Canadiens la soumission que

e Gouvernement exige d'eux. 'aurois été bien élevé, si j'eusse té disciplinable; mais je ne l'é- ois point. Dès mes premieres nnées, je me montrois si rebelle t si mutin, qu'il y avoit sujet de outer que je fisse jamais le moin- re honneur à ma famille. J'étois mporté, violent, toujours prêt frapper & à payer avec usure s coups que je recevois.

Je me souviens que ma Mere oulut un jour m'attacher à un oteau pour me châtier plus à n aise, & que n'en pouvant oute seule venir à bout, tout etit que j'étois, elle pria un une Prêtre, qui venoit au logis 'apprendre à lire, de lui prêter main. Il lui rendit ce service rt charitablement, dans la pen- e que cette correction pourroit 'être utile. En quoi, certes, il trompa. Bien loin de regarder n action comme un trait de

charité dont je lui étois redevable, elle paſſa dans ma petite tête pour une injure qui me deshonoroit, & que je devois laver dans ſon ſang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de Maître, & je réſolus de le tuer. Me ſentant trop foible pour exécuter ſeul un ſi grand projet, je le communiquai à pluſieurs enfans, auſſi méchans que moi, qui ne manquérent pas de l'approuver, & de m'offrir leurs bras pour une mort ſi juſte. Les conjurez ſe munirent de pierres, & aſſaillirent tous enſemble le miſérable auquel ils en vouloient ; de façon qu'il auroit éprouvé le ſort du premier Martyr Chrétien, ſi quelques perſonnes qui paſſerent par hazard dans ce tems-là, ne l'euſſent dérobé à nos coups. Ce bon Eccléſiaſtique, nommé Periac, eſt revenu en France dans

la ſuite. Il demeure actuellement à Nantes dans un Séminaire, dont il eſt Superieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vû, & c'eſt lui qui m'a fait ſouvenir de ce bel exploit, en me diſant qu'il étoit ravi d'avoir fait une fauſſe prédiction, ayant prédit dans mon enfance que je me ferois tuer avant que j'euſſe de la barbe.

Mes parens qui me voyoient faire tous les jours quelque eſpieglerie, comme celle dont je viens de parler, ne jugeoient pas de moi plus favorablement, & je m'étonne aujourd'hui que je ſois encore au monde, après m'être tant de fois expoſé à périr. Jamais enfant n'a fait paroître tant de diſpoſition à devenir un querelleur furieux, un nouvel Iſmaël fils d'Agar. Je n'étois pas content que je n'euſſe entre les mains couteaux, fléches, épées, piſtolets, c'étoient là mes poupées. On

faiſoit de moi tout ce qu'on vouloir, quand on me promettoit de ces armes, & ſi l'on avoit l'imprudence de m'en donner, je les eſſayois ſur les premiers animaux que je rencontrois. Je n'avois pas ſept ans, qu'il ne reſtoit ni chat, ni chien, ni porc dans le voiſinage. C'eſt ainſi que j'exerçois ma valeur, en attendant que je fuſſe aſſez fort pour en faire un plus noble uſage, & combattre avec mes trois freres contre les Iroquois.

Ces Sauvages gagnez par les préſens des Anglois, faiſoient quelquefois des courſes juſqu'aux portes de Montreal. Ils entroient dans le pays par pelotons, ſe tenoient cachez dans les bois pendant le jour, ſe raſſembloient la nuit, & venoient fondre ſur quelque Village. Ils le pilloient, puis ſe retiroient promptement avec leur butin, après avoir mis

e feu aux choſes qu'ils ne pouvoient emporter. Mais ils avoient grand ſoin ſurtout de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils avoient tuez. Je les ai ſouvent vû couper de ces chevelures, & ſans contredit ils s'y prennent plus adroitement que les Barbiers d'Europe pour ne point perdre de cheveux, puiſqu'ils arrachent en même-tems la peau de deſſus le crane. Ils étendent ces peaux ſur de petits cercles d'oſier, & les conſervent précieuſement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre ſur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils poſſedent. Ils ſont honorez & reſpectez à proportion, ſans toutefois que la gloire d'un pere qui ſe ſera diſtingué des autres par ſon courage, influë le moins du mon-

de, comme en Europe, ſur un fils qui paroîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui ſe faiſoit le plus redouter vers Chambly & Montreal, avoit pour chef un Sauvage des plus celebres. Il auroit pû lui ſeul fournir de cheveux le Perruquier de Paris le plus achalandé. C'étoit la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'appelloit *la Chaudiere Noire.* Il n'y a perſonne en ce pays-là qui puiſſe ſe vanter de n'avoir pas frémi à ce nom formidable. Croira-t'on bien que l'on demandoit dans les Prieres publiques d'être délivré de ſa rage ; de même qu'autrefois dans certaines Provinces de France, les peuples prioient Dieu de les délivrer de la fureur des Normands.

Tout ce que j'entendois dire de ce fameux Sauvage, m'inſpiroit moins de crainte que d'envie de le voir. Je ſçavois que les

Iroquois au lieu de tuer les enfans, avoient coutume de les emporter pour les élever parmi eux. Cela me fit ſouhaiter qu'ils m'enlevaſſent. Je ſuis curieux, diſois-je, de connoître ces gens-là par moi-même, & d'éprouver ſi j'aurai auſſi peu d'agrément dans leur habitation, que j'en ai dans ma famille où l'on me gronde & contredit à tout moment : Les Sauvages ſans doute me laiſſeront manier des armes à diſcrétion ; loin de combattre comme mes parens le plaiſir que je prens à m'en ſervir, ils verront avec joye mon humeur belliqueuſe, & me donneront des occaſions de l'exercer. Je formai donc le deſſein de les aller joindre dès la premiere courſe qu'ils feroient vers Montreal. Ce qui ne manqua pas d'arriver peu de tems après, ainſi que je vais le raconter.

M. de Frontenac s'embarqua pour passer en France. A peine fut-il parti, que les Iroquois voulurent profiter de son absence pour se venger des ravages qui avoient été faits l'année précedente dans un de leurs Cantons * par Messieurs le Marquis de Denouville, de Cailleres, & de Vaudreüil. Ainsi de toutes parts on n'entendit plus parler que de Villages surpris, pillez & brulez. Pour moi, j'attendois impatiemment que la troupe de *la Chaudiere-Noire* s'approchât de nous, lorsqu'un soir l'allarme se répandit dans nos Quartiers. Les hommes courent aux armes, & se préparent à défendre la Patrie. Quel sujet de ravissement pour mes yeux, de voir tout le monde s'apprêter au combat. Au lieu de me cacher avec les femmes, je

* C'est celui des Sonontouans, qui fut ravagé en 1687.

me disposai à suivre mes freres, qui étoient en âge de se servir de leurs épées pour la deffense de nos Dieux Penates ; & je m'écriai dans l'excès de la joye qui me transportoit, que j'étois bien aise de voir ce Sauvage dont le nom retentissoit de tous côtez. Ce qui m'attira de la part de ma mere une réprimande précedée d'un soufflet, qu'à la verité je n'osai rendre, mais que je me promis bien de ne pas laisser impuni. Je m'échappai de ses mains, quelques efforts qu'elle fît pour me retenir, & courant vers le lieu où j'entendois tirer, j'arrivai sur le champ de bataille, résolu de m'enfuir avec les Iroquois, ou s'ils dédaignoient de me prendre, d'être du moins spectateur du combat, tant pour me venger de ma mere, que pour joüir d'un spectacle qui m'étoit agréable.

Les Sauvages firent leur coup

en moins d'un quart d'heure. Ils tuérent une trentaine de perſonnes, avant qu'on fût en état de les repouſſer, mirent le feu à pluſieurs maiſons, & ſe retirerent avec un butin plus gros que riche, & quelques priſonniers, parmi leſquels mon frere aîné eut le malheur de ſe trouver. Comme je cherchois des yeux les Iroquois, j'en apperçus douze ou quinze qui démeubloient une maiſon avant que de la bruler, & qui en enlevoient deux petits enfans. Je criai auſſi-tôt à pleine tête : *Quartier, Meſſieurs, quartier! Je me rends; emmenez-moi avec vous.*

Je ne ſçai s'ils m'entendirent mais je me préſentai à eux de ſi bonne grace, qu'ils ne purent me refuſer la ſatisfaction d'être leur priſonnier. L'un d'entre eux me prit ſur ſes épaules, & nous rejoignîmes promptement le gros



ard del J.B. Scotin Sculp.

de la troupe. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'au lieu de pleurer comme les autres petits garçons, je tenois dans mes mains un chaudron & un vaſe d'étain, que le Sauvage qui me portoit avoit quittez pour me mettre ſur ſes épaules.

Après une marche de huit à dix lieuës, les Iroquois remarquant l'approche du jour, s'arrêterent dans le bois pour s'y repoſer juſqu'au ſoir. Comme ils alloient ſe remettre en chemin, ils furent tout à coup attaquez par deux cens tant Canadiens qu'Algonquins, qui malheureuſement ne s'étant pas apperçus aſſez tôt du lieu où les priſonniers étoient attachez, ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardoient, ayant oüi le cri * de guerre, ſe

* Ce cri que les Canadiens ont imité des Sauvages, eſt un hurlement qui ſe fait en ſe frapant pluſieurs fois de la main ſur la bouche. Il ſert à deux fins : à effrayer l'ennemi qu'on

hâterent de les assommer.

On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend. Ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bien-tôt la fuite, nous emportant sur leurs épaules, & laissant neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venoient de faire une si brusque expédition, étoient commandez par Messieurs de Maricour, de Sainte-Helene, & de Longueüil, freres de M. d'Iberville Chef d'Escadre ; tous trois pleins de valeur, & des premiers de Montreal. * Ces braves Officiers poussez par les sollicitations de mes deux autres freres, firent cette tentative pour arracher des mains des Sauvages mon aîné & moi.

surprend, & de signal en même-tems.

* Ces trois Messieurs ont des biens considerables dans le Pays, & surtout M. de Longueüil, qui possede une Terre de ce nom, située au sud de Montreal, belle, riche, bien peuplée, & qui a 7. à 8. lieuës de longueur.

Dans le Canton d'Iroquois où
e fus mené, l'on avoit coutume
le bruler les priſonniers qu'on
aiſoit. On les lioit à un poteau,
utour duquel on allumoit quatre
eux à une diſtance aſſez grande,
our que ces miſerables fuſſent
lesdeux, & quelque fois des trois
ours entiers à rôtir avant que
d'expirer. Les Canadiens avoient
ouvent menacé ces Sauvages de
es traiter de la même façon, s'ils
n'aboliſſoient cette barbare cou-
tume, & ne faiſoient meilleure
guerre. Les Iroquois avoient tou-
jours-mépriſé leurs menaces, de
ſorte que M. de Maricour & ſes
freres, quelque horreur qu'ils
euſſent pour une pareille inhuma-
nité, crurent qu'ils devoient à leur
tour l'exercer ſur les neuf priſon-
niers qu'ils venoient de faire.

Tout le monde ſçait que chez
ces Sauvages un homme qu'ils
ont pris, à quelque genre de mort

qu'ils le reſervent, peut être dérobé au ſupplice par un des aſſiſtans qui l'adopte, en lui jettant un colier au cou, & une couverture ſur le corps, ſans autre cérémonie. Or il faut obſerver que ce M. de Maricour dont je viens de parler, avoit autrefois été enlevé par les Iroquois, & adopté de cette ſorte ; & qu'ayant trouvé moyen de s'échapper de leurs mains, il étoit revenu à Montreal.

Il vouloit donc par repréſaille, comme chef de l'expédition, que les neuf Sauvages qu'il avoit pris fuſſent brulez. Il y étoit encore pouſſé par mes parens, qui demandoient leur trépas avec de fortes inſtances, & tous les Canadiens y conſentoient ; mais M. de Saint Vallier, Evêque de Quebec, ſe trouvant alors à Montreal, où il étoit venu donner la Confirmation, s'y oppoſa de tout

ſon pouvoir. Il tint au peuple un diſcours très-pathétique, & employa juſqu'aux larmes pour exciter ſa compaſſion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du Prélat. M. de Maricour fut inéxorable, & tous les ſpectateurs jugerent auſſi qu'on devoit dans cette occaſion préferer la cruauté à la douceur.

On attacha les priſonniers chacun à un poteau, & l'air auſſi-tôt retentit de leurs voix : Ils commencerent à chanter ce qu'ils appellent leur chanſon de mort. Cette chanſon contient ordinairement l'énumeration des perſonnes qu'ils ont tuées dans leurs courſes, & le nombre des chevelures qui parent leurs Cabanes. Malgré l'apareil effrayant de la mort qui les environne, ils paroiſſent tranquiles ; on ne voit ſur leur viſage aucune impreſſion de crainte ni de douleur. Ils re-

gardent comme une marque de lâcheté d'avoir peur de mourir, & même de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un ſi grand ſang froid.

Tandis que M. de Maricour donnoit ſes ordres pour le ſuplice des neuf Iroquois, il s'apperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantoit pas, & qu'au lieu de témoigner autant de gayeté que ſes compagnons, il étoit enſeveli dans une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue Iroquoiſe qu'il ſçavoit bien: Comment donc, ami, lui dit-il, tu manques de fermeté! Il ſemble que tu finiſſes tes jours à regret? Tu te trompes, lui répondit le Sauvage: ce n'eſt point la mort qui m'afflige & m'empêche de chanter. Je ſuis plus brave que toi. Regarde mon caſſe-tête *; tu y

* Eſpece de maſſuë recourbée par le bout, & un peu coupante dans ſa convexité.

verras lesmarques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tuez. Ce qui m'attriste en ce moment, ajoûta-t-il, c'est de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au sort que tu me fais éprouver aujourd'hui. A ces mots, M. de Maricour envisagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant, & le reconnut pour le Sauvage qui l'avoit adopté. Il court à lui d'abord en l'appellant son pere; il l'embrasse avec transport à plusieurs reprises. Ensuite se tournant vers le peuple, il lui demande la grace de ce Sauvage. Le peuple, déja tout attendri de cete reconnoissance, commençoit à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune Bourgeois de Montreal, dont le frere avoit été tué dans la derniere expédition, s'étant brusquement approché de l'Iroquois qu'on vouloit sauver, lui plongea dans l'estomac le cou-

teau que l'on porte attaché à la jartiere dans ces pays-là. ; ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricour.

Après qu'on eut fait bruler ſept des huit priſonniers qui reſtoient, on laiſſa le huitiéme expoſé deux ou trois heures aux feux qui étoient allumez autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des douleurs cuiſantes que ſes camarades avoient ſouffertes, lorſqu'il ſeroit de retour dans ſon Canton, où il fut renvoyé pour dire aux ſiens, que s'ils ne ceſſoient de bruler leurs priſonniers, ils devoient s'attendre au même traitement. Cet exemple de ſeverité eut plus de force ſur les Iroquois, que la douceur avec laquelle on en avoit uſé toujours avec ceux d'entre eux qui avoient été pris. Effectivement on les renvoyoit libres, & quelquefois même chargez de préſens.

ls ne brulerent presque plus de Canadiens depuis ce tems-là. Mais quelques Hurons, & grand nombre d'Algonquins me donnerent cet amusement pendant les six années que je demeurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le Village je retrouvai une mere. Une femme qui venoit de perdre dans le combat un de ses enfans avec son mari, m'adopta, & faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen; elle n'avoit pas besoin de consolation: Bien loin de s'affliger de la perte qu'elle venoit de faire, elle s'en réjouissoit: Outre l'honneur infini que faisoient réjaillir sur elle les défunts qui étoient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissoient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avoit plusieurs enfans de mon âge dans la Cabane, & un

aſſez grand nombre dans le Village. Je crus n'avoir rien perdu, puiſque je me voyois un pere, une mere, des freres, & des compagnons. Mais ce qui me plaiſoit le plus dans mes nouveaux parens, c'eſt qu'au lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprenoient à m'en ſervir, & m'y laiſſoient exercer continuellement. Je m'attirois néanmoins de tems en tems des corrections un peu rudes, parce que je cherchois ſouvent querelle, & que j'en venois aux mains avec d'autres petits garçons que je bleſſois dangereuſement. Il y avoit tous les jours quelque tête caſſée de ma façon. Ce qui étoit cauſe que mes parens Sauvages vouloient quelque fois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimaſſent tendrement. Ils ne pouvoient pourtant s'y réſoudre, car je leur témoignois une ſi grande répug-

ance à les quitter, quand ils me
enaçoient de me faire conduire
Montreal, que je les attachois
lus fortement à moi. J'allai en
ourſe contre d'autres Sauvages,
l'on me mit des grandes par-
es de chaſſe dès l'âge de douze
ns. Il eſt vrai que j'étois plus ro-
uſte & plus formé que les autres
unes gens ne le ſont à dix-huit;
ns cette force qui a toujours été
augmentant juſqu'à ce jour, &
u'on peut appeller extraordinai-
e, j'aurois péri dans cinquante
ccaſions où ſeule elle m'a ſauvé
vie.

Je pourois mieux que perſonne
ire ici une fidelle peinture des
ſages & des mœurs des Iroquois;
ais il y a tant de ces faiſeurs de
elations, que je laiſſe de bon cœur
d'autres le plaiſir de faire con-
oître ce qu'il y a de faux dans
elles qui ſont entre les mains de
out le monde. Ayant été élevé

parmi ce peuple Sauvage, je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé longtems comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années, je ne dis pas pour vaincre, mais seulement pour adoucir un peu cette ferocité que j'ai contractée avec ces hommes si différens des autres, & dont le genre de vie ne flatoit que trop mes inclinations.

Je ne respirois que les combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me battre, je refusois de suivre mes parens, quand ils alloient en guerre contre les Canadiens, & même contre les Algonquins; ce qu'ils faisoient assez souvent pour plaire aux Anglois qui les y engageoient, & leur envoyoient pour cela quantité d'armes, de quinquaillerie, & d'eau de vie. Ils firent de si fréquentes courses en Canada, que M. de Frontenac

rontenac qui en étoit Gouver
eur, ſe mit à leurs trouſſes vers
année 1695. & vint piller le Can-
on où je demeurois. Nos Sauva-
es eurent cette obligation aux
nglois qui étoient avec nous, &
ui leur avoient fait entendre que
ien n'étoit plus aiſé que d'arrêter
A. de Frontenac ſur la frontiere
nême.

On ne ſçauroit être plus em-
arraſſé que je le fus dans cette
ccaſion. Je ne voulois point abſo-
ument combattre contre les Ca-
adiens; les Iroquois me croyant
ſſez fort pour payer de ma per-
onne, menaçoient de me tuer ſi
e ne faiſois comme les autres.
Quel parti prendre? Heureuſe-
nent pour moi l'amour que je
onſervois pour ma Patrie ne fut
as mis à une forte épreuve, puiſ-
que les Canadiens entrerent dans
notre Canton en ſi bon ordre,
qu'il nous falut reculer & le laiſſer

ruiner, ſans pouvoir rien entreprendre contre eux, ni leur faire d'autre mal que de leur tuer quelques ſentinelles la nuit à coups de fléches.

Comme ils bornoient leurs ravages à détruire, arracher, brûler, ſans profiter de nos dépoüilles, ils ſe laſſerent bien-tôt d'exercer une fureur infructueuſe. Ils retournerent ſur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plûtôt remarqué, qu'il nous prit envie de les pourſuivre, donnant plus à la vengeance que nous n'avions fait à la deffenſe du pays. Nous ne ſongions nullement à des attaques générales. Chaque chef de Village conduiſoit ſon monde ainſi qu'il le jugeoit à propos. Diviſez en trois ou quatre troupes, nous ne fîmes pendant pluſieurs jours que côtoyer les ennemis, & voltiger la nuit ſur leur aîle gauche, ſans pouvoir les entamer.

Un ſoir pourtant nous en ap-
erçûmes environ deux ou trois
ens, qui ne nous croyant pas
près d'eux, s'étoient retirez
ans une prairie aſſez loin du reſ-
de leur armée. Nous réſolûmes
enlever ce petit Corps que
ous attaquâmes un peu après
inuit. Je me mis de la partie,
r l'aſſurance qui me fut donnée
ie c'étoit des Hurons qui pre-
ient ſur la gauche pour ga-
ier leur pays le long du grand
ic. Nous en tuâmes d'abord
ie demie douzaine; mais qua-
e ou cinq pelotons qui étoient
mme des gardes avancées,
ous reçurent de ſi bonne grace,
l'ils nous mirent bientôt en
éſordre & en fuite. Ils nous
oiſiſſoient à la lueur des feux
umez autour de leurs troupes,
ne perdoient pas un coup de
ſil.

La paſſion que j'avois pour la

guerre, ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon pere adoptif, qui voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnoient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachez à des arbres, & nous comptions bien qu'on nous feroit bruler dès qu'il feroit jour. Je n'étois pas trop content de l'être si jeune; & ce qui me mortifioit encore plus qu'une mort prématurée, c'est que n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avois rien à dire pour chanson de mort. Mon pere Sauvage entrant dans ma peine, me disoit pour me consoler, qu'il suffisoit pour mourir en brave homme, que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il seroit sauvé avec moi si je me faisois connoître, il m'exhortoit cependant à ne pas dé-

ouvrir que j'étois Canadien. Je
e lui promis ſans ſçavoir pour-
quoi, & ſans lui témoigner qu'il
ne ſembloit que c'étoit faire le
n fort mal à propos. Trop de
ivacité néanmoins m'empêcha
e lui tenir parole. Parmi ceux
qui vinrent nous examiner lorſ-
qu'il fut jour, un grand homme
me prit par le menton pour me
egarder en face, & dit enſuite
ux autres : Parbleu, Meſſieurs,
n voici un bien jeune ; ce ſeroit
dommage de le faire rôtir, ce
n'eſt qu'un enfant. A ces paro-
es que je ne pus ſouffrir patiem-
ment, je lui dis en colere : Grand
beneſt, on n'a qu'à me délier &
me lâcher après toi, tu verras ſi
e ne ſuis qu'un enfant.

Mon emportement cauſa une
extrême ſurpriſe aux Canadiens,
qui s'approcherent de moi en
foule pour me conſiderer avec
toute l'attention que leur paroiſ-

ſoit mériter un jeune Iroquois qui parloit ſi bien la langue Françoiſe. Nous fûmes auſſi-tôt détachez, mon pere Sauvage & moi. L'on nous conduiſit au Commandant, qui m'ayant fait avoüer que j'étois né Canadien, nous offrit la vie, ſi nous voulions qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai ſon offre ſans balancer, comptant bien que je m'enfuirois dès la premiere occaſion qui s'en préſenteroit. Pour le Sauvage, il refuſa de me ſuivre, & ne ceſſa de me faire des reproches, juſqu'à ce que lui ayant fait donner la liberté, je lui eus promis de le rejoindre dans peu.

L'Officier qui commandoit la troupe des Canadiens que nous avions attaquez ſi mal à propos, s'appelloit alors M. le Gendre. Je dis alors, parce que je l'ai connu depuis ſous le nom de Comte de

Monneville. J'ai couru bien des
avantures avec lui, comme on le
verra dans l'hiſtoire de ma vie.
Nous conçûmes dès ce tems-là
l'un pour l'autre une amitié qui
dure encore aujourd'hui.

Il emmenoit eſclaves pluſieurs
femmes Iroquoiſes, & beaucoup
d'enfans. J'appréhendois fort
d'aller avec lui ſur le même pied ;
& dans ce cas je me propoſois de
me faire connoître à mes parens
de Montreal. Mais ma crainte
fut vaine. Il me fit donner la
paye de Soldat dans une méchante
Bicoque où il commandoit à
une cinquantaine de lieuës au
nord de Chambly, & j'y joüis
d'une entiere liberté. Il fit plus,
mon air dégourdi lui plut. Il me
mit de toutes ſes parties, m'obligea
de manger à ſa table, & me
traita comme ſon égal.

Nous paſſions les jours dans
une belle habitation qu'il avoit

dans le pays, & à laquelle tout autre que moi se seroit trouvé trop heureux de se fixer. M. le Gendre menoit-là une vie douce & très-rangée ; cela ne me convenoit point. Aussi me fut-il impossible de m'en accommoder long-tems, & de répondre à l'amitié qu'il avoit pour moi. Je n'étois pas né pour le repos ; il me falloit des fatigues, des courses, des combats, ou du moins quelques querelles pour m'amuser, & je n'en avois là aucune occasion. Cependant dans un séjour si tranquille, M. le Gendre & moi nous pensâmes mourir de mort violente.

Un Officier du Fort me voyant un matin avec deux Soldats, qui pour chasser le mauvais air buvoient de l'eau-de-vie, se joignit à nous. Notre entretien rouloit sur les Iroquois. Les Soldats étant bien-aises de s'instruire à fond des

mœurs de ces Sauvages, me faisoient des queſtions, & je prenois plaiſir à ſatisfaire leur curioſité. L'Officier ſe mêlant à la converſation, ſe mit auſſi à m'interroger. Après quoi, me priant de le ſuivre, il me mena dans ſon cabinet ; il tira d'une armoire une bouteille qu'il décoëffa, prit un verre qu'il remplit & me préſenta : Buvez de ce vin, me dit-il, je crois qu'il ſera de votre goût. Je portai le verre à ma bouche, je moüillai ſeulement mes lévres, & fit la grimace comme un homme qui n'aimoit point cette liqueur. Comment donc, s'écria-t-il, eſt-ce que vous trouveriez ce vin mauvais ? Très-mauvais, lui répondis-je, avec toute la franchiſe d'un Sauvage qui ne ſçait point mentir par politeſſe. Je vois bien, reprit-il en riant, que vous ne vous y connoiſſez guere ; c'eſt un des meilleurs vins de France.

Je ſuis perſuadé que M. le Gendre en jugeroit autrement que vous. Je voudrois bien, ajoûta-t-il, partager avec lui une petite proviſion que j'ai de ce bon vin, & dont on m'a fait préſent ; mais c'eſt ce que je n'oſerois lui propoſer moi-même. Nous ſommes un peu broüillez, & peut-être recevroit-il mal mon compliment. Il faut par votre adreſſe nous reconcilier tous deux. Je ne demande pas mieux, lui répartis-je ; apprenez-moi ſeulement de quelle façon je dois m'y prendre. Il n'y a rien de plus facile, me dit l'Officier ; faites-lui gouter de mon vin ſans lui dire d'où il vient, & s'il le trouve excellent, comme je n'en doute pas, vous m'en avertirez ſecretement. Je lui en envoirai quelques barils, & j'ai dans la tête que ce petit préſent donnera lieu à notre reconciliation.

J'approuvai fort ce projet de

ıccommodement, & je promis
e bonne foi de travailler à le fai-
e réüſſir. Je reçus de la main de
Officier une bouteille bien ca-
hetée, & je l'aſſurai que j'en fe-
ɔis l'uſage qu'il deſiroit. Par le
lus grand bonheur du monde,
e ne quittai pas ſur le champ
'Officier ; je m'amuſai encore
uelque tems avec lui ; enſuite je
ne retirai ſans emporter la bou-
eille que je laiſſai par oubli dans
e Fort, & j'allai retrouver mes
leux Soldats avec qui je conti-
ıuai juſqu'à la nuit à chaſſer le
nauvais air. Le lendemain matin
n'étant reſſouvenu que je n'avois
ɔas fait ce que ſouhaitoit l'Offi-
cier, je me diſpoſois à retourner
chez lui, lorſqu'un Soldat vint
m'annoncer qu'on l'avoit trouvé,
ainſi que ſes deux domeſtiques,
morts dans leurs lits, & tous trois
du même poiſon, ſuivant le rap-
port du Chirurgien. Je ne doutai

point que ce funeſte accident ne fut l'ouvrage de la bouteille de reconciliation ; & après avoir conté à M. le Gendre ce qui s'étoit paſſé le jour précédent entre l'Officier & moi, nous fîmes là-deſſus mille raiſonnemens, ſans pouvoir comprendre comment cela s'étoit pû faire, & ſans oſer décider ſi le défunt étoit innocent ou coupable. Quoiqu'il en ſoit, je remerciai Dieu de ne m'avoir pas donné de ces temperamens poſez & flegmatiques qui ſongent à tout, & n'oublient pas le moindre article des commiſſions dont ils ſont chargez.

Ce triſte évenement, quoique M. le Gendre n'eut rien à ſe reprocher, ne laiſſa pas de le mettre dans la neceſſité d'aller à Quebec. Il me propoſa de faire avec lui ce petit voyage, & j'acceptai volontiers la propoſition. En paſſant par Montreal, je voulus par pure

riosité voir mes parens sans me
ire connoître. Je m'imaginois
ue c'étoit une chose aisée; je me
ompois. Ma résolution ne put
enir contre les mouvemens de
endresse que la nature inspire
ans ces occasions. Quand j'abor-
ai mon pere & ma mere, ces
oux noms sortirent de ma bou-
he malgré moi, au lieu de ceux
e Monsieur & de Madame que
e croyois seulement prononcer.

Je fus reçû au logis comme
'Enfant prodigue. Les auteurs
le ma naissance remercierent le
Ciel de mon retour; pour mes
freres qui ne m'avoient jamais ai-
mé, ils en eurent peu de joye, &
les voisins en frémirent. Ces der-
niers se souvenant encore de mes
espiegleries, frémirent en me re-
voyant. Mon pere & ma mere
allerent avec empressement de-
mander ma liberté à M. le Gen-
dre, qui ne put la refuser à leurs

inſtances, quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

On juge bien qu'un garçon de mon humeur, ne pouvoit faire un long ſéjour dans la maiſon paternelle ſans s'y ennuyer. Je regretai bientôt mes Sauvages ; je n'étois pas tout-à-fait le maître au logis, ce qui me paroiſſoit un état trop gênant ; je trouvois fort dure la neceſſité d'être ſoumis au droit que mon pere & ma mere avoient de me faire des réprimandes impunément. A l'égard de mes freres, quoiqu'ils fuſſent Officiers & mes aînez, je les mis ſur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi, auſſi-bien que les étrangers, qui pour n'être pas obligez d'avoir tous les jours les armes à la main, aimoient mieux ſe réſoudre à ſouffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oiſiveté dans laquelle je ne pouvois manquer de

mber, je me donnai tout entier
a chasse. Pour cet effet, je m'as-
ciai avec des Algonquins, & vi-
nt plus en Sauvage qu'en Ca-
dien, j'étois souvent des six
ois sans revenir chez mes pa-
ns, qui loin de se plaindre de
s longues absences, m'en sça-
oient alors fort bon gré. Quel-
ue fois aussi je revenois avec une
oupe d'Algonquins qui m'a-
oient choisi pour leur chef, &
ui suivoient mes ordres. En ar-
vant dans Montreal à leur tête,
étois plus fier qu'un Général,
malheur aux Bourgeois qui ne
ne saluoient pas profondément,
u qui m'osoient regarder entre
leux yeux.

Une affaire que j'eûs dans cet-
e Ville vers le milieu de l'année
1701. m'attacha tout de bon à
mes Algonquins. Voici le fait :
Nous nous chargeâmes environ
cent Canadiens & moi d'escorter

M. de la Mothe de Cadillac ; qu'on envoyoit avec deux Officiers ſubalternes, à près de deux cens lieuës de Montreal commander au Détroit. * Quand nous fûmes à l'endroit qu'on nomme le Saut de la Chine, parce qu'il y en a un en effet ſur le Fleuve Saint Laurent, & qu'on eſt obligé d'y faire le portage, M. de Cadillac s'aviſa de viſiter les Canots, pour voir ſi nous n'emportions pas plus d'eau de vie qu'il n'étoit permis. Il en découvrit de contrebande dans pluſieurs Canots. Il éleva auſſi-tôt la voix, & demanda d'un ton de Maître à qui elle étoit. Il y avoit auprès de lui un de mes freres qui lui répondit ſur le même ton, qu'elle nous appartenoit, & que ce n'étoit point à lui à y trouver à redire.

* Le Détroit eſt un Etabliſſement avec un bon Fort, qui a été fait par ordre de M. de Pontchartrain ſur la Riviere ou le Canal qui joint le Lac Huron au Lac Erié.

Cadillac étoit Gaſcon, & par
nſéquent vif. Il bruſqua mon
ere, qui tomba ſur lui l'épée à
main. Cadillac le reçut en bra-
homme, & le faiſant reculer,
alloit le déſarmer, lorſque me
ttant entre eux deux, j'écartai
on frere pour prendre ſa place,
je pouſſai à mon tour ſi vive-
ent ſon ennemi, que celui-ci
'eut pas ſujet d'être fâché qu'on
ous ſéparât. Je crois qu'il eſt
ncore vivant; qu'il me donne,
'il l'oſe, un démenti.

Nous n'étions qu'à trois lieuës
le Montreal. Cadillac y retourna
our porter ſes plaintes. J'eus
'indiſcrétion de l'y ſuivre, au
ieu de me retirer avec mes Sau-
vages. M. de Champigny qui é-
toit alors Intendant, me fit dire
à mon arrivée de lui aller parler.
On me conſeilla de m'enfuir. Je
rejettai ce conſeil, qui me parut
moins prudent que timide, & ne

balançai pas un moment à me rendre chez l'Intendant, ſans être agité de la moindre frayeur. Je croyois au contraire, qu'il devoit lui-même me craindre, & qu'il ne ſeroit pas aſſez hardi pour me dire quelque choſe de déſobligeant.

J'entrai dans ſa ſalle d'un air effronté, & habillé en Sauvage à mon ordinaire. Je me ſouviens qu'il y avoit autour de lui plus de cinquante Officiers, outre M. de Rameſé Gouverneur de la Place, & pluſieurs Dames: Approchez, me dit d'un air aſſez doux l'Intendant, approchez, Monſieur le mutin? C'eſt donc vous qui tirez l'épée contre vos Officiers? Oüi, Monſieur, lui répondis-je, c'eſt moi; & je l'ai dû faire pour ne pas laiſſer égorger mon frere à mes yeux. Votre frere, reprit-il, eſt un rebelle qu'il ne falloit pas imiter, & qui ſubira la rigueur

s peines portées par les ordonnces, si on le peut attraper. ur vous, je vous condamne au chot, où vous demeurerez, s'il us plaît, jusqu'à ce que M. de Mothe veüille bien vous parnner.

Je suis persuadé que l'Intennt ne vouloit que me faire ur, & qu'on étoit convenu que . de Ramesé avec les autres fficiers demanderoit grace ur moi, si je me soumettois ns murmure à l'arrêt prononcé; ais il n'y eut pas moyen. Le rme de cachot me fit monter le u à la tête, & regardant M. de hampigny d'un air irrité : ce ne ra pas, lui répondis-je fiereent, tandis que j'aurai mon sare que j'irai au cachot, ni tant ue mes Sauvages seront dans la lace. Là-dessus, je fis quelques as pour sortir; alors tous les Ofciers se mirent au-devant de

moi, & me désarmerent en m'assurant qu'il ne me seroit rien fait, si j'obéïssois à M. l'Intendant. Comme je n'en voulois rien faire, malgré tout ce qu'on me pouvoit dire, les Gardes du Gouverneur me saisirent enfin, & me menerent, ou plûtôt me porterent en prison, non sans recevoir de moi bien des gourmades, qu'ils me rendirent au centuple.

Je passai trois jours dans le cachot les fers aux pieds & rongeant mon frein. Après cela l'Intendant dont l'intention étoit de ménager mes Sauvages qui murmuroient de ma prison, me fit venir devant lui, & me dit qu'il étoit fâché que je l'eusse réduit à me punir, qu'il m'estimoit, que je pouvois compter qu'il me serviroit en tout ce qui dépendroit de lui, qu'il m'exhortoit seulement à faire tous mes efforts pour mòderer ma violence, & qu'à ma

nſideration il faiſoit grace à
on frere. Grace qui devint inu-
e à celui-ci, puiſque la honte
avoir été battu par Cadillac le
paſſer chez les Sauvages, d'où
n'eſt point revenu depuis ce
ms-là.
Le jour que je ſortis de priſon,
ppris que M. de Rameſé avoit
r amitié pour moi fait des ex-
uſes à M. de la Mothe, & qu'il
voit d'abord obtenu de l'Inten-
ant que je ne ſerois qu'une heu-
e au cachot, mais qu'une vieille
Madame d'Arpentigni, qui par
nalheur pour moi groſſiſſoit alors
a Cour de M. de Champigny,
voit fait ſurſeoir mon élargiſſe-
nent; que cette méchante fem-
ne avoit repréſenté qu'on ne
ouvoit me traiter trop ſévere-
nent, qu'elle avoit dit à l'Inten-
dant : Ah, Monſeigneur, vous
devriez le laiſſer pourrir en pri-
ſon, vous rendrez en cela un

grand ſervice au Pays ; perſonne n'eſt à couvert des fureurs de ce garnement ; moi qui vous parle, Monſeigneur, j'ai ſujet de me plaindre de lui ; il m'a dernierement inſultée avec une inſolence à mériter punition corporelle.

Voici en quoi conſiſtoit cette prétenduë inſulte faite à la Dame d'Arpentigni. Je lui avois vendu des Pelleteries à crédit, en lui preſcrivant un tems pour me payer. Elle l'avoit laiſſé paſſer ſans me ſatisfaire ; je lui demandai de l'argent, elle m'en refuſa ; je la menaçai dans des termes qu'elle ne trouva peut-être pas aſſez meſurez. Je ne fis pourtant que lui dire en jurant, que ſi je n'étois pas payé dans vingt-quatre heures, j'irois l'écorcher toute vive dans ſa maiſon, & y mettre enſuite le feu.

Indépendemment des bontez de M. de Rameſé à mon égard,

avoit une bonne raiſon pour
mettre en liberté. Je devenois
ceſſaire par rapport aux Sauva-
qui m'étoient attachez. La
uerre étoit recommencée en
rope au ſujet de la Couronne
Eſpagne, & par conſéquent en-
les Anglois de la nouvelle An-
terre & les Canadiens. C'étoit-
une de ces conjonctures où il
important de ménager les
uvages. Les Iroquois avoient
terré la hache, pour parler leur
ngage; c'eſt-à-dire, avoient fait
paix. Mais on craignoit qu'ils
la rompiſſent dès l'année 1698.
. de Frontenac peu de tems a-
nt ſa mort, avoit fait une eſ-
ce de treve avec eux, les trou-
nt tout étourdis de la perte de
ur fameux chef *la Chaudiere-*
oire, tué par un parti de jeunes
gonquins. On fit ſi peu de fonds
r un traité ſi irrégulier, que M.
Callieres jugeant qu'on en de-

voit faire un autre, conclut une paix ſolide avec les Iroquois en 1701. par les ſoins & l'adreſſe de M. de Maricour, & du Pere Anſelme Jeſuite. Ces deux habiles Négociateurs ſe tranſporterent chez tous ces Sauvages, dont ils connoiſſoient parfaitement le génie, & les engagerent à envoyer à Montreal leurs Députez, qui y planterent, comme ils diſent, *l'arbre de Paix*, & y danſerent le *Calumet* au nombre de huit à neuf cens.

Depuis ce tems-là les Anglois n'ayant rien épargné pour les porter à déterrer la hache contre nous, y réüſſirent en partie, puiſqu'à force de préſens ils gagnerent quelques-uns de ces Sauvages, qui vers la fin de l'année 1703. mirent le feu par ſurpriſe au Fort où M. de Cadillac commandoit au Détroit.

La nation des Iroquois en general,

ral, ne regarda pas néanmoins
te entrepriſe comme une in-
ction du traité, puiſqu'en ayant
ncontré dans les bois pluſieurs
oupes peu de tems après, nous
fûmes reçûs en amis plutôt
'en ennemis. Ils voulurent ab-
ument fumer, & faire chau-
ere * avec nous. Trente Algon-
ins qui m'accompagnoient,
oient d'abord appréhendé qu'il
nous falût en venir aux mains;
ais les Iroquois nous proteſte-
nt que jamais ils ne leveroient
hache ſur le François, ni ſur
Alliez; que pour l'Anglois
nt ils avoient ſujet d'être mé-
ntens, ils ne lui feroient point
quartier. Je fus curieux de ſça-
ir pourquoi ils ſe plaignoient
s Anglois, & je le leur deman-
i. Ils me répondirent qu'ils n'en
oient pas ſatisfait pour pluſieurs
iſons, & entre autres pour une

* Faire cuire les viandes & les manger.

qui leur tenoit fort au cœur: Qu'ils avoient porté quelques Peleteries à Corlard dans la nouvelle Yorck, où après avoir cherché pendant deux jours un des leurs qui s'y étoit égaré, ils l'avoient trouvé pendu dans un lieu écarté.

A ce mot de pendu, tous les Iroquois pousserent des cris effroyables, & firent éclater une vive douleur. On eut dit qu'ils avoient encore devant les yeux le Compagnon malheureux dont ils déploroient la destinée. Je ne perdis pas une si belle occasion de les exhorter à ne point laisser impuni un affront si sanglant. Je fis plus; je m'offris à servir leur vengeance, & à partir sur le champ avec eux, pour aller tirer raison de cet outrage. Ils me prirent au mot. Ensuite refléchissant sur notre petit nombre, ils me demanderent si je ne pourrois pas obte-

r un plus grand ſecours de no-
e Pere *Onuntio.* * Je crus que no-
e Gouverneur, qu'ils appel-
ſent de ce nom, ne ſeroit pas
ché de profiter de cette con-
ncture, pour faire quelque en-
eprise qui broüillât ces Sauva-
s pour long-tems avec les An-
ois. Dans cette confiance, je
nduiſis à Montreal une partie
ces Iroquois en qualité de Dé-
tez de leur nation. Je les pré-
ntai à M. de Rameſé, qui flatta
rt leur reſſentiment, & leur pro-
t du ſecours. Effectivement
rès en avoir écrit à M. de Vau-
eüil, il leur donna trois cens
nadiens commandez par M.
Beaucour Ingénieur, Capi-
ne de Compagnie. Outre cela,
me pria d'engager le plus d'Al-
nquins que je pourrois à ſe
ettre de la partie. Je l'aſſurai

* Les Sauvages nomment ainſi un Souve-
n, un Maître, & Dieu même.

que ſi je n'en déterminois pas un grand nombre à me ſuivre, ce ne ſeroit pas ma faute. Je lui donnai cette aſſurance avec un zele qui m'attira des complimens de ſa part. Mais pour dire la verité, ſi j'entrois ſi chaudement dans ſes vûës politiques, c'étoit moins par amour pour le bien public, que par le plaiſir que je ſentois quand on me propoſoit des rava-ges à faire.

Je haranguai donc les Algonquins ; près de quatre cens ſe laiſſerent perſuader ; & lorſqu'ils m'eurent donné leur parole, nous partîmes pour cette expédition ſur la fin de Juin 1704. Les Députez Iroquois s'en étoient auparavant retournez dans leurs Cantons, pour donner avis à leurs freres du réſultat de leur députation. Une partie devoit nous venir joindre en chemin, & les autres à certain jour marqué en-

er dans le Pays en plusieurs trou-
es. Nous arrivâmes au rendez-
ous avant le jour prescrit, quoi-
ue la route fut difficile, & lon-
ue de plus de 150 lieuës. Mal-
eureusement M. de Beaucour
voit amené avec lui quelques Sol-
ats François, qui n'étant pas ac-
outumez à nos canots, ne pou-
oient résister à la fatigue, & nous
ncommodoient beaucoup plus
u'ils ne nous servoient. Quand
y avoit des portages à faire,
omme il y en avoit plusieurs,
surtout un de 25 lieuës, ils
voient assez de peine à se traîner
ux-mêmes, ce n'étoit pas le
noyen de nous aider à porter nos
anots & nos vivres. Cependant
e n'auroit été rien que cela, si
un d'entre eux ne nous eût fait
nanquer notre coup par la plus
oire des trahisons.

Ce perfide, pendant que nous
ous arrêtames dans les bois, à

30 lieuës des premiers Villages Anglois, pour cacher nos canots, & nous repoſer en attendant le jour, dont nous étions convenus avec les Iroquois, ce traître ayant repris des forces nous prévint, & alla avertir nos ennemis de notre arrivée ; de ſorte que nous demeurâmes fort ſots, quand nous nous approchâmes d'un gros Bourg que nous nous étions fait fête de ravager le premier. Nous apperçûmes bien deux mille Anglois armez qui nous y attendoient de pied ferme. Ce qui nous obligea de nous retirer promptement, & de regagner les bois. Comme nous n'étions pas éloignez d'Orange, * dont la Garniſon pouvoit nous couper, nous fûmes contraints de retourner à nos canots ſans avoir tiré un coup de fuſil. Cela nous picqua d'autant plus que l'année

* Ville de la nouvelle Yorck.

écédente M. de Beaubassin, fils
M. de la Valiere, Major de
Ville de Montreal, avoit ra-
gé plus de vingt-cinq lieuës
ce même pays, quoiqu'il n'eût
ec lui qu'une poignée de Cana-
ens, & beaucoup moins de Sau-
ges que nous n'en avions.
Les frais de l'armement n'é-
ient pas si considérables que
ous ne nous fussions aisément
nsolez de cette fausse démar-
ie, si nous en avions été quittes
our perdre nos pas ; mais nous
avions porté des vivres que
our la moitié du voyage ; comp-
nt que les magasins ennemis
ous en fourniroient de reste pour
otre retour. C'est ainsi que nous
ous étions trompez dans notre
alcul ; & notre équipée nous
ensa coûter la vie à tous, du
noins y périt-il plusieurs de nos
Compagnons, qui demeuroient
n chemin sans pouvoir nous sui-

vre, ou qui par foibleſſe laiſſoient emporter leurs canots à la rapidité de l'eau, & ſe noyoient des ſept ou huit hommes à la fois.

Mes Sauvages ſe tiroient d'affaire un peu moins mal que les autres ; ils attrapoient toujours quelques poiſſons, ou quelques pieces de gibier, mais en petite quantité, la ſaiſon n'étant pas favorable pour la pêche à cauſe des chaleurs. Ce qui les faiſoit murmurer contre Meſſieurs de Beaucour & de Vaudreüil, & ſurtout contre moi, pour l'amour de qui ils s'étoient mis en campagne. L'un d'entre eux, gros garçon des plus ſimples, porta même ſon reſſentiment plus loin, & nous fit rire un ſoir, malgré la miſere où nous étions. On ſçait que les Sauvages ſoumis à la France ſont preſque tous baptiſez, & ſi ignorans, qu'ils ne ſçavent pas les premiers principes de la Religion

hrétienne ; on les regarde com-
e des Docteurs, & comme les
héologiens du Canton, lorſ-
ı'ils pouſſent l'érudition juſqu'à
tenir par cœur les Litanies de
Vierge, qu'ils diſent publique-
ent ſoir & matin pour toutes
ieres. Quant aux autres indo-
les Eleves des Miſſionnaires, ils
ſçavent que répondre : *Ora pro
bis.* Encore écorchent-ils ces
ois paroles. Il arriva donc qu'un
ros réjoüi de ces derniers qui
ous étourdiſſoit tous les jours
e ſes *Ora pro nobis*, ayant un ſoir
ardé un profond ſilence, nous
ırprit tous par cette nouveauté.
Comment donc Makina, lui dis-
après la priere, tu n'as rien dit
ujourd'hui ? Tu n'as point prié
Onuntio. Il me répondit bruſque-
nent : *Matagon tarondi, matagon
ra pro nobis.* Que Dieu me donne
manger, je lui donnerai des
ra pro nobis.

La plûpart des autres Sauvages ne trouvoient pas qu'il eût ſi grand tort. Quelques-uns même l'imiterent ; & comme nous n'avions preſque rien mangé depuis trois jours, le déſeſpoir commençoit à s'emparer de nous. Perſonne ne ſe ſentoit aſſez de vertu pour exhorter les autres à la patience. Je crois que nous ſerions tous morts en enragez dans les déſerts, ſi nous n'euſſions pas tout à coup été ſecourus par cette même Providence, contre laquelle nous n'avions pû nous défendre de murmurer. Il nous reſtoit encore près de la moitié du chemin à faire, lorſqu'il nous arriva des vivres.

C'étoit M. de Vaudreüil lui-même qui nous les envoyoit. Averti de l'état déplorable où nous étions par un de ces Sauvages, qu'on appelle Jongleurs, il s'étoit hâté de prévenir notre per-

. Ce Jongleur l'avoit aſſuré que
n Oüahiche, ou Démon, lui
oit dit pendant la nuit, que
s freres étoient trahis, & reve-
oient ſans vivres auſſi-bien que
ute la troupe. Nous avions en
fet avec nous deux freres de ce
auvage, l'un deſquels étoit ſon
ere jumeau. Ceux qui me con-
oiſſent, ſçavent bien que mon
éfaut n'eſt pas d'être trop cré-
ule, néanmoins je confeſſe que
es Jongleurs m'ont ſouvent
tonné, s'ils n'ont pû me perſua-
er. Je rapporte ce fait, parce
u'il eſt certain que ſans ce Jon-
leur, nous aurions tous péri dans
es bois. De quelque façon qu'il
ut appris l'état où nous nous
rouvions, ſoit par magie, ſoit en
onge, ou comme diſent nos Sça-
ans, par ſympathie, que nous
mporte ? Il le devina toujours à
on compte, & nous ſauva.

M. de Vaudreüil s'étoit moc-

qué le premier de l'avis du Jongleur, & ne s'étoit déterminé à nous envoyer du ſecours à tout hazard, qu'à la preſſante ſollicitation de pluſieurs Officiers, qui lui repreſenterent que ſans avoir égard aux viſions de ce Sauvage, il faloit faire ſemblant de les croire myſterieuſes, & le charger de conduire lui-même un petit convoi. Ce qui fut executé plus par plaiſanterie qu'autrement. Quiconque a fréquenté M. de Vaudreüil, lui aura ſans doute entendu raconter cette hiſtoire, qu'il ne ſe laſſoit point de répeter, non plus que vingt-cinq François qui furent témoins de la confiance avec laquelle le Jongleur lui débita l'entretien qu'il prétendoit avoir eu avec ſon Démon.

Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe rendit mes Sauvages plus circonſpects & moins empreſſez à ſe joindre aux Canadiens ; & la

rfidie du Soldat François les
évint terriblement contre tou-
la nation. Ils ne vouloient plus
oir de liaiſon avec un peuple
i leur paroiſſoit capable de vio-
ce qui doit être le plus ſacré
rmi les hommes ; & s'ils demeu-
ent encore ſoumis à la France,
m'appercevois que c'étoit plu-
t par crainte que par inclina-
n. Tant ces bonnes gens dans
ır ignorante ſimplicité aiment
'on ait de la bonne foi.
Je fis moi-même quelque tems
rès dans leur eſprit aſſez mal
pologie de la nation Françoi-
, en les quittant d'une maniere
i ne dut pas leur faire plaiſir.
n'auroient pas manqué de me
reprocher, ſi pour me mettre à
uvert de leurs reproches, je ne
s euſſe abandonnez pour jamais.
'eſt un détail que je vais faire,
ns chercher à m'excuſer de leur
oir fauſſé compagnie.

M. de Subarcas, Gouverneur d'Acadie, fit freter dans ſon Port une Frégate nommée la Biche. Enſuite il s'adreſſa pour avoir du monde & former ſon équipage, à M. Raudot, Intendant de Canada, & à M. de Vaudreüil, qui envoyerent à Montreal un Officier de Quebec appellé Vincelot, avec ordre de faire cette levée. Cet Officier en arrivant, apprit que le moyen le plus sûr d'avoir des Algonquins, étoit de me mettre dans ſes interêts, & de m'engager le premier. Il m'en fit la propoſition d'une maniere qui ne me permit pas de balancer un moment à l'accepter, puiſqu'il débuta par me faire entendre que ſur cette Frégate nous ferions tous les jours des courſes ſur les Côtes de la nouvelle Angleterre, & que plus nous ſerions de braves gens, plus nous ferions de captures conſiderables.

'envie que j'avois d'essayer de
guerre sur Mer, où je m'ima-
ois que tous les jours j'aurois
casion d'en venir aux mains,
fit employer tout le crédit que
ois sur mes Sauvages, pour les
iger à me suivre. Mais c'étoit
voyage à faire plus long enco-
que celui que nous avions fait
rs Orange ; & le malheureux
ccès de notre entreprise, qu'ils
avoient point eu le tems d'ou-
er, ne les prévenoit pas en fa-
ur d'une nouvelle. Je n'en pûs
rôler que vingt, qui ne s'en-
geant dans cette affaire que
r amitié pour moi, exigerent
ant leur départ de n'être sou-
is qu'à mes ordres. Ils firent
us, armez d'une défiance qui
ur paroissoit bien fondée, ils
emanderent des vivres pour eux
pour moi, avec la liberté de
ire notre route en particulier,
oit devant ou après les François

& les Canadiens qui se prépa-roient à partir au nombre de cent-trente. Ce qui leur fut accordé.

C'étoit sur la fin de l'hyver, & les glaces que nous avions à rompre à chaque pas, nous fi-rent employer à notre voyage près d'un mois par delà notre cal-cul, si bien que M. de Subarcas, qui sur la nouvelle de notre dé-part, avoit envoyé plusieurs fois un Brigantin pour nous faire pas-ser le Détroit, ou la Baye Fran-çoise, qui sépare l'Acadie de la nouvelle Angleterre, apprenant qu'il ne venoit personne, le rap-pella dans Port-Royal, & ne nous attendit plus. Ce furent des Sau-vages du lieu qui nous voyant là tous rassemblez, sans sçavoir quel parti prendre, nous donnerent cet avis.

Après avoir donc attendu à notre tour neuf à dix jours, vi-vant des poissons que nous lais-

ent les marées ; nous tînmes
conſeil, dont le réſultat fut
choiſir un jour calme, & de
zarder dans un de nos canots
elques-uns des nôtres, pour
er informer de notre arrivée
de Subarcas. Le danger étoit
qu'il ne pouvoit être bravé
e par des perſonnes qui ne le
nnoiſſoient point. Il y avoit
ur le moins trente lieuës de
ajet, & pour peu que la Mer
gitât, elle devoit engloutir le
not & les hommes. Les Cana-
ens, qui voyoient tout le pé-
, ne s'empreſſoient nullement
s'y expoſer. Ils furent ravis,
rſqu'ils entendirent que je vou-
is bien courir le riſque d'une
areille navigation avec cinq de
es Sauvages. Nous nous embar-
uâmes tous ſix dans un petit ca-
ot d'écorce, & habillez en Al-
onquins. C'eſt de cette façon
ue je vis la Mer pour la premiere
ois.

Par bonheur pour nous, le calme fut tel que nous le pouvions desirer. On eut dit que le Dieu des Vents, pour favoriser notre témerité, avoit enchaîné les aquilons. Nous ne sentions pas même le doux souffle des zéphirs. La surface des eaux étoit unie comme une glace ; pour comble de bonne fortune, le tems ne changea point, & plus heureux que sages, nous fîmes notre route, sans qu'il nous arrivât aucun fâcheux accident. M. de Subarcas charmé de notre venuë qui lui parut un coup du Ciel, nous reçut avec autant de joye que de surprise.

La Frégate la Biche étoit encore sur les Chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous, & la maniere dont cela se fit, fut pour mes Sauvages de même que pour moi, un spectacle aussi amusant qu'il étoit nouveau. Nous mon-

s continuellement deſſus com-
ſur le Brigantin qui étoit dans
Port. Nous en admirions la
ſtruction, & un ſi bel ouvrage
'art nous donnoit une furieu-
npatience d'être ſur Mer pour
la manœuvre de ces Vaiſ-
ıx. Cependant le hazard ſatis-
en partie notre curioſité, en
enant au Port un Bâtiment
; voiles. Nous fûmes étonnez
ſa vîteſſe & de ſa légereté;
iqu'il fût preſque auſſi gros
la Frégate neuve, il ſembloit
er ſur la Mer.
C'étoit un Vaiſſeau de Flibuſ-
s, dont le Capitaine, qui ſe
nmoit Morpain, eſt préſente-
nt, je crois, Capitaine de Port
les côtes de Canada. Il venoit
re du bois & de l'eau, & ven-
la priſe qu'il avoit faite ſur les
glois, & qui conſiſtoient en
ıx petits Bâtimens chargez de
ine. M. de Subarcas a toujours

regardé l'arrivée de ce Navire &
la nôtre, comme un ſecours cer-
tain du Génie qui protege la
France, puiſque huit jours après
nous vîmes venir moüiller à la
vûë de la place vingt-huit Vaiſ-
ſeaux Anglois, qui comptoient
ſe rendre aiſément maîtres de
l'Acadie.

Pour leur faire voir que nous
étions en état, ou du moins dans
la réſolution de nous oppoſer à
leur deſſein, nous eûmes la har-
dieſſe de nous avancer vers eux,
trois à quatre cens, tant Cana-
diens & Sauvages, que Flibuſtiers
on Habitans du Pays. Nous
avions ordre de faire d'abord bel-
le contenance, comme ſi nous
euſſions voulu troubler leur deſ-
cente; Mais pour deux cens hom-
mes tout au plus que nous étions
de chaque côté à tirailler ſur
leurs Chaloupes, ils mirent à ter-
re plus de quatre à cinq mille An-

s, qui nous firent bientôt re-
er. Néanmoins en reculant,
s faiſions ſur eux chacun trois
quatre décharges avant qu'ils
ſent nous débuſquer de der-
e les arbres, & nous obliger à
is retirer plus loin. De ſorte
en recommençant à tirer ainſi
vingt-cinq en vingt-cinq pas,
is leur tuâmes bien du monde.
tre retraite ſemblable à celle
Parthes, étoit funeſte à nos
nemis.

Le Gouverneur craignant qu'à
fin il ne nous fût très-difficile
rentrer dans la Place, ſortit
ur nous ſoutenir à la tête de
ute ſa Garniſon, compoſée
environ cent Soldats. Nous
mbatîmes tous enſemble avec
ie extrême vigueur, juſqu'à ce
ie voyant notre Cavalerie dé-
ontée, nous jugeâmes à propos
e nous renfermer dans la Place.
C'eſt-à-dire, après que le Gou-

verneur eut perdu ſon cheval qu
fut tué ſous lui, & qui étoit le ſeu
que nous euſſions dans notre Gar
niſon.

Pendant les premiers jours que les Anglois nous tinrent comme bloquez, ils envoyerent le long des côtes piller & ravager tout le Pays par divers partis, pour tirer quelque fruit du blocus ; ce qui pourtant ne demeura pas long-tems impuni. Le Capitaine Baptiſte, brave Canadien, quoiqu'il n'eut avec lui qu'une quarantaine de Sauvages, les obligea bientôt à ſe tenir ſur leurs gardes : Il leur ſurprenoit à tout moment quelque troupe qu'il battoit ; puis il ſe retiroit dans les bois, & harcelant ainſi l'ennemi, il ne laiſſoit pas de l'inquiéter.

De notre côté, nous commençâmes auſſi à faire des ſorties, le Baron de Saint Caſtin avec ſes Sauvages, & moi avec les miens.

Gentilhomme étoit fils d'un
ron François, & d'une Sauva-
ſe que ſon pere avoit épouſée
nt priſonnier parmi les Sauva-
, & il pouſſoit la bravoure juſ-
à la témerité. Auſſi étoit-il
mé de tout le monde, & re-
dé comme un Officier fort
le à la France. Il joignoit à ſa
eur toute la probité d'un hon-
te homme avec un mérite ſin-
ier. Il ſe faiſoit ainſi que moi
plaiſir d'être toujours habillé
Sauvage.
Enfin les Anglois conſiderant
e leurs ravages leur coutoient
is de ſang qu'ils n'en tiroient
profit, rappellerent leurs par-
, & firent quelques tentatives
ur emporter la Place, mais ils
ent repouſſez à tous les aſſauts
'ils y donnerent. M. de Subar-
s ſentit alors le beſoin qu'il
oit des Flibuſtiers & des Cana-
ens. Outre que ſa Garniſon n'é-

toit pas nombreuſe, elle étoit ſi peu aguerrie, que ſans nous elle n'auroit pas tenu vingt-quatre heures. Le Soldat principalement avoit ſi bien perdu l'eſperance de réſiſter long-tems, qu'il ne ſongeoit qu'à déſerter, & les Officiers avoient bien de la peine à les en empêcher. Un jour il en déſerta deux qui donnerent par leur fuite occaſion aux Flibuſtiers de me connoître, & un grand deſir de m'avoir pour confrere. Voici l'avanture en peu de mots.

Les deux déſerteurs ayant trouvé moyen de s'écarter, tournerent ſans précipitation leurs pas vers les Anglois, devant nous & en plein midi. Le Gouverneur qui les voyoit déſerter ſi tranquillement, fut irrité de leur procedé, & marqua une extrême envie de les ravoir, pour les traiter comme ils le méritoient. J'entrai dans ſon reſſentiment, & je m'of-

s à les lui ramener. Il faiſoit
fficulté de me prendre au mot,
cauſe du péril où il falloit me
tter pour tenir ma parole ; mais
ns m'amuſer à vaincre ſa ré-
ignance par mes diſcours, je
oiſis trois de mes Algonquins
s plus alertes, & me mis avec
ıx ſur les traces des deux Sol-
ıts. Nous paſſâmes avec une vi-
ſſe ſurprenante à cinquante pas
s ennemis qui firent feu ſur
ous, & nous coupâmes les dé-
rteurs qui s'étoient arrêtez pour
ous voir courir. Nous les ſaisî-
es & les ramenâmes au Gouver-
ur, qui ſur le champ leur fit
uper la tête. En même-tems il
'accabla de careſſes, & me dôn-
ı publiquement des loüanges,
ont ma vivacité le fit repentir
ne heure après.

Pour proportionner la récom-
enſe au ſervice que je venois de
ndre, il eut la bonté de m'aſſi-

gner pour mes Sauvages & pour moi une portion copieuſe de viande & d'eau de vie, dont on commençoit à nous faire des parts aſſez minces. Le Garde-magazin nommé Dégoutin, qui avoit eu apparemment en France le même emploi, & qui croyoit avoir encore affaire à des Soldats François, nous voulut faire paſſer quinze livres pour vingt, & des os pour de la chair. Je m'en plaignis, il me bruſqua, & moi qui n'ai jamais été fort endurant, je lui repliquai par quelques coups de ſabre, qui le mirent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids & bonne meſure.

Ce trait fut auſſi-tôt rapporté au Gouverneur, qui ſortit d'un air furieux, & vint ſur moi un piſtolet à chaque main, jurant, comme on dit, ſes grands Dieux qu'il caſſeroit la tête à quiconqu

seroit manquer de respect à ses
officiers. Sa colere m'effraya si
peu, que j'eus la témerité de ju-
rer plus haut que lui, & de le dé-
fier de tirer. Il étoit homme à pu-
nir mon audace, & je crois qu'il
auroit déchargé sur moi ses pisto-
lets, si Morpain & quelques au-
tres Flibustiers ne lui eussent rete-
nu les bras, & représenté qu'un
Sauvage étoit excusable d'igno-
rer les Loix de la Discipline mi-
litaire, & que si nous les appre-
nions peu à peu de ses Soldats,
nous leur apprendrions peut-être
aussi à être intrépides & fideles.

Ces raisons, ou plutôt le be-
soin qu'il avoit de mes Sauvages,
qui jusqu'au dernier se seroient
tous fait tailler en pieces en me
vengeant, ralentit son couroux.
Il nous fit une longue leçon sur
nos devoirs, & me dit ensuite
qu'il me pardonnoit mon empor-
tement, parce qu'il étoit persua-

dé que je ne m'y ſerois pas laiſſé aller, ſi j'avois ſçû que s'en prendre à un de ſes Officiers c'étoit l'attaquer lui-même, qui repréſentoit la perſonne du Roi. Telle fut la belle action qui fit ſouhaiter aux Flibuſtiers de m'avoir avec eux. Ils jugerent par-là que j'étois un temeraire qui ne connoiſſoit point le péril, & qui étoit incapable de plier. En un mot je leur parus digne d'augmenter le nombre des Flibuſtiers. Cependant ils ne me le propoſerent pas encore.

L'entrepriſe que formerent les Anglois après cela, ne leur réüſſit pas mieux que le reſte. Ils s'efforcerent vainement de brûler les Vaiſſeaux qui étoient ſous le canon de la Place. Si bien que ſe voyant près de manquer de vivres, & faiſant réflexion que nous les battions de leurs propres armes, en nous ſervant des Farines

que Morpain leur avoit enlevées, & qu'ils deſtinoient pour leur Flote, ils prirent prudemment le parti de ſe retirer.

Ils ne nous croyoient pas aſſez hardis pour oſer les attaquer dans leur retraite ; & dans cette confiance ils ſe rembarquoient avec aſſez de tranquilité, lorſque ſortant bruſquement de nos bois, nous tombâmes à l'improviſte ſur onze à douze cens hommes qui, en attendant les Chaloupes, pilloient quelques Maiſons ſituées ſur le rivage. Nous en tuâmes un grand nombre avant qu'ils ſe miſſent en deffenſe ; mais ils ne tarderent pas à s'y mettre, & furent bientôt ſoutenus. Il y eut alors une action des plus chaudes, & dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre M. de Saillant, l'un de nos plus braves Officiers. Le Baron de Saint Caſtin y fut bleſſé dangereuſement,

aussi-bien que M. de la Boularderie. *

Quelques Flibustiers auprès de qui je combattois, me remarquerent avec plaisir dans la mêlée. Ils s'apperçurent qu'après avoir cassé mon sabre, je me servis de la crosse de mon fusil comme d'une massuë, sans m'effrayer d'un coup de feu que j'avois reçû dans la cuisse. Cela les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de mon courage, & ils résolurent de m'engager à quelque prix que ce fût dans la Flibuste. Je découvris leur dessein à la façon seule dont ils firent mon éloge à M. de Subarcas, qui pour me dédommager de la perte de mon

* C'est ce même Officier auquel il y a quelques années, il arriva un accident à Brest. Il donnoit un repas à plusieurs Messieurs & Dames de la Ville sur une Frégate neuve qu'il voulut leur faire voir sous voiles ; le Bâtiment fit capot à la vûë de toute la Ville, & tous les Convives périrent.

usil que j'avois entierement brisé sur les têtes Angloises, me fit présent de celui qu'il portoit lui-même. Ce fusil étoit fort bon, & je m'en suis utilement servi dans la suite.

Au lieu d'employer la Frégate la Biche à l'usage auquel d'abord elle avoit été destinée, M. de Subarcas aima mieux l'envoyer en France porter la nouvelle de l'entreprise des Anglois, & il chargea M. de la Ronde d'en aller rendre compte à la Cour. Plusieurs Canadiens furent de ce voyage. Pour mes Algonquins & moi, quelque envie que nous témoignassions de nous mettre en Mer, nous ne pûmes en obtenir la permission; le Gouverneur voulant nous garder jusqu'à ce qu'il eut des réponses de France, & se proposant même de ne nous renvoyer en Canada qu'à la fin de l'été, s'il ne lui venoit pas des or-

dres contraires. Je me plaigni
hautement de ſon procedé, di
ſant que je ne m'étois engagé qu
pour faire des courſes ſur la nou
velle Angleterre, & nullemen
pour m'enfermer dans une Place
& en groſſir la Garniſon.

Les Flibuſtiers pour attiſer l
feu, nous repréſentoient qu'o
ſe mocqueroit de nous en Cana-
da, ſi l'on nous y voyoit retour-
ner au bout de quatre mois ſou
l'aîle de nos peres & meres, aprè
leur avoir dit adieu pour long-
tems. Ils m'expoſoient en parti-
culier, & me vantoient tout ce
que leur état avoit de plus pro-
pre à flater mes inclinations. Ce
qu'il y a de gracieux parmi nous,
me diſoient-ils, c'eſt que chacun
eſt Officier, & ne travaille que
pour lui. Nous ſommes tous égaux,
& notre Capitaine n'a point d'au-
tre privilege que celui de paſſer
pour avoir lui ſeul deux voix dans

es délibérations, je dis paſſer, ar pour dire les choſes comme lles ſont, il n'a qu'une voix comme les autres ; ou plutôt il n'en a oint du tout, puiſque quand il 'agit de réſoudre ſi l'on attaquea ou non, l'alternative n'eſt pas ſon choix, & qu'il doit neceſairement opiner pour l'attaque, fin de n'être jamais obligé de ombattre contre ſon ſentiment. Vous nous avez vûs les armes à la nain, ajoûtoient-ils, & vous avez ù remarquer que nous avons le œur au métier. Faut-il en découlre ? nous nous y portons en braes gens ; l'occaſion nous manque-t'elle d'exercer notre valeur ? ire, boire, joüer, voilà notre ocupation. Peut-être vous étonnezvous que nos Vaiſſeaux ſoient peits, mais ſongez qu'ils en ſont lus legers, & nous les voulons le cette ſorte pour joindre faciement ceux que nous avons deſ-

ſein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands Vaiſſeaux ne nous épouventent point. Avec nos Bâtimens de ſix ou huit pieces de canons, nous en emportons quelque fois de cinquante pieces, & de deux à trois cens hommes d'équipage. Pourquoi cela ? c'eſt que ſans canoner nous allons tout d'un coup à l'abordage, & qu'alors un brave Officier vaut mieux que dix Soldats.

Vous avez pû juger auſſi, pourſuivoient-ils, par les Farines que nous avons venduës au Gouverneur, que dans les priſes que nous faiſons, nous ne payons qu'un dixiéme à l'Amirauté, & que tout le reſte eſt pour nous. D'abord que nous nous ſommes rendus maîtres d'un Vaiſſeau, nous faiſons le partage de ſes marchandiſes au pied du grand maſt,

uand cela ſe peut, ſi non, nous nvoyons vendre la capture au remier Port, & nous en partaeons le prix. Nous ne ſommes as alors fâchez de n'être qu'un etit nombre. Moins il y a de arts, plus elles ſont groſſes. Au eſte, on a ſouvent éprouvé qu'on ſt toujours aſſez de gens à un bord pour peu qu'on ſoit d'hom-nes vaillans. Quoique nous ne oyons pas ordinairement en rand nombre lorſque nous attauons, cela ne nous empêche pas le combattre à découvert ſans ious baſtinguer ou retrancher, omme on fait ſur tous les autres Vaiſſeaux.

Tous ces diſcours & beaucoup l'autres encore que ces Flibuſiers me tenoient tous les jours our me débaucher, m'inſpirerent enfin l'envie d'exercer leur rofeſſion avec eux. Je leur pronis de les aller joindre le jour de

leur départ le plus ſecretement qu'il me ſeroit poſſible, attendu que M. de Subarcas, qui ſe doutoit de notre complot, leur avoit deffendu de m'emmener avec eux, ſous peine de leur faire perdre ce qui leur étoit dû de reſte pour leurs Farines, & qu'il leur devoit payer en lettres de change.

J'avois coutume de paſſer de tems en tems des deux ou trois jours à chaſſer dans les bois avec quelques-uns de mes Sauvages, ou bien j'allois le long des Côtes à la découverte. Lorſque je ſçus le jour que le Vaiſſeau devoit partir, & le lieu où je devois l'attendre, je pris au Magaſin des proviſions pour pluſieurs jours, & je ſortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins, que je menai juſqu'à l'endroit qu'on m'avoit indiqué. Dès que je l'eus reconnu, je leur fis re-

rendre la route de Port-Royal
n nous écartant dans les bois
fin de pouvoir leur échaper. J'a-
ouë que ce fut pour moi un trif-
e quart-d'heure que celui-là. En
onfidérant que j'allois quitter
es amis tout dévoüez à mon
ervice, j'en foupirai de douleur,
x malgré la dureté de mon na-
urel, je me fentis prefque auffi
ffligé qu'un pere, que la necef-
ité oblige à s'éloigner de fes en-
ans.

J'avois peut-être trente ou
uarante piftoles en monnoye du
'ays, c'eft-à-dire, en cartes à
oüer, fignées du Gouverneur,
x de l'Intendant : J'avois envie
le leur donner cela ; mais je ne
çavois comment m'y prendre.
Cependant je m'avifai de dire à
'un d'entre eux que je m'étois
mprudemment chargé de ces
cartes plus incommodes que pe-
fantes, & que je le priois de les

porter à ſon tour pour me ſoulager. Après quoi m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas. Ce qu'ils firent dans la penſée que je les rejoindrois dans un moment. Sitôt que je les eus perdus de vûë, je retournai vers le lieu où les Flibuſtiers m'avoient donné rendez-vous, & je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'étoit une petite Iſle à douze ou quinze lieuës de Port-Royal. Le ſoleil commençoit à ſe coucher, quand je découvris le Vaiſſeau des Flibuſtiers ; il étoit tems qu'il parut. Touché de l'inquiétude où j'étois sûr que je mettois mes pauvres Sauvages, je les plaignois, & il y avoit des momens où je me ſentois tenté de les aller retrouver dans le bois. Je ſuis perſuadé qu'ils y paſſerent la nuit à me chercher, en pouſſant des cris & des hurlemens. Quoi qu'il en

it, d'abord que je vis venir mes
ouveaux Compagnons, je cessai
: m'occuper des autres, & ne
ngeai plus qu'à me distinguer
ins la Flibuste par des actions
éclat.
La premiere chose que me di-
nt les Flibustiers, fut que le
ouverneur ravi de les voir partir
ns moi, leur avoit expedié leurs
ttres de change le plus gala-
ient du monde. Ce qui nous four-
it une belle occasion de rire à
s dépens. Je n'aurois guére tar-
é à m'appercevoir, si je n'en euf-
: pas déja été convaincu, que je
e pouvois être avec des vivans
'une humeur plus conforme à la
nienne. Ils me revêtirent d'un
abit d'ordonnance, & se cotise-
ent tous pour me faire une bour-
e, afin que je pusse joüer avec
eux; car enfin que faire sur Mer
i l'on ne jouë? J'eus peu de peine
m'y accoutumer, & de là prit

naiſſance & racine en moi la mau
dite paſſion que j'ai pour le jeu
& que je ne ſçaurois me flater de
pouvoir jamais vaincre.

Je donnai au commencement
la comedie à ces grivois par mes
naïvetez, & par la trop docile
ſimplicité avec laquelle j'exécu-
tois tout ce qu'ils me diſoient qu'il
falloit faire : Le deſir d'appren-
dre la Marine me rendoit capa-
ble de tout ; je me ſouviens, par
exemple, qu'ils eurent la malice
de me laiſſer pendant un demi-
quart d'heure me tourmenter
pour empêcher le Vaiſſeau de
pancher ſur les flots, comme ſi
le poids de mon corps eût pû pro-
duire cet effet ſur un grand Bâ-
timent de même que ſur un petit
canot. Heureuſement je ne faiſois
pas deux fois la même ſotiſe, &
quinze jours après notre embar-
quement je n'étois pas plus neuf
que les autres.

Ils voulurent voir un jour pour
divertir ſeulement, ſi j'avois
auvais vin, & remarquant que
n'aimois point cette liqueur, ils
e firent boire de l'eau de vie. Je
'ennivrai de cette boiſſon ſans
épugnance, & me mis dans l'é-
t où ils me ſouhaitoient pour
ire leur épreuve. A meſure que
s vapeurs de l'eau de vie trou-
loient ma raiſon, j'en devenois
lus gai. Ce qui obligea quelques-
ns de mes confreres, à m'aga-
er. Ils affecterent de me dire des
hoſes déſobligeantes, & de me
ouſſer à bout. J'en fus piqué tout
e bon, & me jettant ſur eux le
outelas à la main, je ne ſçai ce
u'il en feroit arrivé, ſi des Fli-
uſtiers qui m'obſervoient ne
'euſſent ſaiſi par derriere, &
ttaché juſqu'à ce que ma fureur
mon yvreſſe fuſſent paſſées. Ce
u'il y eut de malheureux dans
ette ſcene, c'eſt que je balafrai

un Flibuſtier fort aimé de tou
l'équipage, quoiqu'il fut Eſpa-
gnol. J'en eus beaucoup de cha-
grin, lorſque j'appris que tout ce-
la n'avoit été qu'une comedie
concertée entre mes camarades.
Telle eſt ſouvent la fin des jeux
de la folle jeuneſſe. Ils dégéné-
rent en affaires ſérieuſes.

Je brulois d'impatience de ren-
contrer un Vaiſſeau pour en ve-
nir aux priſes avec lui. J'étois
fort curieux de voir de quelle fa-
çon je me tirerois d'un combat
naval, & j'avoüois franchement
aux Flibuſtiers que s'ils me fai-
ſoient demeurer encore quelque
tems dans l'inaction, ils m'obli-
geroient à regreter mes Sauvages.
Néanmoins malgré la déman-
geaiſon que j'avois d'aller à l'a-
bordage, il ſe paſſa près d'un mois
ſans qu'il s'en offrit la moindre
occaſion. A la fin pourtant nous
rencontrâmes une Frégate An-

oiſe de vingt-quatre piéces de
non, & de cent trente hommes
équipage.

Je n'avois point été ſurpris
'on fit la priere publique ſoir
matin ſur le Vaiſſeau ; mais je
fus au-delà de tout ce qu'on
ut penſer, quand j'entendis no-
e équipage entonner joyeuſe-
ent le *Salve*, ſi-tôt que nous
mes à la portée du canon. Ef-
ctivement cette priere ſe trou-
très-convenable à une ving-
ine des nôtres, qui furent tuez
ndant une demie-heure que
ous demeurâmes expoſez au feu
u canon & de la mouſqueterie
es Anglois, ſans qu'il nous fût
oſſible de les aborder. Auſſi dès
ue nous eûmes mis le pied ſur
ur pont, nous terminâmes cette
faire, & pour cinq hommes que
ous perdîmes encore, ils en eu-
nt plus de ſoixante d'expediez,
le reſte ſe rendit.

Morpain & les autres jugerer
bien alors qu'ils ne s'étoient p
trompez, quand ils m'avoient fa
l'honneur de me croire doüé d
qualitez requises pour être Fl
bustier; car je fus un des premie
à sauter sur le bord ennemi; &
me jetter au milieu des Anglois
à qui toutefois je ne fis pas gran
mal, parce qu'ils ne m'en donne
rent pas le tems, & qu'ils me gra
tifierent d'un coup de feu, san
préjudice d'un coup d'épée qu
je reçus dans le corps. Ces deu
blessures m'arrêterent tout court
& me mirent hors de combat
Nous eûmes huit ou neuf des nô
tres, qui furent aussi blessez, le
ennemis ayant fait sur nous pa
leurs meurtrieres deux ou troi
décharges de mousqueterie avan
que d'amener. *

C'est la coutume, parmi les Fli

* C'est baisser le pavillon pour marque
qu'on se rend.

tiers, que chacun ait ſon Ma-
t, qu'il appelle ſon ami, ſon
e, ou ſon aſſocié. Ce Matelot
ert dans ſa maladie, le veille,
nd ſoin de lui, & devient ſon
itier s'il meurt. Si j'euſſe perdu
ie, je n'aurois pas fort enri-
le mien, nos parts n'étoient
conſidérables ; la capture ne
oit pas ce qu'elle nous avoit
té. Nous la vendîmes au Port
Paix * dans l'Iſle Saint Do-
ngue.

En arrivant dans ce pays-là,
fus étonné des chaleurs qui
font ſentir, moi qui n'avois ja-
is oüi parler de Zone Torride.
ne me vis pas plutôt guéri de
s bleſſures, & en état de pou-
r ſortir, que je m'allai promener
le Port, où j'appris qu'il y
oit un homme de Montreal

* Ce n'eſt qu'un gros Bourg ſur la Côte
entrionale de l'Iſle, mais il a un très-bon
.

établi à quelques lieuës de là
dans une jolie habitation. On m
le nomma ; je connoissois sa fa-
mille ; je me proposai de me ren-
dre chez lui, & d'y passer quel-
ques jours pour éprouver s'il fai-
soit aussi grand chaud à la campa-
gne que dans le Bourg. Notre Capi-
taine m'y fit conduire, après m'a-
voir assuré que d'un mois entie
nous ne serions en état de nous
remettre en Mer. Il le croyoi
ainsi ; mais dès le lendemain de
mon départ, ayant été averti
qu'un Bâtiment Anglois qui traî-
noit après lui une prise Françoi-
se, venoit de passer à la vûë du
Port, il s'informa de sa route, &
se mit aussi-tôt à ses trousses, sans
se donner le tems de m'attendre,
ni même de me le faire sçavoir.
De maniere qu'au bout de quin-
ze jours étant revenu au Port de
Paix, je ne trouvai plus per-
sonne.

J'avois entendu dire qu'on étoit
elquefois des trois ou quatre
ois en Mer ſans relâcher dans
cun Port. Outre que je ne me
ntois pas d'humeur à reſter ſi
ng-tems oiſif, j'ignorois ſi le
aiſſeau de Morpain reviendroit
oüiller en cet endroit. Cepen-
nt j'eus la patience de m'y ar-
ter tant que j'eus de l'argent,
rès quoi mon hôte me conſeil-
de prendre la route du Cap qui
à quinze lieuës de là, en me
ſant qu'il y avoit toujours dans
lieu quelque Flibuſtier, & que
ême on en voyoit ſouvent plu-
urs qui y venoient relâcher en-
mble.

Je partis pour le Cap ; je n'a-
ois, je m'en ſouviens, pour ar-
es que mon coutelas, & pour
rde-robe que ma chemiſe, avec
es culottes, & une petite veſte
ui de blanche qu'elle avoit été,
omme le reſte, avoit pris une

teinture de gris-brun que je lui fis
perdre dans un fort beau ruiſſeau
que je rencontrai ſur mon chemin. M'étant blanchi de cette
ſorte, je continuai ma route en
laiſſant au ſoleil le ſoin de me ſécher. Sur la fin de la journée, j'apperçus ſix Cavaliers, qui paroiſſoient ſe promener dans la Campagne. Ils s'approcherent de moi,
& commencerent à me queſtionner. Je leur avoüai ingénument
qui j'etois & où j'allois. Là-deſſus
ils me dirent qu'il y avoit pour
moi du péril à faire mon voyage à
pied. Que je trouverois pluſieurs
Rivieres que je ne pourrois paſſer à la nage, ſans m'expoſer à
être dévoré par des poiſſons *
monſtrueux dont elles étoient
pleines. Je ne crains point les
poiſſons, Meſſieurs, leur répondis-je, je nage auſſi-bien qu'eux,

* On appelle ces poiſſons Caymans.

ils n'ont pas de ſabre comme
oi.
Cette réponſe & pluſieurs au-
es que je leur fis, leur inſpire-
nt l'envie de me retenir, & de
e rendre ſervice, ainſi que je l'é-
ouvai dans la ſuite. Le princi-
l de ces Meſſieurs étoit un Ca-
taine de Côtes nommé Ré-
ouſſin, né Creole, de même
ie ſon épouſe, & les perſonnes
ii l'accompagnoient étoient ſes
rens pour la plûpart. Il poſſe-
oit de grandes richeſſes, & ſon
abitation contenoit un petit
onde de Négres.
M. de Rémouſſin m'invita fort
liment à faire quelque ſéjour
ez lui, & voyant que je m'en
ffendois: Du moins, me dit-il,
meurez avec nous juſqu'à de-
ain. Je ne ſouffrirai pas que ſi
ès de ma Maiſon un galant
omme comme vous paſſe la nuit
l'air. J'eus beau leur dire que

dès mon enfance parmi les Sau-
vages, je m'étois accoutumé à
coucher ſur la dure ; ma réſiſtan-
ce fut vaine. Deux de ces Cava-
liers deſcendirent de cheval, &
me mirent de force en croupe der-
riere M. de Rémouſſin. Je n'au-
rois pas eu beſoin de leur ſecour
ni même d'étrier pour y monte
de bon gré ; mais j'étois décon-
tenancé à ne ſçavoir quel part
prendre. Ils m'embaraſſoient plu
par leurs honnêtetez, qu'ils n'au-
roient fait en m'attaquant tous ſi
à la fois.

Quand on ſe trouve dans u
Pays inconnu avec de nouveau
viſages, on ne ſçait ſi leurs care
ſes ſont les préludes du bien ou d
mal qu'ils vous veulent faire. Su
vant la différence des Peuples
les uns vous ſurprennent & vou
conduiſent à la mort par les mê
mes moyens que les autres em
ployent à vous ſecourir. C'eſt u

baras où je me suis vû bien des
s ; & franchement dans cette
casion, je ne fus pas sans dé-
nce. Quoique ces gens-ci, di-
s-je, parlent François, ce sont
it-être des Anglois qui vont
mettre aux fers, ou me faire
urir cruellement ; encore s'ils
déclaroient mes ennemis, j'en
rois quelqu'un, & je mourrois
sfait.

Je croyois pourtant qu'il n'y
oit dans ce Pays que des Fran-
s & des Espagnols qui devoient
rs être unis d'interêts ; mais
n autre côté, je me souvenois
les Flibustiers m'avoient dit
malgré l'alliance de ces deux
tions, il falloit un peu se défier
la derniere, qui poignardoit
lque fois un homme en le ca-
ant.

l y avoit aussi des momens où
n'imaginois que je pouvois être
c des voleurs, & lorsque je

m'arrêtois à cette penſée, je n
trouvois pas qu'ils euſſent gran
ſujet de s'applaudir de ma ren
contre, puiſque je n'avois pou
tout argent qu'une trentaine d
ſols en monnoye pour faire me
quatorze lieuës. Autre embaras
Je n'avois jamais été à cheval ; j
n'avois pas peu de peine à m'
bien tenir, & je craignois en tom
bant d'exciter les ris de mes con
ducteurs à mes dépens.

L'Habitation où l'on me me
noit n'étoit pas éloignée, nous
arrivâmes bientôt : Hola ho
Meſdames, s'écria M. de Rémou
ſin, en appellant ſa femme & pl
ſieurs parentes qui étoient av
elle : Voici un Sauvage curieu
que je vous amene. Sans aller e
Canada, vous allez voir un Ir
quois, mais un Iroquois qui
vous fera pas peur. A ce mot d'I
roquois, les Dames ſe forma
une idée de monſtre, fait à p

ès comme leurs Négres, s'a-
ncerent pour me confidérer, &
ne fut pas fans étonnement
'elles virent un gros garçon
affez bonne mine, blanc & blond
mme le font communément les
anadiens.

Quoiqu'à la vûë de ces aima-
es perfonnes je me fuffe un peu
ffuré, & que je jugeaffe bien que
étois avec d'honnêtes gens, je
laiffai pas de les aborder d'un
r qui fentoit tant foit peu l'Iro-
uois. Mais il falloit me le par-
onner, je n'étois guére propre
m'entretenir avec le beau fexe.
Néanmoins n'étant alors obligé
ue de répondre aux queftions
ue les Dames me faifoient fur le
anada, fur les Sauvages, & fur
ur façon de vivre, il ne me fut
as difficile de les fatisfaire. Je
'apperçûs même que je les di-
ertiffois infiniment, malgré ce
u'on appelle les gros mots, dont

j'aſſaiſonnois ma narration. Elle
me trouvoient une naïveté qui le
réjoüiſſoit.

On ſervit un ſouper ſplendide
Il ne me manqua rien pour êtr
charmé de ce repas, que la per
miſſion de boire de l'eau pure
mais tous les Convives me for
çoient à boire du vin à leur exem
ple ; ce qu'ils faiſoient avec de
manieres ſi engageantes, que j
ne pouvois m'en deffendre, quel
que peu de goût que j'euſſe pou
cette boiſſon. Elle me donna tan
de vivacité, que la compagnie
ayant témoigné qu'elle étoit cu-
rieuſe de ſçavoir pourquoi j'avoi
abandonné les Iroquois, & en-
ſuite le Canada ; elle eut ſujet d'ê-
tre contente des diſcours que je
tins là-deſſus. Je fis ſurtout avec
enthouſiaſme le détail du Siége
de Port-Royal, de l'attaque du
Vaiſſeau Anglois, & de ſa priſe,
ſans oublier la moindre circonſ-

nce. Ce qu'il y a de plaiſant,
eſt qu'à chaque phraſe je diſois
ujours : *Oh je vais me remettre
Mer* : Et ce refrein faiſoit pouſ-
r aux Convives de grands éclats
e rire.

Madame de Rémouſſin éton-
ée de me voir dans un âge ſi peu
vancé ne reſpirer que les com-
ats, m'en fit des reproches, en
ne demandant malicieuſement
ombien j'avois mangé d'Anglois
epuis que je courois les Mers.
Ne doutant point que je ne fuſſe
ſſez inhumain pour ſuivre la
outume des Sauvages, qui diſent
u'un ennemi vaincu augmente
erſonnellement leurs proviſions
le bouche. Je ſentis bien que je
néritois ce trait railleur, & que
'avois tort en effet de faire des
portraits ſi cruels devant des Da-
nes. Mais c'eſt une regle géne-
ale que chacun aime à parler de
ſon état. Je fus pourtant dans

la ſuite un peu plus retenu.

Lorſque nous fûmes levez de table, M. de Rémouſſin me conduiſit lui-même dans une ſalle où il me dit : Voilà votre chambre & votre lit ; vous avez beſoin de repos, & vous pouvez le gouter ici comme ſi vous étiez dans votre famille. On va vous apporter tout ce qui vous eſt neceſſaire pour la nuit. S'il vous faut autre choſe, vous n'avez qu'à le demander librement. Il ſortit en diſant ces paroles, & deux Négreſſes vinrent étendre ſur le lit deux draps des plus fins ; elles me préſenterent enſuite une chemiſe, un bonnet, & des ſerviettes, tandis que deux Négres qui avoient apporté un grand baſſin d'eau claire, me répetoient ſans ceſſe : *Laver, Maître, laver.* Comme je n'étois point fait à de pareilles cérémonies, je regardois tranquillement ces Négres ſans leur répon-

dre. Ils prirent mon ſilence pour
un conſentement, & ſe mirent en
devoir de me deshabiller ; mais
peu ſatisfait de l'empreſſement de
mes valets de chambre, je me
préparois à leur donner leur con-
gé, & à les mettre à la porte,
lorſque M. de Rémouſſin, qui de
ſon appartement entendoit notre
conteſtation, revint me trouver
pour me demander pourquoi je
faiſois de telles façons. Je lui ré-
pondis que n'étant pas en état de
reconnoître ſes bontez, il me ſuf-
fiſoit de paſſer la nuit dans la ca-
bane d'un de ſes Négres, pour
moins incommoder, & pour par-
tir dès la pointe du jour.

Vous comptez ſans votre hôte,
repliqua-t-il, ſi vous vous pro-
poſez de nous quitter dès demain.
C'eſt ce que nous ne vous permet-
trons nullement. Nous connoiſ-
ſons trop le danger qu'il y auroit
pour vous à pourſuivre votre che-

min. Si vous voulez abſolument aller au Cap au lieu d'attendre ici vos Compagnons, je vous promets de vous y mener moi-même inceſſamment dans ma Pirogue.* En attendant, ajoûta-t-il, en mettant huit ou dix Loüis d'or dans ma poche, voilà dequoi vous amuſer & joüer avec nous, ſi cela vous fait quelque plaiſir. Enfin, regardez-moi, de grace, comme votre frere, & ſoyez tranquille.

Ce procedé ſi noble & ſi généreux du Maître, me fit recevoir ſans façon les ſervices de ſes Eſclaves, & laiſſant faire les Négres, je fus bientôt deshabillé, lavé, frotté, & couché. Je puis dire que le lendemain, & les jours ſuivans, on me traita en enfant gâté. Les Dames ainſi que les

* Eſpece de Chaloupe ſouvent faite d'un ſeul tronc d'arbre, ſurtout dans l'Amerique méridionale. Ces Pirogues ſont légeres, & il y en a qui peuvent porter juſqu'à cinquante perſonnes.

ommes, me faiſoient des careſ-
es à l'envi. C'étoit à qui pren-
roit plus de ſoin de moi ; cela
ne fit bien ſentir la difference
u'il y a des ſecours qu'on peut
ttendre des Sauvages, à ceux
u'un malheureux éprouve chez
ne nation civiliſée, humaine,
x obligeante. Telle eſt entre au-
res la Françoiſe, particuliere-
nent dans ces Iſles.

N'étant pas accoutumé aux
haleurs exceſſives du climat, je
eſtois ordinairement avec les Da-
nes, pendant que leurs époux
nontoient à cheval, & faiſoient
eurs tournées vers les Côtes.
L'Habitation étoit un vrai ſerail
our ces femmes infortunées ;
lles ne voyoient que leurs ma-
is, & encote avoient-elles des ri-
ales dans leurs Négreſſes. Quel-
ques parentes de Madame de Ré-
mouſſin, qui ne s'en apperce-
voient que trop, s'en plaignoient

aſſez hautement, mais elles avoient affaire à des maris qui ne s'en ſoucioient guére.

Une de ces épouſes négligées qui ſouffroit apparemment avec plus d'impatience que les autres, cette aliénation de ſes revenus, jetta les yeux ſur moi pour en être dédommagée. Elle me fit toutes les avances que peut faire une honnête femme qui médite un deſſein qu'elle ſe reproche ſans pouvoir y renoncer. Mais j'étois alors ſi peu au fait ſur cet article, qu'a moins de me dire bois, je n'aurois jamais oſé toucher au verre. Souvent elle me tirailloit en particulier, me prenoit les mains qu'elle ſerroit entre les ſiennes, & me regardant d'un air paſſionné, elle me plaignoit de l'incommodité que me cauſoient les chaleurs du climat : Elle gé-miſſoit ſur les bleſſures que j'avois reçûës dans l'attaque du Vaiſſeau

nglois, & m'exhortoit tendrement à n'en plus chercher de nouvelles. N'est-ce pas grand dommage, me disoit-elle, que jeune t aussi aimable que vous l'êtes, ous ayez embrassé la plus pénile & la plus dangereuse de toutes les professions. Est-ce que vous 'aimeriez pas mieux demeurer vec nous dans cette charmante olitude, que de vous exposer à ant de périls? Je suis persuadée, joûtoit-elle, que vous êtes de neilleur goût que nos maris, & ue vous nous préfereriez aux Négresses? Parlez, M. de Beauhêne, n'est-il pas vrai que nous alons mieux qu'elles? Je conesse qu'à des questions qui me onnoient si beau jeu, je ne sçaois répondre que *oüi, Madame, on, Madame; vous avez bien de a bonté, Madame.*

La plupart de mes Lecteurs diont sans doute, que je faisois-là

un vrai rôle de ſot ; j'en conviens ; mais quelques-uns pourront s'écrier : O précieuſe ignorance ! O trop heureuſe ſimplicité ! Ce qu il y a de certain, c'eſt que ſi j'euſſe violé les loix de l'hoſpitalité en profitant de la foibleſſe qu'on me témoignoit, M. de Rémouſſin & tous ſes parens auroient fort bien pû m'en punir. Quoiqu'il en ſoit, je ne me reproche aujourd'hui en me rappellant cette avanture, que de m'être quelque fois repenti d'avoir été trop honnête homme.

La Dame qui m'avoit inutilement agacée, ne manqua pas de dire aux autres, qu'elle me croyoit inſenſible à l'amour. Elles penſerent toutes la même choſe de moi. Les unes en rioient, mais il y en avoit qui diſoient fort ſérieuſement : c'eſt dommage. Cela leur paroiſſoit un grand défaut dans un adoleſcent de ma figure. Elles

parlerent à leurs maris ; enfin
bruit s'en répandit parmi les
égres, & je devins bientôt,
ns m'en appercevoir, la fable
l'Habitation.

Pour mes péchez, une maudi-
Négresse des plus malignes, &
ui servoit de femme de chambre
Madame de Rémoussin, s'offrit
venger les Dames de mon in-
nsibilité. Elle se vanta qu'elle
ouveroit bien le secret de me
onner du goût pour les femmes.
'out le monde aplaudit à cette
ntreprise, qui paru digne de ré-
ompense. Quatre Messieurs pro-
irent chacun un Loüis d'or à
entrepreneuse, si elle réüssissoit.
) gens du monde, qu'il est diffi-
ile que l'innocence se conserve
ong-tems parmi vous !

La Négresse ne perdit pas de
ems ; dès le soir même ce minis-
re de Satan, agissant avec moi
omme avec un Sauvage & un

Flibuſtier, vint me trouver dans ma chambre une nuit. M. de Rémouſſin & ſes Amis étoient aux écoutes à ma porte. Elle s'approcha de mon lit effrontément, & m'adreſſant la parole : Monſieur le Canadien, me dit-elle, je me ſuis bien apperçûë que vous m'aimez, & je ne veux pas vous faire languir davantage. Ce début étonnant, ſi j'euſſe été bien éveillé, auroit été plus propre à ſoutenir ma vertu qu'à la corrompre. J'aurois indubitablement repouſſé les careſſes d'une impudente dont je connoiſſois la laideur ; mais j'étois encore tout endormi, & par conſéquent je n'ai qu'une idée très-confuſe de la réception que je lui fis.

Cependant nos Meſſieurs qui ne croyoient pas avoir donné pour rien leur argent, ne pouvoient ſe laſſer de rire entre eux de la piece qu'ils m'avoient faite.

e jour ſuivant pendant le dîné,
s ſe mirent à faire la guerre aux
ames ſur ce qu'elles n'avoient
as l'art d'amuſer leur hôte. Ef-
ctivement, Meſdames, dit M.
e Rémouſſin, vous devriez, ce
e ſemble, nous épargner le ſoin
inventer des paſſe-tems pour le
tenir dans notre Habitation :
eſt bien honteux pour vous que
os charmes ſeuls n'ayent pas le
ouvoir de la lui rendre agréable.
e qui nous en conſole, répon-
it en riant Madame de Rémouſ-
n, c'eſt que le cœur de M. le
hevalier n'eſt acceſſible qu'à la
oire. C'eſt une conquête inter-
te à l'amour. S'il eſt inſenſible à
e que nous valons, ajoûta une
utre Dame, du moins ne nous
it-il pas l'injuſtice de nous pré-
rer des monſtres tels que vos
aîtreſſes.

Vous avez trop mauvaiſe opi-
ion de M. le Chevalier, dit alors

un autre homme, je juge de luî plus favorablement. Je parie que ces monſtres ne lui déplaiſent pas, & qu'il donne comme nous la pomme à l'amour Affriquain. Oh, pour cela non, m'écriai je d'un ton bruſque ! Il faudroit que j'euſſe perdu le bon ſens & la vûë, pour être capable de faire un pareil choix ; & je ne ſçaurois croire qu'il y ait un homme au monde qui puiſſe trouver aimables de ſi vilaines créatures. Vous l'entendez, Meſdames, reprit M. de Rémouſſin. Vous devez tenir compte à M. le Chevalier de ce qu'il dit là ; car il ne parle ainſi que par politeſſe, & par conſidération pour vous. Non, Monſieur, lui répartis-je ; il me ſemble que je dois me connoître. Encore une fois, je n'aime point ces beautez infernales, & ne les aimerai jamais.

A cette répartie, M. de Ré-

nouſſin appellant la Négreſſe qui
n'avoit ſéduit : Approchez, An-
golette, lui dit-il, venez confon-
dre M. le Chevalier. Dites-nous
a verité, ma fille ; on ne vous
era pas le moindre mal ; mais ſi
ous vous en écartez, je vous fe-
ai attacher à un poteau, & don-
ner cinquante coups de foüet bien
ppliquez. Que s'eſt-il paſſé cette
uit entre ce Monſieur & vous ?
Là-deſſus Angolette fit en trem-
lant le récit de l'avanture noc-
urne, & en dit même beaucoup
lus qu'il n'y en avoit. Les Da-
nes qui connoiſſoient la pélerine
our une droleſſe accoutumée à
oüer de ſemblables tours, ne me
irent pas l'honneur de me croi-
e, quelque choſe que je puſſe leur
ire, pour leur perſuader que la
Négreſſe débitoit une impoſture.
Mon embarras, la ſurpriſe des
emmes, & les riſées des hom-
nes, formoient un tableau aſſez

plaiſant. Pour moi, je n'avois aucune envie de rire ; j'aurois volontiers étranglé l'effrontée qui étoit la cauſe de ma confuſion. Quand j'aurois eu une faute inexcuſable à me reprocher, elle eut été bien expiée par ma honte. Je fus deux ou trois jours ſans oſer regarder nos Dames en face. Le chagrin même que j'en eus fut ſi vif, qu'il me cauſa une maladie dont je ſerois mort infailliblement, ſans les ſoins extraordinaires qu'on eut de moi.

Ne pouvant plus me réſoudre à tenir compagnie aux Dames, lorſque leurs maris étoient abſens, je me promenois tout ſeul dans l'Habitation. En me promenant, je cüeillois & mangeois des oranges, & j'en mangeai tant un jour, que j'en eus la fiévre la nuit avec un cours de ventre affreux. L'eſtomac commença auſſi à m'enfler, comme il arrive à la plûpart

es perſonnes qui viennent de
rance dans ces Iſles. Quand on
it que c'étoit le mal qu'on ap-
elle dans le Pays mal d'eſtomac,
n me donna deux Négres des
lus forts, qui me prenant ſous
es bras me promenoient par for-
e, & me faiſoient monter & deſ-
endre par des chemins très-ru-
les, & pleins de hauts & de bas.
ans ce pénible exercice, qui eſt
'unique remede à ce mal, le ma-
ade tombe malgré lui dans un
ſſoupiſſement, pendant lequel
es jambes deviennent enflées
près l'eſtomac, & il en revient
arement.

Outre les Négres qui me pro-
menoient le jour, il m'en falloit
d'autres pour me veiller la nuit,
& ceux-ci n'avoient pas moins
d'occupation que les premiers.
On étoit obligé de me tenir de
force, & quelque fois de me lier;
autrement je me ſerois bleſſé ou

tué peut-être dans mes accès de fiévre, qui d'ordinaire étoient très-violens. Dans mes délires, j'allois tantôt à l'abordage, & tantôt à la chasse avec des Iroquois. A la fin d'une de ces crises, la connoissance m'étant revenuë, j'apperçus la Négresse Angolette auprès de mon lit. Dans le premier mouvement, je fus tenté de feindre que l'accès n'étoit pas encore passé, de la saisir, & de me venger à coups de poings du tour qu'elle m'avoit joüé. J'avois même déja commencé à crier en Iroquois : *Thetiatbeghein kahoonrai, kahoonrai, acistah.* * Mais remarquant que la pauvre fille s'empressoit fort à me secourir, je ne pus me résoudre à payer si mal ses services.

Les Négres qui toutes les nuits étoient occupez autour de moi,

* C'est-à-dire, mes freres, aux armes, aux armes, feu.

'étoient plus en état de travail-
er pendant le jour. Ce qui ne
aissoit pas de faire tort à M. de
Rémoussin. Heureusement ma
maladie ne fut pas de longue du-
ée, & je me rétablis enfin peu
peu. Pénétré des attentions de
mon hôte & de mon hôtesse, ain-
que des bontez de toute leur
amille, j'aurois, je crois, renon-
é à la Mer pour demeurer tou-
ours avec eux, quand Morpain
int moüiller au Port de Paix. Il
nvoya plusieurs Flibustiers s'in-
ormer de moi dans le Pays ; j'é-
ois trop près de la Ville pour
ue ses perquisitions fussent inu-
les. D'ailleurs, on ne parloit
ux environs que de l'Iroquois de
M. de Rémoussin. Deux de mes
Camarades arriverent donc bien-
ôt chez lui, & parurent transf-
ortez de joye en me revoyant.
Quoique leur arrivée fit peu de
laisir dans cette Maison, puis-

qu'ils y venoient pour m'en arracher, ils y furent fort bien reçûs. Telle étoit l'amitié qu'on avoit conçu pour moi, que mon départ affligea tout le monde. Je ne puis y penser encore sans m'attendrir. Personne ne voulut me dire adieu. Il n'y eut que M. de Rémouffin qui eût la force de me voir partir. Je lui protestai que je n'oublierois jamais ce qu'il avoit fait pour moi : Je lui dis que je ne pouvois lui offrir que mon bras ; mais que s'il arrivoit qu'il en eut besoin, de même que de tout l'équipage, je le priois de compter sur moi : que je me ferois toute ma vie un devoir de répandre pour lui jusqu'à la derniere goutte de mon sang. Ce que j'exige de vous, mon cher Chevalier, me répondit-il, les yeux couverts de larmes, c'est de ne nous point oublier, & de nous donner de vos nouvelles le plus souvent

uvent qu'il vous ſera poſſible.
ſouhaite que vous n'ayez pas
ſoin de nous, ajoûta-t-il ; mais
uel que ſoit votre deſtinée, re-
rdez toujours ma maiſon com-
e ſi elle étoit à vous. En pro-
nçant ces paroles, il m'em-
aſſa tendrement, & nous nous
parâmes. Pour comble de gé-
eroſité, il me fit conduire au
ort de Paix, avec quatre che-
ux chargez, l'un d'habits & de
nge pour mon uſage, & les au-
es d'oranges, d'eau de vie, &
autres rafraîchiſſemens pour
tre Vaiſſeau.

Morpain fut ravi de me re-
ouver tel qu'il m'avoit laiſſé, je
ux dire fort diſpoſé à parta-
r avec lui de nouveaux périls.
me parut qu'il y avoit bien du
angement ſur ſon bord. Je ne
s que des viſages inconnus.
'eſt le ſort des Flibuſtiers. Ils
eilliſſent rarement dans leur

profeſſion. Morpain m'apprit que mes premiers Compagnons avoient péri preſque tous dans trois combats où il avoit fait trois priſes différentes, & qu'il cherchoit par tout de braves gens pour les remplacer.

Comme ce n'étoit pas ma faute, ſi je n'avois point combattu avec eux, j'eus ma part ainſi que les autres dans les captures qui avoient été faites. Elles étoient aſſez conſidérables, & je ne fus pas peu ſurpris de me trouver riche ſi promptement. Je crus que le Ciel m'envoyoit tous ces biens pour témoigner ma reconnoiſſance à M. de Rémouſſin. Je fis un troc de quelques meubles qui m'étoient échus contre une montre d'or qui tomboit à un de mes Camarades, je la mis dans une petite corbeille ſous un rouleau de deux cens Loüis, & je fis porter mon préſent à M. de Ré-

ouſſin, par un Bourgeois que je
onnoiſſois pour un homme qui
iſoit ſes affaires au Port, & qui
voit ſoin de l'avertir de tout ce
ui s'y paſſoit.

J'avois chargé mon Commiſ-
onnaire de dire que nous étions
rtis, & qu'il nous avoit vûs
éja loin du Port ; mais il n'o-
éït pas, puiſqu'il me rapporta
a corbeille dès le ſoir même,
ec une longue Lettre par la-
uelle M. de Rémouſſin me re-
ochoit mon procedé, qui lui
iſoit craindre, diſoit il, que je
euſſe pas reçû les marques de
n amitié d'auſſi bon cœur qu'il
e les avoit données. Il me man-
it pourtant que pour ne pas
ut refuſer, il avoit retenu la
ontre. Cela étoit vrai ; mais il
oit remis à la place vingt-cinq
oüis, & c'étoit plus qu'elle ne
loit. Enfin, il étoit écrit que
rois à ce galant homme tou-

tes les obligations du monde ; sans pouvoir dans la suite lui témoigner que j'en étois reconnoissant ; car tant que j'ai couru les Mers depuis ce tems-là, je n'ai pas eu occasion de relâcher au Port de Paix, quelque envie que j'en eusse ; & je n'ai rencontré sur Mer personne qui vint de ce Port, à qui il n'ait demandé de mes nouvelles. *

Quatre ou cinq jours après que j'eus rejoint Morpain, il se trouva en état de partir. Nous allames croiser sur les Côtes de la Jamaïque, & nous y fîmes plusieurs prises pendant cinq mois que nous y demeurâmes. Nous vendîmes la derniere au petit Goave, dont M. le Comte de Choiseuil étoit Gouverneur. C'é-

* En arrivant à Nantes en 1712. j'appris de quelques personnes de Saint Domingue qui se disoient de ses parens, qu'il étoit mort depuis peu. Je l'ai regreté plus que mon pere.

oit un Bâtiment chargé de vins e Madere ; ce qui fit un plaisir xtrême à ce Seigneur, de même u'à tout le Pays. Il nous fallut lusieurs mois pour radouber nore Vaisseau qui étoit en mauvais tat. Pendant ce tems-là, M. de Choiseuil pour nous occuper, réolut de nous faire faire quelques ourses sous un vieux & celebre libustier, qui s'étoit retiré de la Mer pour vivre tranquillement ans une riche Habitation qu'il voit aux environs du petit Goae. C'étoit le fameux Montauan, qui dans la guerre précéente avoit conduit à Bourdeaux nq prises Angloises, qui jetteent tant d'argent dans cette ille.

M. de Choiseuil eut bien de la eine à tirer Montauban de sa reaite, soit que ce Flibustier n'aiât plus que le repos, soit qu'il ût un pressentiment de ce qui

devoit lui arriver. Cependant il se laissa vaincre ; il accepta la commission avec une belle Fréga-te de quatorze pieces de canon ; M. de Choiseuil qui l'avoit dans son Port lui en fit présent. Elle se nommoit le Néron ; nous ne sçû-mes pas plutôt que Montauban alloit se remettre en Mer, que nous nous engageâmes presque tous avec ce héros de Flibuste. Nous mîmes à la voile au bruit des fanfares & du canon de la Place. On eut dit que nous étions assurez de la victoire.

Sur la route que nous faisions vers la Jamaïque, en passant à la vûë d'un petit Port, appellé la Quaye Saint Loüis, nous y dé-couvrîmes un Vaisseau Espagnol, qui y avoit relâché pour échap-per à un Garde-Côte Anglois, qui lui avoit donné la chasse pen-dant deux ou trois heures. Ce Navire Espagnol étoit de qua-

nte-pieces de canon, & foible
équipage, quoiqu'il fût chargé
: piaſtres. Il eſt vrai qu'il n'a-
ɔit pas cru faire route tout ſeul,
ant été écarté de pluſieurs au-
es par la tempête. Le Capitai-
nous fit demander ſi nous vou-
ons l'eſcorter juſqu'à la Havane,
ous offrant pour cela telle ſom-
: qu'il nous plairoit. Nous lui
pondîmes, après avoir tenu un
tit conſeil là-deſſus, qu'un
yage juſqu'à la Havane nous
arteroit trop, & dérangeroit le
ſſein que nous avions, & pour
xécution duquel un tems nous
oit preſcrit; que nous allions
oiſer ſur les Côtes de la Jamaï-
e, & que tout ce qu'il nous
oit permis de faire pour ſon ſer-
ce, c'étoit de le mettre ſur cel-
: de la Cuba au Port de Santja-
, ou peut-être à celui du Saint-
prit.

Le Capitaine Eſpagnol accepta

nos offres, & Montauban qui étoit connu de la plupart des hommes de ſon équipage, leur jura ſur notre vie que juſqu'à ce qu'ils fuſſent en ſûreté, nous ne les quitterions que pour courir ſur les Anglois que le hazard nous pourroit faire rencontrer ; qu'en ce cas nous n'exigions d'eux que la complaiſance de nous attendre, leur promettant de les rejoindre après nos expéditions. Les Eſpagnols charmez de nous avoir pour deffenſeurs de leurs piaſtres, voguoient joyeuſement en notre compagnie, en faiſant mille démonſtrations de reconnoiſſance ; & pour nous engager encore mieux à leur être fideles, il ne ſe paſſoit point de jour qu'ils ne nous régalâſſent ſur leur bord par détachemens.

Une nuit le gros tems nous écarta d'eux conſidérablement, & le lendemain ſur les dix heures du

atin, quand nous les revîmes, ous remarquâmes qu'ils étoient deux portées de canon d'une régate Angloiſe de trente-ſix eces de canon. Lorſque nous mes rejoint les Eſpagnols, ils ous dirent qu'ils avoient fait mblant de vouloir aller aux nglois; mais que dans le fond n'en avoient eu aucune envie. Pour nous, nous ne fîmes pas nt de façons. Nous pourſuivî-es le Vaiſſeau Anglois, & le joi-nîmes en peu de tems, bien qu'il t aſſez bon voilier. Il faut que rende juſtice au Capitaine Eſ-gnol : Il fit tout ſon poſſible our nous ſuivre, & courir avec ous la fortune du combat. Nous ions ſur notre bord quatre Eſ-gnols, avec qui nous avions ſſé la nuit à joüer. Ils ne furent s d'abord ſpectateurs oiſifs; ais ils le devinrent bientôt en ous voyant tout à coup un ving-

taine de Flibuſtiers ſur le pont de la Frégate, expédier des Anglois avec tant de vigueur, que ſans être ſoutenus par nos Confreres & par le Vaiſſeau Eſpagnol qui s'approchoit, nous les aurions contraints d'amener. Auſſi les quatre *Senores Cavalleros* qui é-étoient ſur notre bord dirent-ils à leur Capitaine après l'action, que nous étions des diables & non des hommes. Le meilleur de notre priſe conſiſtoit en 130. Négres, que nous envoyâmes vendre à Saint Loüis, & encore n'en retirâmes nous aucun profit, puiſque nous n'entendîmes plus parler ni d'eux, ni du Vaiſſeau qui les portoit.

Si nous montrâmes aux Eſpagnols notre maniere de combattre, nous leur fîmes connoître après cela que la parole d'honneur n'eſt pas moins ſacrée parmi les Flibuſtiers que chez les Guer-

ers les plus polis. Un jour un es nôtres, j'en ai oublié le nom, étant échauffé le cerveau à force de boire avec les Eſpagnols ir leur bord, nous dit quand il it revenu ſur le nôtre, que ſi ous voulions ſuivre ſon conſeil, ous ferions d'un ſeul coup notre ortune, ſans nous expoſer au oindre péril. Nous lui demanâmes là-deſſus comment: En enevant, reprit-il, le Vaiſſeau Eſagnol que nous eſcortons. Nous ous retirerons avec lui à Boucaor, après nous être défaits de out l'équipage.

Montauban, à ce diſcours, ous regarda tous fixement, comne pour lire dans nos regards ce ue nous pouvions penſer d'une areille propoſition; & quoiqu'il 'y eût parmi nous perſonne qui 'en parût indigné: Meſſieurs, ous dit-il, je vous remets la lace que vous m'avez donnée,

s'il faut que je ſois témoin de l'impunité d'une trahiſon propoſée ; mettez-moi plutôt à terre ſur la premiere côte, je vous demande cette grace. Pourquoi nous quitter, Monſieur, lui répondîmes-nous ? Y a-t-il ici quelqu'un qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? C'eſt au lâche qui l'a pû concevoir à ſe ſéparer de nous ; qu'il aille chercher des complices ailleurs. Nous déliberâmes auſſitôt ſur le traitement que nous ferions à ce miſérable, & il fut décidé que nous le mettrions à terre ſans differer ; nous jurâmes même qu'aucun de nous dans la ſuite ne le laiſſeroit recevoir ſur un Vaiſſeau de Flibuſtiers. Nous cinglâmes ſur le champ vers la Cuba, & quatre hommes l'ayant deſcendu dans la Chaloupe, le menerent ſur la côte, préciſément au Cap de la Croix, où il demeura armé ſeulement de ſon ſabre,

ſans autres proviſions de bouche que celles qu'il avoit encore dans l'eſtomac.

Les Eſpagnols bien loin de ſoupçonner pourquoi nous en uſions ainſi avec un de nos Camarades, intercederent fortement pour lui. Ils eurent beau nous preſſer de leur apprendre ce qu'il avoit fait. Ils n'en furent inſtruits qu'à la vûë de leur Port par Montauban lui-même qui en fit confidence au Capitaine en le quittant, n'ayant pas jugé à propos de le lui dire auparavant de peur de lui cauſer de l'inquiétude. Les Eſpagnols à qui leur Capitaine revela ce ſecret, nous firent des préſens beaucoup plus conſidérables que ce que nous aurions pû exiger d'eux, & furent ſi contens de nôtre procedé à l'égard du traître Flibuſtier, qu'ils répandirent le bruit de cette action dans toutes les Iſles avec des éloges infinis,

comme ſi l'honnète homme en faiſant ſon devoir méritoit des loüanges.

Nous continuâmes deux mois encore à croiſer ſur cette Mer. Nous eûmes pendant tout ce tems-là bien des momens de loiſir, que nous avions coutume d'employer à nous réjoüir, tantôt à joüer ou à boire de l'eau de vie, & tantôt à entendre raçonter à Montauban ce qu'il ſçavoit de l'hiſtoire de la Flibuſte pendant la derniere guerre. Les récits qu'il nous en faiſoit nous enchantoient. Nous prenions, entre autres choſes, un grand plaiſir aux détails des combats où il s'étoit trouvé, & dans leſquels il avoit fait des prodiges de valeur. Meſſieurs, nous diſoit-il un jour, tandis que je me ſuis vû à la tête de braves Flibuſtiers tels que vous, je puis vous aſſurer qu'il ne s'eſt point paſſé d'année, que je

aye vû renouveller preſque tout
on monde. Ce qui ne doit pas
ous ſurprendre, puiſqu'il y a
eux à parier contre un, qu'un
libuſtier ne fait jamais trois cam-
agnes complettes.

Ainſi, mes amis, pourſuivit-il,
vous conſeille de vous borner,
mon exemple, & de vous reti-
er dès que vous aurez gagné
uelque choſe. Quand il me rap-
elle tous les périls auſquels je
ne ſuis expoſé, je me regarde
omme un homme unique en
non eſpece, d'avoir eu le bon-
eur de conſerver juſqu'ici ma
ie. Vous me blâmerez peut-être
près ce que je viens de dire, d'a-
oir fait cette nouvelle entrepri-
e avec vous; mais M. de Choi-
euil a ſur moi un pouvoir abſo-
u. Il a ſouhaité que je lui don-
naſſe cette marque de ma conſi-
lération pour lui; je n'ai pû la
ui refuſer. Ce n'eſt certainement

pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaiſirs & les douceurs dont je joüiſſois dans ma paiſible retraite. C'eſt encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hazards attachez à nos campagnes ; elles ſont comme les mariages ; il ſuffit d'en courir une fois les riſques. Si l'on eſt aſſez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troiſiéme. Je rapporte ce diſcours de Montauban, pour faire obſerver au Lecteur, que nous preſſentons quelquefois les malheurs qui doivent nous arriver.

Nous rencontrâmes peu de tems après deux Vaiſſeaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix pieces de canon. Il y avoit de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à l'attaquer. Néanmoins l'attaque

t unanimement résoluë, rien
: nous paroissant devoir tenir
ontre l'expérience & l'habileté
: notre chef, qui de son côté
ıbliant les choses sensées qu'il
ous avoit dites pour nous dé-
oûter des combats, fut celui
ui témoigna le plus d'impatien-
: d'en venir aux mains. Les An-
ois nous virent prendre ce par-
sans s'émouvoir, & nous firent
prouver qu'ils sçavoient bien ce
ue c'étoit que d'avoir affaire à
es Flibustiers. Nous nous en ap-
erçûmes à leur manœuvre, &
ı soin qu'ils prenoient de ren-
re l'abordage très-difficile en
ıettant les boute-dehors, * dont
s étoient pourvûs. Ajoûtez à ce-
: que leurs deux Vaisseaux s'en-
endoient aussi-bien que si le mê-

* Ce sont de longues pieces de bois, des
ıuts de masts, par exemple, posées de travers
r les ponts d'un Navire, & qui s'avançant en
illies des deux côtez, empêchent qu'un autre
âtiment n'en approche.

me Capitaine les eut commandez : Quand nous faiſions nos efforts pour en aborder un, l'autre nous lâchoit ſa bordée. Leur mouſqueterie nous incommodoit auſſi ; & elle étoit ſi ſuperieure à la nôtre, qu'ils tiroient trois cens coups de fuſil contre nous cinquante.

Notre chef voyant bien alors que nous avions fait une ſottiſe en nous engageant dans ce combat, redoubloit de courage pour ſurmonter tous les obſtacles qui nous empêchoient d'en ſortir victorieux. Il écumoit de rage, & ſentant bien qu'il en étoit à ſa troiſiéme femme, il nous auroit tous laiſſé périr, ſi par bonheur pour nous il n'eut été tué d'un boulet de canon, après une groſſe demie-heure de combat. Je fus auſſi-tôt élû Capitaine, non pour continuer à batailler ſi déſagréablement pour nous ; mais pour

ıver le reſte de notre monde, i étoit réduit à une cinquantai- d'hommes, la plûpart bleſſez hors d'état de ſe défendre.

Voilà de quelle maniere la di- ité de Capitaine me fut défe- e pour la premiere fois, avec ndition expreſſe que mon pre- er ordre ſeroit de faire retrai- , & que mon autorité ſe borne- ít à reconduire au petit Goave tre Vaiſſeau tout délabré, ngt-cinq eſtropiez, & même mbre de gens qui n'avoient re- que de légeres bleſſures, ou i n'étoient nullement bleſſez.

Quand le Capitaine d'un Vaiſ- ıu Flibuſtier a été tué, l'équi- ge en porte le deüil de la façon ivante: On amene la flamme à -maſt, ainſi que le pavillon, i par ce moyen traîne triſte- ent dans la Mer. On dépoüille Bâtiment de ſes parois & ban- rolles, la manœuvre s'y fait

dans un grand ſilence & très-lentement, & l'on tire un coup de canon de demie-heure en demie heure. C'eſt ce qui aprit à M. de Choiſeuil la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivaſſions dans le Port. Ce Gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la verité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvoit ſe conſoler de l'avoir tiré de ſa ſolitude pour lui faire faire cette campagne funeſte. Il fut auſſi fort touché de notre malheur.

Il me ſemble que je ne dois pas oublier ici de parler d'un uſage qui eſt parmi les Flibuſtiers. Quand ils ont perdu leur Capitaine dans un combat, on vend le Vaiſſeau, & tout ce qu'il y a dedans, avec les armes même, pour faire prendre ſoin des bleſſez, & payer ce qui eſt aſſigné à chacun pour ſes bleſſures. Voici le réglement qu'il

là-dessus : On donne deux mil-
livres à un Flibustier pour la
te d'un bras, d'une jambe,
n œil, d'une oreille, du nez,
n pouce, ou d'un petit doigt ;
i quelqu'un demeure estropié
ses blessures, de droit il est re-
sur le premier Vaisseau de Fli-
te, où quoiqu'il soit inutile,
artage avec les autres égale-
nt.

Fin du premier Livre.





LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE

LIVRE SECOND.

Le Chevalier de Beauchêne refus[e] de remplir l'emploi de Capitaine Il se remet en Mer avec soixan-te-quinze Flibustiers. Ils rencon-trent quatre Vaisseaux Anglois qui les maltraitent. Le Chevalier va joindre à Saint-Domingu[e]

quelques Flibustiers François. Avanture Galante d'un Rochelois de ses Camarades. Ils vont croiser sur les côtes de Carak, & prennent avec un Bâtiment de huit pieces de canon deux Vaisseaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-six pieces. Ils retournent à Saint-Domingue où ils partagent leurs prises, & font toutes sortes de débauches. Ils se remettent en Mer. Histoire d'un Flibustier Philosophe. Ils attaquent un Vaisseau de quarante-six pieces, & de trois cens hommes d'équipage, & le prennent après un rude combat; mais ils n'ont pas fait cette prise qu'elle leur est enlevée par un Navire Anglois Garde-côte, de cinquante-quatre, & une Frégate de trente-six piéces, qui les font prisonniers. On les envoye d'abord à la Jamaïque, & de-là dans les Prisons de Kinselt en Ir-

lande. Détail des maux qu'on leur fait ſouffrir. Ils meurent tous excepté le Chevalier, qui trouve moyen de ſe ſauver. Il va à Corke où il a le bonheur de trouver une veuve qui par généroſité lui rend ſervice, & qui engage un Capitaine Anglois à le mettre à terre à l'Eſpagnola, d'où il va au petit Goave. Là M. de Choiſeuil lui donne un Vaiſseau, & 90. hommes, avec leſquels il a l'audace d'aller croiſer à la vûë des Ports de la Jamaïque, pour ſe venger ſur les premiers Anglois des cruautez exercées en Irlande ſur ſes Camarades & ſur lui. Il prend un Vaiſſeau Anglois dont il traite cruellement l'équipage. Il a un démêlé avec le Gouverneur & les Bourgeois de la Ville de Canarie. Il attaque un autre Vaiſſeau Anglois, où il trouve deux priſonniers François, dont l'un eſt de ſa connoiſsance.

MONSIEUR

MONSIEUR de Choiſeuil après avoir fort regreté Montauban, nous offrit un autre Vaiſſeau, nom-
é la Sainte Roſe, qui avoit été
s ſur les Eſpagnols par les Hol-
dois, & depuis peu repris ſur
ix-ci par les François. Nous
eptâmes l'offre ; mais il en fal-
t former l'équipage, ce qui de-
ndoit deux ou trois mois. Au
ut de ce tems-là, nous nous
uvâmes ſoixante-quinze hom-
s de bonne volonté, & nous
mes auſſi-tôt à la voile.

Toute le monde m'exhortoit à
rder la place de Capitaine, qui
avoit été donnée après la mort
Montauban. Je la refuſai, ne
ſentant pas encore aſſez d'ex-
rience pour me bien acquitter
n pareil emploi, & l'on choiſit
mon refus un Canadien de
ebec, appellé Minet, bon

homme de Mer, & aussi prudent que courageux.

A la hauteur de la partie orientale de la Cuba, dont nous commençions à découvrir les côtes, nous aperçûmes un Brigantin de quatorze pieces de canon. Nous le chassâmes long-tems, quoique la Mer fut grosse. S'il y avoit pour lui du danger à ne pas amener ses voiles, il n'y en avoit pas moins à nous attendre. Aussi les mit-il toutes dehors. Cependant nous nous en aprochions, & nous n'en étions plus guére qu'à la portée du canon, lorsqu'un coup de vent des plus furieux lui fit faire capot à nos yeux. Tout son équipage périt à la réserve de trois personnes qui aimerent mieux encore tomber entre nos mains qu'entre celles de la mort.

Nous fûmes si piquez de nous voir enlever cette proye, que nous apostrophâmes le sort dans les

mes de la Flibuſte les plus éner-
ues. Nous aurions, je crois,
is notre mauvaiſe humeur laiſ-
ioyer ces trois miſérables ſans
gner les ſecourir, ſi nous n'euſ-
is pas eu la curioſité d'appren-
toute la perte que nous ve-
ns de faire. Nous les ſauvâmes
ic dans cette intention, & l'on
t juger quel fut notre déſeſ-
r, quand ils nous dirent que
r Capitaine étoit le fameux
arles Gandi, mulâtre de la
naique, qui venoit de faire la
te ſur les côtes de Carak avec
t mille Piaſtres ſur le compte
n Traitant. La perte de ce bra-
Capitaine en étoit une plus
nde pour les Anglois, que cel-
e tout cet argent.
Tous paſſâmes après cela trois
quatre mois ſans rien rencon-
qu'une groſſe Barque de Pê-
urs que nous prîmes. Nous
nandâmes au Patron des nou-

velles de Paneſton, Ville de la Jamaïque. Il nous dit qu'il n'en ſçavoit point, quoiqu'il y fît dans l'année pluſieurs voyages. C'étoit un homme de quarante-cinq à cinquante ans, lequel avec trois de ſes enfans & deux valets, y portoit quelquefois du poiſſon ſec. Nous étions las d'attendre vainement l'occaſion de faire quelque bonne priſe. Il vint en penſée à notre Capitaine de ſe ſervir de ces gens-ci pour ſçavoir s'il y auroit quelque choſe à faire. Il retint les trois fils du Pêcheur, & donnant au pere ſix de nos plus forts Boüais, appellez Mouſſes, ſur les Vaiſſeaux de Guerre ; il l'obligea d'aller à Paneſton, en l'aſſurant que la vie de ſes enfans dépendoit de ſa conduite, qu'il n'avoit qu'à ſe charger de poiſ-ſon ſec, entrer dans le Port à ſon ordinaire, & s'informer adroi-tement s'il ne partoit point quel-

ne Bâtiment, ou ſi l'on n'en at-
ndoit pas dans peu. Vous n'a-
ez, ajoûta Minet, qu'à exécu-
r de point en point ce que je
ous dis, & quand vous viendrez
e rendre compte de votre com-
iſſion, je vous remettrai vos fils
ntre les mains. Mais prenez-y
rde; ſi vous vous aviſez de nous
ire la moindre trahiſon, nous
s pendrons en votre préſence à
otre beaupré.
Le Pêcheur étoit bon pere, il
t à merveille ce qu'on exigeoit
e lui. Il eſt vrai qu'outre la me-
ace qui lui avoit été faite, deux
e nos Boüais, armez de poi-
nards & de piſtolets, avoient un
rdre ſecret de le bien obſerver
de le tuer, s'il faiſoit quelque
émarche ſuſpecte. Ils nous rap-
orterent que cinq Vaiſſeaux An-
lois, le plus gros de vingt-qua-
e pieces, & les autres de la moi-
é moins, ſe préparoient à met-

tre à la voile pour la nouvelle An-
gleterre, & qu'ils ſortiroient du
Port inceſſamment. Nous ne les
attendîmes en effet que huit jours;
le neuviéme, nous les apperçû-
mes, & nous remarquâmes qu'il
y en avoit un qui étoit au vent
& fort éloigné des autres.

Notre Capitaine nous propoſa
d'abord d'attaquer celui-là, di-
ſant que nous en étant rendus
maîtres, nous nous en ſervirions
contre les quatre qui l'accompa-
gnoient ; c'étoit le parti le plus
prudent. Mais nous ne voulûmes
pas le prendre. Nous craignions
que les quatre Bâtimens qui
étoient enſemble ne nous échap-
paſſent, tandis que nous pourſui-
vrions celui qui alloit tout ſeul.
D'ailleurs, les premiers étoient
plus à notre portée, & les mains,
comme on dit, nous déman-
geoient. Le Capitaine eut beau
nous remontrer que l'ardeur de

mbattre, qui le plus ſouvent
indiſcrete dans les Flibuſtiers,
empêche de peſer toutes les
conſtances, & leur attire ordi-
irement les malheurs qui leur
rivent. En un mot, il eut beau
us parler raiſon, perſonne ne
t de ſon avis. Enfin, quand il
t que nous demandions tous
'il nous conduiſit aux quatre
aiſſeaux : Meſſieurs, nous dit-
, je vais vous y mener, quoi-
ue ce ſoit plus donner à votre
ourage qu'à la prudence. Vous
ulez d'impatience d'aller au
u, vous en verrez un dont je
e vous promets pas de vous ti-
r.

Quoique les Anglois jugeaſſent
en que nous nous diſpoſions à
s attaquer, ils continuoient leur
oute auſſi tranquillement que
ils ne nous euſſent point apper-
us. Il ne ſembloit pas qu'ils ſon-
eaſſent à nous, & toutefois ils

prenoient des meſures pour nou
faire repentir de notre audace. Il
ſçavoient que ſuivant notre cou
tume, nous ne manquerions pa
de tenter l'abordage. Ils s'y pré
parerent, & quand nous fûmes
la portée du canon, leur plus groſ
ſe Frégate s'y préſenta comme
d'elle-même. Nous l'accrochâ-
mes auſſi-tôt, & ſautâmes bien vî-
te ſur ſon pont. C'étoit juſtement
ce qu'ils demandoient. Nous
trouvâmes leur équipage ſi bien
retranché entre les deux ponts,
qu'il nous fut impoſſible de l'y
forcer.

Ils avoient outre cela pris la
précaution de ſcier la barre de
leur gouvernail, de ſorte que ne
pouvant manœuvrer, nous de-
meurâmes-là une demie-heure ex-
poſez à toute leur mouſqueterie,
occupez, les uns à briſer à coups
de haches le retranchement qu'ils
avoient fait, & les autres à ré-

ondre par un feu très-inférieur
celui que faiſoient ſur nous les
rois autres Vaiſſeaux, qui paſſant
e tems en tems à nos côtez,
ous tiroient des bordées char-
ées à mitrailles, qui nous tuoient
utant de monde que s'ils nous
voient choiſis à leur gré. Nous
ûmes contraints de repaſſer ſur
otre bord, de couper nos gra-
ins, & de nous retirer en hiſſant
otre voile de fortune. * Nous
tions dans un ſi mauvais état,
u'à peine nous trouvâmes-nous
uinze capables de manœuvrer.
es Flibuſtiers ſont des gens ſi
erribles pour des Vaiſſeaux Mar-
hands, que tout maltraitez que
ous étions, nous ne laiſſâmes pas
e tenir nos ennemis en reſpect.
ls ſembloient craindre encore
u'il ne nous prit envie de retour-
er à la charge, & rendoient

* Voile de réſerve dont on ſe ſert quand les
utres ne peuvent plus ſervir.

graces au Ciel de ſe voir débaraſſez de nous ; au lieu que s'ils nous avoient ſuivis, & qu'un ſeul de leurs Navires nous eut harcelez un quart-d'heure, nous aurions été obligez de nous rendre à diſcrétion.

Ce ſecond échec nous mit ſi bas, que M. de Choiſeuil perdit toute eſperance de nous relever. Le Vaiſſeau fut encore vendu pour les bleſſez, du nombre deſquels j'avois le bonheur de n'être pas. Nos malheurs conſécutifs ne donnoient envie à perſonne de s'aſſocier avec nous,& nous étions forcez de nous repoſer en attendant qu'il vint quelque Vaiſſeau Flibuſtier relâcher au petit Goave. C'étoit une neceſſité bien triſte pour un homme auſſi peu patient que moi. J'y étois néanmoins réſolu de même que mes confreres, lorſque pluſieurs Flibuſtiers François qui étoient à Saint Domin-

ue, m'écrivirent que ſi j'étois
'humeur à les aller trouver, ils
ne feroient donner un Vaiſſeau
e huit pieces de canon, dont le
Gouverneur de la Place, Eſpa-
nol affable & généreux, avoit
romis de leur faire préſent,
uand il les verroit en nombre
ıffiſant pour ſe mettre en Mer.
e ne pouvois recevoir de nou-
elle plus agréable. J'en fis part
mes camarades; mais il n'y en
ut que quatre qui voulurent me
uivre, quoiqu'il s'en trouvât dix-
uit ou vingt en état de ſervir.
Ceux-ci nous dirent pour leurs
aiſons que tous les François qui
'étoient ainſi fiez aux Eſpagnols,
'en étoient repentis tôt ou tard.
Nous nous mocquâmes de leur
léfiance, & eux de notre ſécurité.
Nous nous entreprêchâmes de
part & d'autre, & nos diſcours
ne furent pas moins infructueux
que les Sermons qui ſe font à la

Cour contre la flatterie & la dissimulation. Je fis donc bande à part avec les quatre Flibustiers qui étoient dans la même disposition que moi, & nous nous préparâmes à partir tous cinq au travers des terres.

La veille de notre départ nous en avertîmes notre hôte, afin qu'il nous enseignât la route que nous devions tenir, & qu'il prit en même tems de nous des billets de ce que nous lui pouvions devoir ; car dans ces lieux-là, tout Flibustier trouvoit alors crédit. On lui prêtoit volontiers tout ce qu'il vouloit, & ces sortes de dettes étoient payées préférablement à toute autre sur la premiere prise qui se faisoit, le débiteur même ayant été tué. Un jeune pensionnaire de notre Auberge nous demanda le soir si nous aurions pour agréable qu'il se joignit à nous avec un de ses amis

i venoit d'arriver d'une riche
abitation qu'avoient ſes parens
quelques lieuës de là. Nous
ons deſſein tous deux, ajoûta-
l, de nous rendre à la Ville Eſ-
gnole, & pour faire ce voyage
ns aucun riſque, nous nous
reſſons à de braves gens com-
e vous, pour vous prier de nous
uffrir en votre compagnie.
Outre qu'il capta notre bien-
illance par ſon compliment, il
ffrit à nous défrayer ſur la rou-
, & même à prendre des guides
es frais & dépens. C'étoit le
oyen d'obtenir notre conſente-
ent. Nous ne pûmes le lui refu-
. Comme il nous marqua qu'il
uhaitoient lui & ſon ami de par-
ſecretement,& que nous avions
us autres la même intention
ur éluder les inſtances que M.
Choiſeuil nous auroit pû faire
ur nous retenir, nous convîn-
es avec le jeune homme que

nous partirions après le soupé la nuit suivante.

Notre hôte nous dit en particulier qu'il ne connoissoit pas son pensionnaire ; mais que son ami étoit Creole, un enfant de famille qui avoit été élevé à Paris, d'où il n'étoit de retour que depuis deux mois ; qu'il étoit sur le point d'épouser une Demoiselle très-riche, & que cependant ce jeune homme paroissoit avoir pour elle moins d'amour que d'aversion. Nous vîmes arriver le Creole le lendemain. Il étoit monté sur un bon cheval, & il avoit en croupe une grosse valise pleine de tout ce qu'il avoit pû emporter d'argent, & de bijoux à ses parens. Il eut assez de peine à trouver un second cheval pour son ami, ce qui retarda notre départ jusqu'à minuit.

A peine étions-nous hors de l'Auberge, que nous nous vîmes

ns un nouvel embarras. Le pen-
nnaire ami du Créole, étoit
s-mauvais Ecuyer. Il chance-
t à chaque pas ſur ſa ſelle ; ſi
n qu'il fallut que l'un de nous
ontât ſur ſon cheval pour l'y
endre en croupe. Ce qui joint à
n air fluet & délicat, nous fit ſoup-
nner deſlors ce que nous décou-
mes peu de jours après. Pour
pas crever ſon cheval qui n'é-
t pas des plus forts, on choiſit
garçon le plus léger d'entre
us, pour lui rendre ce gracieux
vice qui portoit avec lui ſa ré-
mpenſe. C'étoit un Rochelois
erte & mince, que nous appel-
ns *Tout-en-muſcles*, à cauſe qu'il
oit très-fort, quoiqu'il n'eût
s cinq pieds de haut. Il avoit
ſprit fin & ruſé. Il perça le myſ-
re dès le premier jour, & ſans
us faire part de ſa découverte,
voulut en profiter. Les cha-
urs nous obligeoient à marcher

plutôt la nuit que le jour. Ce qui favorisoit l'entreprise de notre Camarade. Le maraud disparoissoit de tems en tems comme un homme qui s'égare, & revenoit nous joindre un quart-d'heure après. Ces petites abscences furent remarquées, & l'ami du Créole nous parut une fille déguisée. Il ne nous fut plus permis d'en douter, lorsqu'un matin nous nous apperçûmes qu'elle étoit partie la nuit avec le Rochelois, les deux chevaux & la valise. Ce qu'elle voulut bien nous apprendre par un billet qu'elle nous laissa pour son amant, & dont voici les paroles :

J'ai fait réflexion, Monsieur, qu'étant mineur vous ne pouviez en conscience m'épouser malgré vos parens. Je crois aussi que vous devez être las de voyager avec moi. Je vais donc pour vous faire plaisir prendre un autre guide. Je le dois,

and ce ne seroit que pour vous ren- à une famille qui vous pleure ésentement, & à la Demoiselle i vous est destinée pour épouse. dieu, Monsieur, ne songez point me chercher, je suis égarée tout bon.

Ce billet nous fit bien rire. Les s disoient que cette nouvelle ncée du Roi de Garbe avoit ap- remment trouvé que Monsieur *out-en-muscles* lui convenoit ieux que son petit Créole. C'est Rochelois, disoient les autres, i sans doute a exigé d'elle cette ttre, afin qu'elle eut tout l'hon- ur de cette action, se faisant un rupule de mettre sur son pro- e compte le soin généreux d'a- ir obligé une famille qu'il ne nnoissoit point. Enfin chacun nnoit son lardon à la pélerine. ependant nos ris firent bientôt ace à des mouvemens de pitié, nt il ne nous fut pas possible de us défendre.

Le jeune homme à qui ce billet étoit adressé, n'en eut pas sitôt fait la lecture, qu'il demeura immobile d'étonnement ; puis tout à coup passant de cet état à la fureur, il fit éclater un désespoir qui nous toucha. Il se seroit tué de sa propre main, si nous ne l'en eussions pas empêché. Il nous disoit ensuite qu'il nous suivroit à pied pour rejoindre son infidelle, & l'accabler de reproches. Après cela cedant au foible qu'il avoit pour cette créature, il fondoit en pleurs, & sanglotoit avec tant de violence, qu'il nous attendrissoit tout Flibustiers que nous étions.

Cette scene comique & sérieuse en même-tems, se passa dans une Habitation où nous séjournâmes. Nous y employâmes un jour entier à le consoler, & à l'exhorter à retourner chez ses parens. Nous affoiblîmes peu à peu sa douleur

la combattant, & il ſe rendit
ſenſiblement à la force de nos
iſons. Nous lui demandâmes
ns quel endroit du monde il
oit fait connoiſſance avec une
grate qui ne méritoit pas ſes
mes. Pour ſatisfaire notre cu-
oſité, il nous conta, non ſans
uſſer de tems en tems des ſou-
rs, que c'étoit une fille de Pa-
: Qu'il avoit aimé la perfide
s le premier inſtant qu'il l'a-
it vûë à Paris, où elle étoit ſou-
yée par un Maltotier: Qu'il
toit attaché à elle, & qu'après
oir dépenſé des ſommes im-
enſes pour la ſouffler à l'homme
affaires, il en étoit venu à bout.
ne m'en a pas moins couté,
oûta-t-il, pour la déterminer à
e ſuivre en ce pays-ci; & pour
hever mon hiſtoire, je n'allois
ec cette volage à la Ville Eſpa-
nolle que pour l'y épouſer, en
pit de mes parens qui me deſ-

tinent une autre perſonne.

Quand nous vîmes le Créole diſpoſé à s'en retourner chez lui, nous joignîmes ce que nous avions d'argent tous quatre à ce qui lui en reſtoit dans ſes poches,pour engager deux guides, l'un à le conduire à petites journées, & l'autre à prendre les devans pour avertir ſa famille de lui envoyer un cheval. En faiſant une action ſi généreuſe, nous ne ſongions pas que c'étoit nous couper le nez pour ſauver celui d'autrui; comme en effet, faute d'argent, nous fûmes obligez de faire des repas de S. Antoine durant tout le reſte de notre route.

En arrivant à Saint Domingue, nous vîmes venir au-devant de nous pluſieurs Flibuſtiers François, qui nous parurent bien-aiſes de notre arrivée. Le Rochelois étoit parmi eux. Dès qu'il put nous parler en particulier, il

us avoüa ce que nous ſçavions, s nous apprendre ce que la iſienne étoit devenuë, nous ant au ſurplus de lui garder le ret. Ce que nous fîmes, quoi- il ne le méritât point. Il avoit ctivement raiſon de craindre on ne ſçût ſon avanture. On oit bien pû lui pardonner le iſſement de cette Helene; mais valiſe emportée avoit un air vol qui eut fait tort à ſa répu- ion.

Le Gouverneur de Saint Do- ngue qui nous avoit attendu ec impatience, nous honora ne réception gracieuſe, & moi rticulierement. Il me donna ngt braves Eſpagnols à com- nder, avec ſoixante François 'il avoit aſſemblez. Pour répon- e à l'eſtime qu'il me témoignoit, ſai de tant de diligence que us appareillâmes & mîmes à la ile en moins de quinze jours.

Je reviens à notre Rochelois : Je fus fort étonné de voir avec lui sur notre bord sa Parisienne qu'il faisoit passer pour son jeune frere à qui, disoit-il, il vouloit apprendre le métier de bonne heure. Le pauvre Flibustier y fut pris comme le Créole, il devint éperduëment amoureux de cette fille, à qui toute la journée il montroit à faire des armes, quoique nous lui conseillassions en particuliculier de la laisser à la demie-part en qualité de Boüais ou de garçon Chirurgien. Ce conseil n'étoit pas de son goût. Car il en étoit si jaloux, qu'il falloit qu'elle fut toujours à ses côtez. Il souffroit cruellement, lorsqu'il la voyoit parler à quelqu'un, & surtout à ceux qui comme moi étoient de sa confidence malgré lui. Sa jalousie lui faisoit passer bien de mauvais momens. Un jour pendant qu'il joüoit, s'étant apperçû

e ſon jeune frere n'étoit pas
ant ſes yeux, il parut extraor-
aairement troublé. Depuis ce
ns-là il ne joüa plus. Il eſt vrai
il nous arriva huit jours après
e avanture qui le guérit radi-
ement de la paſſion qu'il avoit
ur le jeu, ainſi que de ſa jalou-

n croiſant ſur les côtes de Ca-
, nous rencontrâme un Vaiſ-
u de vingt-quatre pieces que
is regardâmes d'abord comme
bien à nous appartenant, at-
du qu'il ne pouvoit nous écha-
par le calme qui regnoit alors
la Mer. Nous le joignîmes
ntôt à force de rames, & l'ayant
roché, nous l'obligeâmes d'a-
ner en moins d'un quart-d'heu-
ſans avoir perdu que ſix des
res, du nombre deſquels fut
noureux *Tout-en-muſcles* par ſa
te. A l'abordage, il ſauta avec
s ſur le pont du Navire An-

glois ; sa maîtresse emportée par
la presse, se trouva comme for-
cée d'en faire autant, & n'étant
pas accoutumée à cette sorte d'es-
calade, elle tomba dans la Mer.
L'amant la voyant qui se noyoit
s'empressa d'aller à son secours
mais un des nôtres l'arrêtant, le
menaça de lui casser la tête, s'il
se retiroit. * Le Rochelois entraî-
né par l'excès de son amour, mé-
prisa la menace, & reçut à l'inst-
tant un coup de fusil dans la tête
Ainsi périt ce malheureux pour
s'être abandonné à une passion
qui convient encore moins à un
Flibustier qu'à un autre homme.

Nous fûmes très-contens de
notre entreprise. Je mis sur le Na-
vire Anglois une vingtaine des
miens, & dans mon fond de cale
la plûpart des prisonniers. Nous
conduisions notre capture com-

* Dans l'action, le moindre Boüais a droi
de tuer tout Flibustier qui recule d'un pas.

en triomphe, quand nous dé-
ıvrîmes un autre Vaiſſeau, qui
ofitant d'un petit vent qui ve-
t de ſe lever, faiſoit force de
les pour venir à nous. Nos pri-
nniers nous avoient dit qu'ils
ſoient route avec un autre Na-
e de trente-ſix pieces de canon
nt ils n'avoient été ſéparez que
puis deux jours par le gros tems.
ne doutai point que ce Bâti-
nt ne fut celui dont ils nous
ient parlé. Et ce qui s'accor-
t fort avec ma conjecture, c'eſt
il me ſembloit que ce Vaiſſeau
rchoit à rejoindre l'autre. Je
donc amener toutes mes voi-
, parce que notre figure qui
it particuliere nous auroit trop
fait reconnoître. J'arborai
i pavillon Anglois, & de peur
nos priſonniers ne ſe revol-
ent pendant le combat, nous
mîmes tous aux fers. Outre
, je faiſois route vers la Ja-

maïque très-doucement ; & le
Anglois trompez encore par l'ha
billement des leurs qu'ils apper
cevoient ſur le Vaiſſeau que nou
avions pris, vinrent juſqu'à l
portée du canon ſans reconnoîtr
leur erreur.

Alors faiſant hiſſer toutes no
voiles à la fois, & mettant pavi
lon de France ſur nos deux Vai
ſeaux, nous allâmes ſi bruſqu
ment au leur, que nous l'accr
châmes, & montâmes à l'abo
dage, avant qu'ils connuſſent bi
à quels gens ils avoient affair
En récompenſe, ſi-tôt qu'ils
ſçûrent, ils firent des efforts i
croyables pour nous repouſſer.
étoient forts d'équipage. Par co
ſéquent ils nous tuérent bien
monde. Ils nous auroient mêr
fait déborder peut-être malg
tout notre courage, ſi nos Cam
rades, qui étoient ſur le Bâtime
pris, n'euſſent auſſi jetté le

pins & ſauté ſur le gaillard, ès avoir lâché deux ou trois dées de canon. Les Anglois aquez de l'un & de l'autre cô- ne tinrent plus guere, & fu- t obligez d'amener, quoiqu'ils ent encore pour le moins trois tre un.

Nous ne laiſſâmes pas d'avoir is cette occaſion vingt-huit ſonnes de tuées ou bleſſées. rſque nous arrivâmes à Saint mingue, nous allâmes rendre npte de notre campagne au uverneur, qui fut extrême- nt ſurpris d'apprendre ce que is avions fait : Il ne pouvoit cevoir comment cinquante ſonnes avoient été capables 1 enchaîner deux cens, & d'en- er avec huit pieces de canon x Vaiſſeaux, l'un de vingt- tre, & l'autre de trente-ſix. ır le profit qui nous revint de deux priſes, il étoit ſi conſi-

dérable, qu'indépendamment d
ce qui avoit été de nature à êtr
partagé manuellement entre nou
comme cela se pratique ; je m
souviens que l'Amirauté pour s
droits sur le reste, tira près d
cinquante mille écus.

On va croire sans doute qu'a
près avoir fait deux si beaux cou
de filet, cinquante Flibustiers vo
devenir cinquante bons Bou
geois qui vivront heureux & tra
quiles. Pardonnez-moi : Ce n
sont pas là leurs maximes. No
passâmes six ou sept mois à fai
dans Saint Domingue ce que f
roient cinquante Mousquetair
parmi la Bourgeoisie d'une Vil
renduë à discrétion. Jeux, bal
cadeaux, querelles, tapages, no
n'avions pas d'autres occupation
Quand un Espagnol trouvo
mauvais que nous donnassions u
sérénade à sa femme, & qu'il n'
voit pas l'honnêteté de nous o

r ſa porte, nous montions chez
par les fenêtres. Il y avoit tous
jours quelque pere ou quelque
ri qui portoit ſes plaintes au
ouverneur. D'un autre côté,
ux qui n'avoient ni femmes ni
es jolies, & qui trouvoient leur
mpte dans nos diſſipations, s'in-
eſſoient & parloient pour nous.
ſe ſoucioient peu que nous fiſ-
ns des ravages pendant la nuit,
urvû que le jour ils nous ven-
ſent une piaſtre ce qui ne va-
t pas un eſcalin.

La licence pourtant fut pouſ-
ſi loin, que le Gouverneur,
rès nous avoir inutilement
ez d'être plus raiſonnables, ſe
obligé de nous défendre de
rter des armes dans la Ville.
core eût-il beſoin pour en ve-
-là, qu'un Flibuſtier fit une in-
te à un Officier de ſa Maiſon,
uel avoit le nez d'une longueur
ceſſive. Ton nez me choque,

lui dit le Flibuſtier en le rencon-
trant , je veux à coups de ſabre
en ôter ce qu'il y a de trop : Al-
lons, mon ami , l'épée à la main
L'Officier qui étoit Eſpagnol , dé-
fendit ſon nez en brave homme
mais ne voulant pas être réduit à
le conſerver de cette façon , il s'en
plaignit à ſon Maître , qui fit pu-
blier une Ordonnance par laquel-
le il étoit enjoint aux Flibuſtiers
de ne porter aucunes armes dans
Saint Domingue.

Nous obeïmes , & nous parû-
mes pluſieurs fois en vrais cour-
tauts de boutiques devant le Gou-
verneur , qui nous remercia d'a-
bord du reſpect que nous avions
pour ſes ordres ; mais quand il
apprit que nous faiſions porter
nos épées par nos valets , comme
avoient fait en pareil cas à la Ro-
chelle , les Canadiens de l'équi-
page de M. d'Iberville ; il fut ir-
rité contre nous. Il ordonna de

iveau qu'aucun Flibuſtier ne
rteroit des armes dans la Ville ;
il ajoûta que ſi quelqu'un en
oit porter, il en ſeroit puni
ſix mois entiers de priſon ;
ſorte qu'il nous mit hors d'é-
de nous batre dans la Ville
rement qu'à coups de poing.
Cette juſte ſéverité du Gouver-
ır produiſit differens effets :
s Bourgeois commencerent à
plus tant nous craindre, & les
nmes à nous aimer davantage :
otre Vaiſſeau devint le théatre
fêtes galantes, & telle fem-
s que nous n'avions pû voir
en prenant ſon appartement
aſſaut, ſautoit à ſon tour par
fenêtres, plutôt que de man-
er au cérémonial de la poli-
ſe en ne nous rendant pas nos
ites. Pour les Eſpagnols, irri-
de ce que ſans en être requis,
us introduiſions avec tant de
ccês la politeſſe Françoiſe par-

mi leurs femmes, ils ſe défaiſoien
à l'Eſpagnole de ceux de nou
autres qui ſe trouvoient la nu
ſous leurs mains. Nous perdîme
de cette gentille maniere quatr
ou cinq de nos plus galans Fl
buſtiers, de ceux qui pouvoien
paſſer pour les petits-maîtres d
notre Troupe.

Comme nous connoiſſions le
intrigues qui leur avoient été
funeſtes, nous réſolûmes de ven
ger leur mort. Nous ne le pou
vions dans la Ville ſans une ré
volte ouverte, & nous étions e
trop petit nombre pour oſer nou
révolter. Nous jugeâmes qu'i
falloit attirer ſur notre bord le
jaloux que nous ſoupçonnion
d'avoir aſſaſſiné nos Camarades
Pour mieux tromper ces aſſaſſins
nous ceſſâmes de nous plaindr
du malheur de nos Confreres
nous affectâmes de paroître tran
quilles. Nous diſions même hau

ment que ceux d'entre nous
ui faiſoient du bruit dans la
ille contre les ordres de M. le
ouverneur, ſe rendoient bien di-
nes des accidens qui leur arri-
oient. Sur de ſemblables diſ-
urs, les Bourgeois nous cru-
nt plus timides & moins terri-
es que nous n'étions. Ils s'ima-
nerent même que nous voyant
duits au nombre de trente-cinq
rançois, nous jugions plus à pro-
os de filer doux, que de faire
s méchans. Ils étoient encore
ans une autre erreur. Ils pen-
ient que les Flibuſtiers Eſpa-
nols ne s'entendoient point avec
ous; & toutefois ce furent ceux-
qui nous livrerent quatre des
aris que nous regardions com-
e des Flibuſticides; & voici de
uel ſtratagême ils ſe ſervirent
our nous les amener ſur un des
aiſſeaux Anglois que nous
vions pris: Ils leur propoſerent

de les y conduire vers la nuit en
leur diſant que nous leur ven
drions à bon compte une partie
des bijoux dont nous avions deſ
ſein de nous défaire ſécretemen
pour frauder l'Amirauté.

Ces Bourgeois qui ne deman-
doient pas mieux que de gagne
avec nous, donnerent facilemen
dans le piége, & quand nous le
eûmes en notre pouvoir, nou
prîmes un air rebarbatif. Nou
les interrogeâmes juridiquemen
ſur les meurtres commis dan
leurs Quartiers, & qu'on leur im
putoit. Ce fut envain qu'ils pro-
teſterent de leur innocence, il
avoient affaire à des Juges qu
les avoient condamnez avant que
de les entendre. Il ne s'agiſſoi
plus entre nous que de conveni
du ſupplice que nous leur ferion
ſouffrir, lorſque reconnoiſſan
parmi eux un petit homme mu
tin qui avoit une très-belle fem

qu'il avoit toujours eu l'adresſ-
de nous rendre innacceſſible :
r ma foi, Meſſieurs, dis-je à
es Camarades, ſi ces trois pa-
ons-là ont des épouſes auſſi jo-
s que celle de celui-ci, je ſuis
vis que nous leur faſſions gra-
de la vie, pourvû qu'ils nous
envoyent chercher tout à
eure ; & je prétends qu'ils faſ-
nt la lecture au fond de caie,
ndis que nous ſouperons avec
es.

Une ſi plaiſante idée de ven-
ance fit rire tout le monde, &
uva les Bourgeois Eſpagnols,
i ſans cela auroient infaillible-
ent paſſé le pas. On ne ſongea
nc plus à répandre du ſang. On
iſonna ſeulement ſur l'arrêt que
vois prononcé, & chacun ayant
iné, il fut réſolu, que pour
iter les inconvéniens, nous
ions nous-mêmes, munis de
nnes procurations de la main

des maris, ſouper chez eux avec leurs femmes à huis clos pour éviter le ſcandale. Nous prîmes un plaiſir infini à voir les différentes grimaces que ces quatre époux faiſoient en écrivant leurs procurations. Les plus jaloux ſurtout nous réjoüirent par les frayeurs mortelles qui étoient peintes ſur leurs viſages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu : Nous allâmes ſouper à nos Auberges, bornant notre vengeance à retenir les maris pendant la nuit dans le Vaiſſeau, & à leur faire croire que nous ne laiſſerions pas leurs procurations inutiles. Nous avions fait connoiſſance avec tant d'autres Dames, qu'on ne doit point s'étonner ſi nous n'eûmes pas la curioſité d'aller voir celles-là ; qui, lorſqu'elles revirent leurs époux, que nous eûmes ſoin de leur renvoyer le jour ſuivant, n'eurent pas, je croi, peu de peine à leur

rſuader qu'ils en étoient quit-
; pour la peur.
Tandis que nous menions à S.
omingue une vie délicieuſe,
penſant notre argent auſſi vîte
e nous l'avions gagné, il nous
iva du petit Goave un renfort
douze Flibuſtiers François,
i nous arracherent à la moleſſe.
ous abandonnâmes bruſque-
nt les plaiſirs pour appareil-
, & nous mîmes à la voile avec
it d'ardeur, qu'on eut dit que
us partions pour remporter
e nouvelle victoire. On s'en-
rt dans l'iniquité. Nous ne ſon-
ns pas qu'ayant paſſé tant de
ns dans la débauche, nous
irions peut-être au-devant des
ítimens que la Juſtice divine
is préparoit.
Parmi les Flibuſtiers qui nous
ient venus du petit Goave, il
n avoit un d'un caractere bien
iveau dans cette profeſſion.

C'étoit un parfait Philoſophe, un méditatif Malbranchiſte, qui n'a-voit jamais vû d'épées nuës, & ne connoiſſoit la poudre à canon que par les expériences qu'il avoit faites ſur le reſſort de l'air qu'elle contient. Ce qui paroîtra fort ſin-gulier, c'eſt que nous nous accom-modions de lui à merveilles, quoi-qu'il ne ſçût ni ſe battre, ni joüer, ni jurer, ni boire. Nous l'écou-tions tous avec plaiſir, ſurtout lorſqu'il parloit phyſique, & nous expliquoit la cauſe des éclipſes des vents, du flux & reflux de la Mer; enfin des effets les plus ſur-prenans de la nature. Ce qu'il faiſoit en s'aſſujétiſſant le plus qu'il lui étoit poſſible aux expreſ-ſions ſimples & convenables à la portée de ſes Auditeurs.

Sa converſation nous réjoüiſ-ſoit. Je n'oublierai jamais le diſ-cours qu'il nous tint la premiere fois qu'il nous raconta par que

zard il ſe trouvoit avec nous. Il
pouvoit penſer ſans faire des
clamations qui nous divertiſ-
ent. Il ſemble, nous dit-il, que
ſois né pour faire connoître au
onde toute la bizarrerie du ſort.
rès avoir été depuis mon en-
ice juſqu'à préſent comme en-
veli dans l'étude des Belles-Let-
s, me voilà réduit aujourd'hui
ourir les Mers, non en curieux
turaliſte, mais en qualité de
buſtier : Quelle étrange mé-
norphoſe ! Encore n'eſt-elle
'une ſuite d'un autre caprice de
on étoile dont je ne comprens
s moi-même comme j'ai pû
e le joüet. Il s'arrêta dans cet
droit, & parut n'en vouloir pas
e davantage. Nous le priâmes
s'expliquer plus clairement, &
s inſtances furent d'autant plus
rtes, que les Flibuſtiers qui l'a-
ient amené du petit Goave, &
i ſçavoient ſon hiſtoire, rioient

à gorge déployée de ſa rétiſcen
ce. Ce qui nous faiſoit penſer qu
ce qu'il nous celoit méritoit bie
d'être entendu. Nos prieres n
furent pas ſuperfluës. Il reprit l
parole en ces termes.

Vous voyez, Meſſieurs, qu
je ne me répands pas volontie
en diſcours vains, & que je ſu
aſſez ſilentieux. Mais vous ne m
connoiſſez pas encore. C'eſt dom
mage qu'on ne puiſſe ici pratique
un cabinet éloigné du bruit
du mouvement continuel qui
fait ſur votre Vaiſſeau, vous m'
verriez enfermé des cinq ou ſi
jours de ſuite, ſans ſortir & ſa
dire un ſeul mot à ceux mêm
qui m'aporteroient à manger. T
eſt mon goût. C'eſt ainſi que j'
toujours vêcu. Auſſi ai-je toujou
paſſé pour un mortel farouche
ennemi des hommes, & enco
plus des femmes. Cependant
Meſſieurs, le pourez-vous croire

ne me suis exilé moi-même dans
nouveau Monde, que pour en
iter une que j'ai épousée dans
de ces momens malheureux
le Philosophe cedant lâche-
nt au concupiscible, malgré sa
ilosophie, se laisse attacher au
g de l'Hymenée.
Dans une Ville de France assez
n de Paris, je pris pour femme
e jeune personne des plus ai-
bles, mais en même-tems des
s vives. Je ne fus pas quatre
rs sans m'apercevoir que j'a-
s fait une sottise, & que je ve-
s d'embrasser un état qui ne
convenoit nullement. Mon
ouse à force de soins & de com-
isances devint mon bourreau.
e me suivoit sans cesse, m'ac-
loit de caresses, & ne m'a-
donnoit pas un instant à moi-
me. Etois-je à lire dans mon
inet, elle m'y venoit cher-
r en dansant & en chantant;

elle m'arrachoit le livre que je
tenois dans mes mains, & me di-
ſoit d'un air folâtre qu'elle valoit
mieux que tous les volumes de
ma Bibliotheque ; de ſorte que
pour lire en liberté, j'étois obligé
de ſortir de la Ville, ou de me
retirer chez un ami. Enfin, elle
aimoit autant la ſocieté, que j'a-
vois de goût pour l'étude & pour
la retraite. Depuis qu'il étoit jour
chez Madame, c'étoit juſqu'au
ſoir une compagnie nombreuſe.
Paſſe encore ſi ne trouvant pas
mauvais que ma femme vêcut de
cette ſorte, j'euſſe eu de mon cô-
té la liberté de vivre à ma fan-
taiſie ; mais non, elle prétendoit
que je ſuiviſſe la ſienne ; elle vou-
loit, diſoit-elle, me convertir,
me façonner, & ſurtout empê-
cher que la lecture ne m'incom-
modât. Comme vous êtes chan-
gé, s'écrioit-elle quelquefois,
c'eſt la lecture qui vous échauffe

faut que je brûle tous ces vi-
ns livres qui vous tuënt à vûë
eil.
J'avois beau enrager en moi-
ême & maudire mon mariage,
folle épouſe m'obligeoit à fai-
par complaiſance tout ce qui
plaiſoit. Cependant après
elques mois elle ceſſa de me
rmenter, & déſeſperant de
inger un Philoſophe endurci,
e me laiſſa lire tout à mon aiſe,
s s'obſtiner davantage à vou-
r me faire tenir une autre con-
te, & ſans ſonger à réformer
ſienne. Au contraire, elle re-
ubla ſa dépenſe, & fit une ſi
odigieuſe diſſipation de mon
n en repas, habits, meubles,
x & ſpectacles, qu'en moins
deux ans elle me ruina. Je ne
voyois pour toute reſſource
une Habitation que mon pere
avoit laiſſée en mourant, &
étoit habitée par un homme

qui y avoit quelque part, & qu
differant toujours à compter ave
moi, ne m'avoit encore envoy
en Europe aucun argent.

Quand je vis donc, il y a cin
ou six mois, qu'il ne me restoi
pas dequoi payer le quart de c
que ma femme devoit au Boular
ger, au Boucher, au Rotisseur
à la Lingere, &c. je partis san
lui dire adieu, pour m'épargne
la peine d'entendre la musiqu
qu'elle m'auroit chantée là-de
sus; je m'embarquai pour Sain
Domingue, dans l'esperance d'
vivre heureux & tranquile, pui
que j'y vivrois loin de ma femm
Mais en y arrivant, je trouv
que l'Habitation sur laquelle j'
vois compté avoit été venduë
& que le fripon de vendeur n'
toit plus dans le Pays. Cette no
velle me frappa si vivement, qu
je pensai me repentir d'avoir qu
té mon épouse. C'est tout dir

n ne parloit alors au petit Goa-
que des richeſſes immenſes
e les François gagnoient à la
lle Eſpagnole. Je logeois avec
ıſieurs de ces Meſſieurs qui
écoutent. Je leur avois con-
mon infortune. Ils me plai-
oient, & voyant que je ne ſça-
is de quel bois faire fléches,
me propoſerent de les ſuivre.
cceptai la propoſition ; & je
en aplaudirois, ſi je ne crai-
ois de paroître un confrere in-
gne de vous. Car, enfin, je n'ai
s le cœur guerrier ; je le ſens
n. Je ne ſçaurois entendre un
ıp de fuſil ſans trembler.
Ce nouveau Flibuſtier, s'il faut
donner ce nom, parce qu'il
oit parmi nous, finit là ſon hiſ-
re. Je pris enſuite la parole,
je lui dis qu'il ſeroit bien plû-
aguerri avec des Flibuſtiers
'avec ſa femme : qu'il n'auroit
été deux fois au cul d'un gros

Vaiſſeau, expoſé à des courſie
de vingt-quatre livres de bale
qu'il ne ſeroit plus épouvanté d
bruit d'un coup de fuſil : J'ajoû
tai néamoins qu'il ſeroit maîtr
de ſe tenir d'abord à la manœu
vre, & de nous voir combattre
ſans ſe mettre de la partie, ju
qu'à ce qu'il fut fait aux mou
quetades, & aux coups de canon

Nous étions plus impatien
que lui de rencontrer quelqu
Vaiſſeau qui nous donnât occa
ſion de lui montrer de quelle m
niere nous prétendions l'accou
tumer au feu. Ce qui pourtan
n'arriva que deux mois après. U
matin en doublant la petite Iſ
des Tortuës, il ſe préſenta de
vant nous un Bâtiment Anglois
auquel nous allâmes ſans balan
cer. Le Capitaine qui le comman
doit auroit crû ſe deshonorer e
nous évitant. En effet il ne voyo
qu'un petit Vaiſſeau de huit pi

s de canon, qu'il ne croyoit pas
ez témeraire pour oser en atta-
er un de quarante-six pieces,
de trois cens hommes d'équi-
ge. Il ne connoissoit pas enco-
les Flibustiers. Son Maître &
Contre-maître qui sçavoient
elle sorte de gens nous étions,
rent à ce sujet une prise très-
e avec lui, à ce qu'ils nous di-
t eux-mêmes après l'action. Le
aître remarquant que nous
us approchions toûjours d'eux
on compte, lui conseilla de se
éparer au combat. Ne vous in-
ietez point, lui dit le Capitai-
; devez-vous craindre une Cha-
upe que je pourrois faire hisser
ute entiere sur mon pont. C'est
e Chaloupe, si vous le voulez,
répondit le Maître un peu pi-
é ; mais cette Chaloupe con-
nt une centaine d'hommes que
us allez voir sauter sur votre
rd, pour vous épargner la pei-

ne de les y hisser, & si vous n
prenez garde, ils vous culbut
ront vous & votre équipage, to
nombreux qu'il est.

Après une assez longue alte
cation, la prudente sagesse
Maître l'emporta sur la trop gra
de confiance du Capitaine rod
mont. Ils se préparerent un b
retranchement; après quoi,
nous firent la galanterie de no
attendre, bien résolus d'emp
cher l'abordage, ou du moins
faire pour cela tous les effo
dont ils étoient capables. La M
étoit fort agitée, & leurs prem
res bordées de canon nous fire
moins de mal, que de peur à n
tre Philosophe. Mais dans la su
nous fûmes presque entiereme
desemparez de nos voiles &
nos manœuvres; de sorte que
nous n'eussions pas saisi l'occasi
qu'un coup de vent nous offrit
jetter nos grapins d'abordage
le



Bonnard del. J.B. Scotin

ır poupe, nous allions être to-
ement rasez. Leur canon leur
vint alors inutile, à l'exception
leurs deux coursiers, dont ils
firent pas même grand usage,
rce que je faisois faire feu sans
âche dans leurs sabords. Nous
ontâmes à la fin sur leur pont,
n sans beaucoup de peine à cau-
des vagues, & en essuyant un
si terrible de leur mousquete-
, que j'y perdis du moins le
rs de mon monde. Nous ne
mmençâmes à respirer que
and nous combattîmes avec les
nes blanches.

Dans le tems que nous nous
tions, nous avec nos sabres,
ux avec leurs épées & des es-
ntons, le hazard voulut que le
pitaine & moi sans nous con-
tre, nous en vinssions aux
ins seul à seul. Nous nous at-
hâmes l'un à l'autre, & j'avoüe
sincerement que je n'ai jamais

eu affaire à un ſi rude joüeur. Re-
buté de lui voir parer tous me
coups, je commençois à ne lui er
plus porter de fort rudes, & je
ſentois que j'allois tomber ſou
les ſiens, lorſque tout à coup i
eut la cuiſſe caſſée d'un coup de
piſtolet. Ne pouvant plus ſe ſou-
tenir, il meſura la terre de ſo
corps, ou plûtôt le pont, & ſa
chûte un inſtant après fut ſuivi
de la mienne, tant j'étois affoibl
par les coups de feu que j'avoi
reçus, & par le ſang que j'avoi
perdu. Cependant mes Camara-
des preſſerent ſi bien les Anglois
qu'ils les obligerent à ſe retire
entre leurs deux ponts, où les ac
cablant de grenades & de flacon
de poudre qui brûloient juſqu'
leurs habits, ils les contraigniren
d'amener.

J'étois entre les mains du Chi
rurgien, qui me voyant ſans con
noiſſance, employoit toute ſon ha

leté à me faire reprendre mes
prits, & quand il en fut venu à
ut, je lui demandai si nous
ions vainqueurs ou vaincus. Il
'apprit, avec une joye, que l'i-
e d'une grande fortune lui inf-
roit, que le Vaisseau Anglois
oit à nous : qu'il revenoit d'An-
le : que son leste étoit de mor-
il ou d'ivoire, & sa charge de
nq cens cinquante Négres, avec
aucoup de poudre d'or. Véri-
blement on ne pouvoit faire une
is riche prise. Aussi mes Con-
res s'en applaudisoient-ils, en
sant éclater leur ravissement
des transports inexprimables.
is, hélas, que leur joye fut de
de durée ! Ils n'eurent pas le
ns de compter leurs richesses.
fortune les leur enleva bien
mptement. Elles ne furent à
que depuis huit jusqu'à onze
res du matin, & ils payerent
rement une si courte posses-
.

En voulant gagner la Quaye S. Loüis, qui étoit le Port François le plus proche de l'endroit où nous nous trouvions, nous allions justement à la rencontre du *Jarsey*, Navire Anglois, Gardecôte, de cinquante-quatre pieces de canon. Ce Vaisseau croisoit sur les côtes de l'Espagnola, avec une Frégate de trente-six pieces. Notre Bâtiment étoit si délabré, que nous n'eûmes pas même la pensée de chercher à leur échapper. Néanmoins dans notre désespoir, nous nous préparâmes à nous défendre. Je me fis porter sur le pont, où ne pouvant me soutenir, même assis, on m'accommoda de façon qu'étant couché sur le dos, les bras libres, & la tête un peu élevée, je pouvois encore tirer quelques coups de fusil. Quinze hommes qui conduisoient notre prise, furent d'abord tentez de mettre le feu aux pou-

res, & de faire ſauter le Vaiſſeau, nais remarquant que nous nous pprêtions au combat, ils firent a même choſe. Je n'avois avec noi que vingt-cinq hommes, en omptant le Philoſophe & les leſſez.

Le *Jarſey* vint à nous le premier, & nous voyant ſi peu de nonde, nous attaqua ſans attenre la Frégate, Les quinze homnes qui montoient le Navire pris, ffiſant à peine pour manœurer, ne lui parurent pas fort à raindre. Il ne s'attacha qu'à noe Vaiſſeau, & comme il s'aperat que, trop foibles pour ſonger l'abordage, nous prenions par eceſſité le parti de nous tenir r notre bord, il ne manqua pas e ſe regler là-deſſus. Pour nous xpédier plus promptement, il hargea ſon canon à mitrailles, indigné contre nous de ce que algré de tels préparatifs, nous

ne nous diſpoſions point à amener, il ſe mit à nous paſſer ſur le corps à chaque inſtant avec ſon gros Vaiſſeau qui briſa le nôtre ; il alloit indubitablement nous couler à fonds, ſi nous ne nous fuſſions pas prudemment déterminez à nous rendre.

Le Capitaine trouva notre priſe bien maltraitée ; & piqué de la réſiſtance que nous avions oſé lui faire avec des forces ſi inégales, il nous traita très-rudement de paroles & d'effet. Il nous fit charger de fers tout bleſſez que nous étions, & nous laiſſa le reſte du jour ſans nous faire panſer. Auſſi périrent pluſieurs de nos Compagnons, de qui les bleſſures ſans cela n'auroient pas été mortelles. Conſidérant toutefois le lendemain que nous étions réduits à une vingtaine tout au plus, il permit à notre Chirurgien de prendre ſoin de nous, & nous fit

ter nos fers trois jours après.

Ce n'étoit qu'en chemin fai-nt que le *Jarſay* nous avoit pris, s'imaginoit que la fortune lui ardoit encore d'autres faveurs. continua de croiſer au nord de Eſpagnola, nous traînant après i comme en triomphe. Nous dé-rions ardemment qu'il rencon-rât quelque gros Bâtiment Eſpa-nol ou François, afin que nous uſſions nous révolter pendant le ombat. Nos vœux ne furent oint exaucez, & le *Jarſay* ne fit oint d'autre capture. Il demeu-a pourtant en Mer ſi long-tems, ue l'eau lui manqua. Il étoit bligé d'envoyer la nuit ſes Cha-oupes à terre pour en faire.

La vûë de nos côtes nous don-a une ſi furieuſe envie d'eſſayer e ſortir d'eſclavage, qu'il n'y ut pas moyen d'y réſiſter. Un ſoir ntre autres ayant reconnu au lair de la lune le Lac Tiburon,

j'entrepris avec trois autres Flibuſtiers auſſi téméraires que moi de nous y ſauver à la nage, quoiqu'il fût éloigné de nous pour le moins de deux mille. Nous aurions peut-être réüſſi dans cette périlleuſe entrepriſe, ſans un accident qui nous arriva. Un de mes trois Camarades, qui étoit le meilleur de mes amis, & très-mauvais nageur, ayant voulu être de la partie, s'épuiſa bientôt. Nous n'étions pas au quart du chemin qu'il m'appella. J'allai à ſon ſecours. Il s'appuya quelques inſtans ſur moi pour ſe repoſer; après cela il ſe remit à nager; mais ſentant bien qu'il n'auroit pas la force de gagner le Lac, il jugea plus à propos de reprendre ſes fers, que de les briſer ſottement en ſe noyant. Il cria donc, & découvrit notre fuite. On tira auſſi-tôt quelques coups de canon pour avertir les Chaloupes qui

toient à terre de venir nous re-
rendre. Ce qu'elles firent, non
ans nous régaler de quelques
oups de rames, pour ſervir de
rélude aux ſouffrances qu'ils
ous préparoient. On nous remit
ux fers dès que nous fûmes à
ord du *Jarſay*, & l'on nous con-
uiſit dans cet état à la Jamaï-
ue.

Là, nous fûmes livrez à tou-
es la mauvaiſe volonté qu'avoit
our les François un vieux Gou-
erneur à tête chauve, qui néan-
noins étoit lui-même François
e nation. Il nous fit enfermer à
rois lieuës de Keneſton, dans une
riſon où l'on mettoit ordinaire-
nent les Négres déſerteurs. Huit
ours après il nous manda pour
ous exhorter à ſervir contre la
rance, m'offrant en particulier
n plus grand Vaiſſeau que celui
ue je venois de perdre. Nous lui
épondîmes tous ſans héſiter que

nous étions nez ſous le pavillon blanc, & que nous y voulions mourir. Irrité de notre réponſe, qui lui parut un reproche que nous lui faiſions d'avoir tourné caſaque à ſon Prince, il donna ordre fort charitablement qu'on diminuât nos vivres, & qu'on nous reconduiſit en priſon, par des chemins remplis de broſſailles, & d'une eſpece d'épines, appellée raquette, dont les pointes déchiroient nos jambes nuës, & nous entroient dans la plante du pied. Si-tôt que nous étions arrivez à notre priſon, nous étions obligez de nous arracher ſoigneuſement les uns aux autres toutes ces épines, parce qu'autant qu'il en reſtoit de pointes dans notre chair, autant il s'y formoit d'abcès douloureux.

Le deſſein qu'avoit le vieux Renegat de nous contraindre à trahir comme lui notre Patrie, nous

ocuroit si souvent l'honneur de
aller de cette maniere faire
tre cour à Keneston, que nos
ayes n'étoient pas plûtôt gue-
es, que nous nous en faisions de
uvelles. Outre cela, les Soldats
i nous conduisoient, ravis de
voir autorisez à nous maltrai-
r, nous tourmentoient de mille
tres façons, étant persuadez
'ils faisoient par ce moyen
and plaisir au Gouverneur.
endant l'espace de six mois que
ous demeurâmes dans cet en-
roit affreux, cinq de nos Cama-
des, du nombre desquels fut
otre Philosophe, succomberent
ux maux qu'on nous fit souffrir.
'es prisonniers infortunez con-
ibuerent eux-mêmes après leur
ort à augmenter nos peines,
uisqu'on laissoit pourrir leurs ca-
avres à nos yeux, sans qu'il nous
ût permis de les couvrir de ter-
e, & de leur donner ainsi du

du moins la ſépulture.

Le premier dont la mort finit la miſere, ſe nommoit ſimplement le Baron. L'on aſſuroit qu'il étoit fils d'un Gentilhomme de France qui portoit véritablement, & à bon droit le titre de Baron. Je ne me ſouviens pas de quelle famille il étoit, car je n'ai entendu prononcer ſon nom qu'une fois. Ce malheureux compagnon de nos diſgraces n'eut pas rendu les derniers ſoupirs, qu'il fut étendu ſur quatre perches, & expoſé à la porte de notre priſon. Nous n'eûmes pas la peine d'écarter de ſon corps les oiſeaux, & les autres bêtes carnacieres ; le pauvre garçon n'avoit que la peau ſur les os, & les chaleurs du climat en eurent bientôt fait un ſquellete.

La cruauté du Gouverneur ne remplit pas ſon attente. Il ne put jamais nous forcer à imiter ſa lâcheté. Ce qui l'obligea de nous

voyer en Angleterre avec un
nvoi de quarante Vaiſſeaux
archands qui y paſſoient ſous
ſcorte de quatre Vaiſſeaux de
erre. On nous débarqua en Ir-
ıde dans les priſons de Kinſelt,
nous trouvâmes une nombreu-
compagnie. Il y avoit plus de
inze cens François, & entr'au-
es tout l'équipage du *Covvan-
k*.

En changeant de priſon, nous
fîmes que changer de bour-
aux, avec cette ſeule difference
e ceux de la Jamaïque nous
oient maltraitez pour nous fai-
prendre parti contre la Fran-
; au lieu que ceux de Kinſelt
le faiſoient que pour s'amuſer
ſatisfaire leur cruauté naturel-
Les Soldats & le Geolier nom-
é Meſtre Paipre, qu'on auroit
ec juſtice pû appeller Maître
ipon, ſembloit n'avoir en vûë
e de ſe défaire de nous peu à

peu & ſans éclat. Outre qu'ils ap-préhendoient les repréſailles, ils ne vouloient pas que la Reine en fût inſtruite ; car ils ſçavoient bien que cette Princeſſe les feroit punir, ſi elle apprenoit juſqu'à quel point ils étoient barbares.

Il eſt certain que leur plus grande recréation étoit de nous voir ſouffrir. Ces Démons ſe divertiſſoient à nous faire battre pour un morceau de pain ou de viande, comme on fait en Angleterre les Cocqs, & en France les Chiens. Ceux d'entre nous qui dévoroient en ſecret leurs ſoupirs, ſans pouvoir ſe réſoudre à donner à ces inhumains des paſſe-tems ſi dignes d'eux, n'étoient pas moins à plaindre, puiſqu'on les laiſſoit mourir de faim, comme des lâches, diſoit-on, qui ne méritoient pas qu'on les fit ſubſiſter. On les aſſommoit de coups de cannes tous les matins, quand on nous

ſoit paſſer en revûë pour nous
npter, & dans les froids les
s rigoureux, on ne leur don-
ît ni paille ni couvertures; au
ı que ceux qui ſe battoient
n pour avoir l'honneur dé con-
ouer aux divertiſſemens de
oſſeigneurs Meſtre Paipre & les
ldats, étoient un peu mieux
itez.

Je vis ainſi périr miſérablement
ıſieurs de mes Camarades, qui
us conjuroient en mourant moi
nos autres Flibuſtiers de venger
ır mort, ſi nous avions le bon-
ur de ſortir jamais de cette hor-
ɔle priſon. Nos boureaux avoient
ablis une loi qui faiſoit bien con-
ıître qu'ils prenoient grand plai-
à cette ſorte de ſpectacle. Le
ſpoſitif de cette loi étoit que
lui de nous qui ſe battroit con-
e tous venans, & demeureroit
ıinqueur, ſeroit appellé le Cocq
es priſonniers, & pour rendre

ce titre honorable encore plus digne d'envie, ils y avoient ajoûté le droit de faire les portions des autres, & de prélever pour sa bouche, & pour celle de ses meilleurs amis ce qu'il y auroit de moins mauvais, & cela jusqu'à ce qu'il eut trouvé son vainqueur.

Cette loi me fit prendre la résolution d'employer tout ce qui me restoit de force pour devenir le Cocq, & nous procurer à mes amis & à moi dequoi traîner notre vie encore quelque tems. Mais il n'étoit pas facile d'exécuter heureusement ce dessein Il s'agissoit de chasser de cette place un gros Breton qui avoit déja tué quatre ou cinq prisonniers qui avoient eu la témerité de la lui disputer. Ce combat étoit d'autant plus propre à prolonger le plaisir des Anglois, qu'il falloit se battre sans armes, & que la victoire n'étoit complette que par

nort du vaincu. Rien ne pou-
t être mieux imaginé que ce
glement, parce que tel qui
it entrer en lice contre le
cq, étant à peu près de sa for-
, défendoit souvent sa vie pen-
nt plusieurs heures. Quelle vo-
té pour Messieurs les specta-
rs.

Je balançai long-tems à prê-
le colet au redoutable Tenant
il étoit question de terrasser.
and je l'examinois attentive-
nt, je désesperois de le vain-
. C'étoit un gros noiraut qui
paroissoit plus fort que moi.
plus, j'avois oüi dire que les
etons étoient les plus adroits
tous les hommes à l'exercice
la lutte. Le tems me pressoit
urtant de me déterminer ; ma
ce diminuoit tous les jours fau-
de nourriture, & je voyois mes
marades sur les dents. Enfin
hazard s'en mêla, & me fit
endre mon parti.

Un ſentinelle m'ayant entendu murmurer au ſujet des parts que le Cocq nous avoit faites, l'appella & lui dit que je le menaçois. Le Breton vint à moi, & me demanda en ricanant, ſi je n'aurois pas envie de me charger du ſoin de les faire à mon tour; qu'il ſeroit bien curieux de voir ſi j'aurois aſſez de cœur pour cela. Cette bravade m'échauffa le ſang; je ne regardai plus le Cocq que comme un poulet, & je lui dis avec fureur que je le prenois au mot. Les Soldats & quelques Priſonniers firent à l'inſtant un cercle autour de nous. Je leur fis connoître que les Canadiens ne le cédoient aux Bretons ni en force ni en adreſſe. Je l'étendis par terre tout de ſon long, & ſi rudement, qu'il y demeura comme mort. J'eus moi-même horreur de ma victoire, que je ne pus pouſſer plus loin, quoique pour

rendre parfaite la loi voulut la
rt du vaincu. Les ſpectateurs
contenterent auſſi de le voir
s ſentiment, & Meſtre Paipre
yant fait emporter, me procla-
Cocq des priſonniers.

e n'exerçai pas long-tems mon
ploi. Ce n'eſt pas que quel-
'un me le fit perdre de la mê-
façon que je l'avois gagné. La
toire que j'avois remportée
npliſſoit de terreur tous les pri-
nniers, qui s'étant imaginez
'il n'y avoit point d'homme
s fort que mon Breton, n'é-
ent nullement tentez de ſe
er à ſon vainqueur. Je conſer-
donc ma place glorieuſement
ndant quinze jours, au bout
ſquels je tombai malade. Ne
uvant donc plus m'acquitter
mes fonctions, je perdis tous
s privileges.

Nous voilà donc, mes Confre-
& moi réduits encore à ſouffrir

la faim, & de plus le froid excef
ſif qu'il faiſoit alors. * Ce qui ne
ſervoit pas peu au deſſein des An
glois. Il n'y avoit pas de jou
qu'il ne mourût dix à douze pri
ſonniers. Je me ſouviens que dans
ces triſtes momens nous bornions
nos ſouhaits les plus ardens à ne
point manquer de paille fraîche
& de pain. Je crois même que
nous nous ſerions mieux trouvez
de coucher ſur la dure que ſur la
paille qu'on nous donnoit, parce
qu'on la changeoit ſi rarement,
qu'elle ſe réduiſoit en pouſſiere,
& devenoit très-déſagréable à
ſentir. Avec cela nous n'avions à
quatre qu'une méchante couver-
ture de poil de chien, ſi uſée qu'el-
le ne tiroit pas d'elle-même ſon
plus grand poids. Dans ce pitoya-
ble état, nous nous diſions adieu
les uns aux autres, & nous comp-

* En Janvier 1710.

ns combien à peu près de jours
acun de nous avoit encore à
re ; moins touchez de la mort
ême que de l'impoſſibilité où
us étions de nous venger. No-
Religion, je l'avouë, auroit
nous obliger à faire un meil-
r uſage de nos peines ; mais
us n'avions pas aſſez de vertu
ur être capables d'un ſi grand
ort.

Parmi les autres priſonniers,
avoit de ces gueux de profeſ-
n, qui n'ayant point oublié
r premier métier en prenant le
ouſquet, fatiguoient tellement
r leurs lamentations les perſon-
s qui venoient dans les priſons,
'ils attrapoient toujours quel-
es Fardins, petite monnoye de
valeur à peu près des Liards
France. Ils trouvoient moyen
r là de prolonger leur miſere.
n de ces miſerables me voyant à
xtrémité, par conſéquent hors

d'état de me défendre, vint à moi, me reprocha la mort du Cocq Breton ſon parent, qui s'é-toit effectivement aviſé de mou-rir depuis notre combat, & ſe mit à me frapper à coups de pieds ſur l'eſtomac & ſur le viſage. Il fal-loit que je fuſſe bien mal, puiſ-que je n'eus pas même la force de jurer.

J'étois cependant plein de con-noiſſance, & j'entendois mes Ca-marades, qui ſe ſentant trop foi-bles pour pouvoir me ſecourir, s'entredemandoient s'il n'y avoit perſonne parmi eux qui fut aſſez fort pour ſe lever, & aſſommer ce malheureux. J'ignorois ce que c'étoit que la patience, & j'en fis un pénible eſſai pendant le reſte de la journée. Je n'ai de ma vie prié Dieu de ſi bon cœur qu'a-lors. Je ne lui demandois ſeule-ment que de me renvoyer la ſan-té pour un quart d'heure. Le mo-

de ma priere ne la rendoit pas
ne d'être exaucée. Auſſi ne le
-elle point.
e voulus prendre le ſoir quel-
nourriture, ſi l'on peut ap-
ler de cette ſorte la valeur d'u-
demie once de mie de pain
npée dans de l'eau. Cela ne
ſa pas de me procurer trois ou
tre heures de ſommeil la nuit
ante, de façon que le lende-
n matin je crus que j'allois re-
ndre des forces. Sur les dix
res mon ennemi qui venoit
aremment de déjeûner de
lque aumône qui lui avoit été
e, ſe coucha ſur la paille aſſez
s de moi, & s'endormit preſ-
auſſi-tôt. J'en reſſentis une
ete joye, & me diſpoſant ſans
ancer à écraſer un homme qui
froit à ma vengeance, je com-
nçai à me traîner vers lui en
ant avec moi mon chevet qui
t l'unique inſtrument dont je

puſſe me ſervir pour réüſſir dan
mon deſſein. Lorſque je fus prè
de ma victime, j'implorai inté
rieurement l'aſſiſtance du Ciel
comme ſi je me fuſſe préparé
faire la plus belle action du mon
de, & ne doutant point que l
Seigneur ne ſoûtînt mon bras
de même qu'il avoit fait celui d
Judith; mais quoique la pierr
ne peſât que ſept ou huit livres
il me ſembla, quand je me mis e
devoir de la lever pour en caſſe
la tête de mon ennemi, qu'ell
étoit auſſi peſante que le Roche
de Siſiphe.

Quelle mortification pour mo
de voir mon attente trompée
Hé quoi diſois-je tout bas, aprè
avoir cent fois enlevé de terre de
poids de cinq cens livres, je n
puis aujourd'hui en lever un d
ſept! Ciel, faut-il que ma foi
bleſſe trahiſſe mon reſſentiment
Je fus ſi touché de cette penſé

je ſentis mon cœur preſſé d'u-
ſi vive douleur, que je ne pus
empêcher de fondre en lar-
es. C'étoit pour la premiere fois
ma vie que j'en répandois.
es Camarades de leur côté at-
ntifs à mon action, s'étant ap-
rçus que je n'avois fait qu'un
ort inutile pour me venger,
purent retenir leurs pleurs.
e ſcene ſi touchante attendrit
Geolier qui paſſa dans ce tems-
; il demanda pourquoi nous
ons ſi fort affligez, & quand il
appris la cauſe généreuſe de
n déſeſpoir, car je ne lui en fis
un myſtere, il me dit d'un
compatiſſant qu'il auroit ſoin
moi, parce qu'il aimoit les
ves gens.

Meſtre Paipre par cette rare pi-
découvroit ſon caractere in-
nain; s'imaginant voir dans
n procedé toute la barbarie
a férocité dont il étoit paîtri,

il ne pouvoit se défendre de s'in-
tereſſer pour un homme qui lu
paroiſſoit ſympathiſer avec lui
Deux heures après il m'en donn
de bonnes marques ; on m'appor
ta de ſa part dans une écuelle d
la ſoupe de ſon propre pot, ave
un petit morceau de bœuf par
deſſus. Je bus un peu de boüillo
& ſuccai une partie de la viande
après en avoir fait part à me
Confreres, dont il y en eut deu
qui refuſerent de manger, pou
être, diſoient-ils, plûtôt délivre
de tous leurs maux. Véritable
ment, l'un expira la nuit ſuivan
te, & l'autre ſe trouva deux jou
après étouffé de quantité de te
re & d'ordures qu'il avoit av
lées.

Pour moi, livré aux maxime
des Sauvages dont j'avois été in
bu dès mon enfance, je me ro
diſſois contre mon ſort. Je ne re
pirois que la vengeance, & je n

angeois que pour devenir en
at de ſatisfaire cette paſſion. Je
ſois ſerment à mes malheureux
ibuſtiers de ne pas laiſſer leurs
ines impunies, leur proteſtant
e ſi je me prêtois au ſoin que le
eolier prenoit de me conſerver
vie, ce n'étoit uniquement
e pour les venger. Serment que
n'ai que trop bien gardé dans
ſuite pour les péchez des pre-
ers Anglois qui me tomberent
tre les mains au ſortir de ma
ſon. J'en demande pardon à
eu préſentement; mais j'oſe di-
que je ne devins cruel qu'à leur
emple. On ſçait qu'auparavant
traitois avec beaucoup d'hu-
nité les priſonniers que je fai-
s.

Quoique je me fuſſe attiré la
npaſſion de Meſtre Paipre,
égards qu'il avoit pour moi
lloient pas juſqu'à me fournir
conſommez, & autres ali-

mens confortatifs. Sa générosité ne s'étendoit pas si loin ; & ce qu'il appelloit me bien nourrir, n'étoit autre chose que de ne me pas laisser mourir de faim. J'aurois néanmoins été très-content de lui, s'il eut voulu à ma considération pousser la charité jusqu'à soulager mes Camarades ; mais ils n'avoient pas eu comme moi le bonheur d'acquérir son estime. Je les vis enfin périr tous l'un après l'autre.

J'avois remarqué plus d'une fois que ceux des autres prisonniers qui sçavoient quelque métier, & que des Bourgeois de Kinselt venoient chercher le matin, & ramenoient le soir, après les avoir fait travailler tout le jour, étoient les moins misérables. S'ils menoient une vie dure & pénible, ils avoient la consolation de manger tout leur saoul. Ce qui me paroissoit le plus grand des

laiſirs après celui de la vengean-
e. Je réſolus donc de dire au
remier Artiſan qui viendroit de-
ıander un Ouvrier, que j'étois
e ſa profeſſion. La fortune qui
ıe perſécutoit me fit tomber en
ıauvaiſes mains. Il ſe préſenta
ı Armurier chez lequel perſon-
e n'avoit envie d'aller. Il paſſoit
our un brutal, qui prenoit des
'uvriers plûtôt pour les battre
ue pour les faire travailler. Je
e fus pas dans ſa maiſon, que
m'apperçus bien que ce n'étoit
s une trop bonne pâte d'hom-
e. Il avoit un ſon de voix ru-
, & l'air du monde le plus
échant.

Il me donna d'abord un canon
fuſil à limer. Je m'y pris aſſez
en pour qu'il n'eût rien à me
re. Il eſt vrai que j'étois mer-
illeuſement excité au travail,
r la vûë d'un grand chaudron
i étoit ſur le feu, & dans le-

quel je voyois pefle-mefle de la porée, des oignons, des choux, & des croutes de pain. Tout cela me faifoit venir l'eau à la bouche, & m'infpiroit de l'ardeur pour la befogne. Enfin le moment de manger, ce moment délicieux arriva, & pour comble de bonheur, au lieu de me donner une fimple portion, comme je m'y attendois, on me fit l'honneur de me permettre de porter la main au chaudron, fans en prévoir les conféquences ; car peut-être m'auroit-on taillé mes morceaux, fi l'on eut deviné le ravage que j'y allois faire. Cependant l'Armurier, fa femme, & fa fille bien loin de témoigner qu'ils fe repentoient de m'avoir laiffé la liberté de manger à difcrétion, paroiffoient fe divertir à me voir dévorer ce qu'il y avoit dans le chaudron. La fille de l'Armurier fur tout étonnée de mon apetit,

t à ſon pere : Aſſurément cet
mme-là n'eſt pas fait comme
us ; il faut qu'il ſoit creux juſ-
'aux talons. Il a lui ſeul beau-
up plus mangé que nous tous.
la eſt vrai , répondit le Pa-
on ; & il va ſans doute travail-
à proportion ; autrement nous
ſerons pas amis.
C'étoit bien mon deſſein. J'é-
s trop content de mon dîné,
ur ne pas m'attacher au tra-
l. Je voulois conſerver une ſi
nne pratique , & pour mieux
re ma cour au Maître, je me
ois volontiers mis en chemiſe,
'en euſſe eu une ; mais je n'a-
s plus depuis long-tems qu'u-
méchante veſte de toile que la
deſtie me défendoit de quit-
. Je me mis donc joyeuſement
ouvrage, & pendant un quart
eure cela n'alla point mal. Je
ſentois ſeulement les bras un
plus peſans qu'avant le dîné.

J'étois ſi rempli de la bonne che-
re que j'avois faite, que j'aurois
eu beſoin d'une méridienne de
trois ou quatre heures, pour me
remettre en train de bien faire.
Je ne reſpirois qu'avec beaucoup
de peine, & le ſommeil par mal-
heur commençoit à vouloir me
ſurprendre. J'avois beau pour l'é-
carter de mes ſens faire tous les
efforts poſſibles, il répandoit ſur
moi ſes plus doux pavots ; la li-
me me tomboit des mains. Je
m'endormois debout.

L'Armurier, qui m'obſervoit,
ne trouvant pas ſon compte à mes
petits aſſoupiſſemens, me réveilla
la premiere fois d'un ton de voix
ſi terrible, que d'un demi-quart
d'heure il ne me prit envie de
m'endormir ; mais le ſommeil
étoit trop attaché à ſa proye
pour l'abandonner, & je cedai de
nouveau à ſes vapeurs. Alors le
Patron employant pour me ré-

iller un moyen plus efficace,
'appliqua ſur l'omoplate un
up de lime des plus furieux, &
nt je fus grievement bleſſé. Il
en falloit pas tant pour diſſiper
tierement mon ſommeil, & me
ettre en fureur contre l'Armu-
r. Je lui déchargeai à l'inſtant
la tête un ſi rude coup du ca-
n de fuſil que je limois, qu'il
eut pas beſoin d'un ſecond pour
nber à mes pieds ſans ſenti-
ent.

Si-tôt que je le vis à terre, &
yé dans ſon ſang, je ſortis de
maiſon & pris la fuite ſans ſça-
ir où je devois me refugier;
is je n'allai pas loin ſans être
rêté par une foule de peuple
i me ſuivoit, & qui ſe donna la
ine de me remener en priſon.
ndis qu'on m'y reconduiſoit,
me reſſouvins que l'Armurier
me préſentant le matin à ſa
mme, lui avoit dit d'un air fâ-

ché que Meſtre Paipre faiſoit plaiſir à qui bon lui ſembloit : & que ce Monſieur le Geolier envoyoit des cinq & ſix Ouvriers à certains Bourgeois, pendant qu'il n'en accordoit qu'un à d'autres, & même de très-mauvaiſe grace. Je fis là-deſſus le plan du plus hardi menſonge qu'on ait jamais inventé. J'eus l'effronterie de dire à Meſtre Paipre que c'étoit à ſon ſujet que j'avois eu diſpute avec l'Armurier, & que ce miſérable Manœuvre m'avoit dit de lui mille ſottiſes que je n'avois pû ſouffrir.

Notre orgüeilleux Concierge prit feu ſur ce faux rapport, & défendît qu'on me chargeât de fers, en diſant tout haut que l'Armurier avoit été traité comme il le méritoit. Lorſque je vis que le Geolier ajoûtoit foi bonnement à ce que je lui diſois, je me mis à lui détailler les diſcours inſolens

e le Bourgeois avoit tenus de
, & les réponſes que j'y avois
tes ; mais ne ſe ſentant pas la
tience que la longueur de mon
cit exigeoit de lui, ou bien crai-
ant d'en trop entendre, il m'im-
ſa ſilence : Cela ſuffit, mon ami,
dit-il, je ſuis content de toi.
reconnoîtrai le zele que tu as
t paroître pour moi, en puniſ-
nt un perfide voiſin dont je ſçau-
i bien en tems & lieu tirer rai-
n.

Les effets de ſa reconnoiſſance
ivirent de près ſa promeſſe, &
ur me récompenſer d'avoir ſi
urageuſement pris ſes interêts,
ſi vous voulez d'avoir menti,
me donna un bon habit neuf,
e fit manger à part, & doubler
a portion. Outre cela, il me
rmit de me promener à toute
ure dans les cours de la priſon.
ne ſi honnête liberté ne tarda
s à m'inſpirer un deſir violent

de m'en procurer une plus grande, & je n'en cherchai pas longtems les moyens. Il y avoit ſous un toict une longue perche, ſur laquelle les Soldats étendoient quelquefois leur linge pour le faire ſécher. Je n'eus pas beſoin d'une autre échelle pour grimper ſur les murs, & elle me ſervit pour en deſcendre dans la ruë encore plus commodement. Après quoi je m'éloignai de la Ville à toutes jambes.

C'eſt ainſi qu'une belle nuit je ſortis des priſons de Kinſelt. Je marchai juſqu'au jour au travers des terres, tirant toûjours vers le nord, comme un homme qui avoit deſſein de ſe rendre à Corke, d'où je n'ignorois pas qu'il partoit ſouvent des Vaiſſeaux pour l'Amerique. Au lever du ſoleil, je gagnai un bois où je me repoſai juſqu'à midi. J'y laiſſai l'habit de Soldat dont Meſtre Paipre m'avoit fait

éſent avec tant de générosité.
étois pourtant un peu mortifié
le perdre, mais après avoir
nſideré qu'il pouvoit me faire
connoître, j'en fis un ſacrifice
ma ſûreté. Je me remis en che-
in, & le reſte de la journée, je
m'arrêtai dans aucun endroit.
La crainte de tomber entre les
iffes des Connêtables, m'empê-
oit de ſuivre les routes ordi-
ires; ce qui étoit cauſe que je
iſois ſix fois plus de chemin que
n'en aurois fait, ſi je n'euſſe eu
en à redouter. Le ſoir, je ſou-
i de quelques choux que j'at-
apai en paſſant par un jardin.
en mangeai les cœurs, & je me
la nuit une couverture & un ma-
las des plus grandes feüilles.
ne ſi mauvaiſe nourriture, &
fatigue d'une longue traite me
ndirent ſi foible, que le troiſié-
jour ne pouvant plus mar-
er, je fus obligé de me coucher

dans une prairie qui me ſervit à deux uſages, à me délaſſer, & à me faire ſubſiſter. Il eſt vrai que mon eſtomac ne pouvant s'accommoder long-tems d'un pareil mets, ne manqua pas de s'en défaire, ſi bien que je demeurai dans une inanition qui auroit été infailliblement ſuivie de ma mort, ſi un homme charitable averti par des enfans qui m'avoient vû manger de l'herbe, ne fut venu me ſecourir avec deux autres perſonnes, qui me tranſporterent dans un Village voiſin.

On me mit d'abord ſur de la paille dans une Grange, où un homme d'une taille fort au-deſſus de la médiocre, & qui ne ſembloit être qu'un domeſtique, s'approcha de moi. Il me queſtionna ſur ma Religion, & ne pouvant douter par mes réponſes que je ne fuſſe Catholique, il me fit porter ſur le champ dans une petite

ambre, où s'étant rendu auſſi-
t qu'on m'eut couché dans un
ez bon lit, il parut s'intereſſer
na conſervation. La premiere
oſe qu'on me fit fut de me dé-
raſſer par un bon vomitif de
ıtes les herbes que j'avois man-
es. Ce remede, quoique ſalu-
re, acheva de m'ôter toutes
s forces, & je reſtai un quart
ıeure ſans mouvement. Le
and homme croyant que j'allois
pirer, ordonna à tous ceux qui
ɔient dans la chambre de ſor-
, puis s'étant approché de mon
eille, il me dit à haute voix de
mander pardon à Dieu. Ce que
fis mentalement, ne pouvant
ononcer une parole. J'entendis
'il me donna l'Abſolution. En-
te il ſe retira.

Après ſa retraite, d'autres per-
nnes entrerent avec du lait,
nt ils me firent avaler quel-
es gouttes à force de me tour-

menter. Cela étant fait, on jugea qu'on devoit me laisser prendre du repos, & certainement on me tira par-là d'affaire. Je dormis d'un profond sommeil qui dura cinq ou six heures sans interruption, & le lendemain je me trouvai hors de danger. Je m'attendois alors à revoir le grand homme dont je viens de parler, mais il ne parut plus devant moi. Je jugeai que c'étoit quelque Prêtre caché dans cette famille, ou dans le voisinage : Je ne sçai pas même si ce n'étoit pas un Evêque, qui comme ceux de la primitive Eglise n'avoit pour cortege & pour tout équipage que ses bonnes œuvres & sa vertu. Ce qui me feroit croire que c'étoit un Prélat, c'est qu'après qu'il m'eut absous & exhorté à offrir mes souffrances au Seigneur, il donna, si je ne me trompe, sa bénédiction à l'hôte qui étoit seul dans la chambre

ec nous, & qui s'étoit mis à
noux pour la recevoir. Je dis,
e ne me trompe, car dans l'é-
: où j'avois l'esprit, je ne pou-
is guere compter sur le rapport
mes yeux.

Au bout de quelques jours, je
: sentis bien rétabli. Alors les
nnes gens à qui j'en avois tou-
l'obligation, pour achever de
nplir généreusement tous les
voirs de l'hospitalité, me mi-
nt dans le chemin de Corke
ec six Schelins, un bon habit,
ux chemises neuves, & un pe-
sac, où il y avoit plus de pain
de bœuf salé que je n'en pou-
is manger jusques-là, puisqu'il
me restoit plus que quatre mil-
à faire.

J'étois trop malheureux pour
uvoir conserver tout cela long-
ns. Je n'eus pas marché trois
arts-d'heure que je rencontrai
ux Connêtables. Ils m'auroient

peut-être laiſſé paſſer ſans m
rien dire, ſi la crainte de retour
ner en priſon, ne m'eut fait quit
ter le grand chemin pour alle
vers un bois qui n'en étoit pa
éloigné. Je me rendis par-là ſuſ
pect. Ils jugerent que je les fuyois
& que ſans doute ce n'étoit pa
ſans raiſon. Ils m'eurent bientô
devancé, & ils me ſommeren
de me rendre à eux ſans réſiſtan
ce. Si j'avois eu des armes pareil
les aux leurs, je les aurois facile
ment mis en fuite, ou contrain
à me demander quartier. Je n
laiſſai pourtant pas de me deffen
dre tout déſarmé que j'étois
mais je n'y gagnai que des coups
Ils furent les plus forts, & m
menerent dans la maiſon d'u
Payſan, où ils me lierent le
pieds & les mains, & me donne-
rent en garde au Maître juſqu'a
retour d'une expédition pour la-
quelle ils étoient aux champs. Il

recommanderent de veiller
gneuſement ſur moi ſous peine
priſon, l'aſſurant au contraire
il ſeroit bien payé de ſes pei-
, s'il ne me laiſſoit point écha-
. Ils lui promirent même tou-
na dépoüille, pour mieux l'en-
ger à me bien garder.
Le Villageois fut enchanté de
te promeſſe, & regardant dé-
non habit comme un bien qui
appartenoit, il s'aviſa, pour
empêcher de le gâter la nuit,
vouloir me l'ôter par provi-
n, pour m'en faire prendre un
ſiens qui étoit tout déchiré.
ur cet effet, commençant à me
vir de valet de chambre avec
tre ou cinq perſonnes, il me
ia les deux mains, & fit ce troc
abits juſqu'à ma chemiſe in-
ſivement. Je ſouffris tout avec
patience admirable; auſſi
n Geolier fut-il ſi content de
docilité, qu'il eut égard à la

priere que je lui fis de ne pas ſe
rer fort étroitement mes liens
afin que je puſſe me coucher
dormir. Lorſque j'eus ſoupé d
proviſions que j'avois dans mo
biſſac, je me jettai ſur de la pai
le, où foüillant par curioſité dan
les poches du mauvais habit do
j'étois revêtu ; quelle fut ma jo
d'y trouver un coûteau qu'on n'
voit pas eu ſoin d'en ôter. J'im
ginai bientôt l'uſage que j'en po
vois faire ; je m'en ſervis util
ment pour couper les cordes q
me lioient, & dès que j'eus lieu d
penſer que le Payſan & ſa famil
étoient endormis, je ſortis dou
cement de la Maiſon, très-ſatis
fait d'en être quitte pour mo
habit.

Je repris la route de Corke, o
j'arrivai d'aſſez bonne heure c
jour-là. Mais n'oſant entrer dan
la Ville dans l'équipage où le
Payſans m'avoient mis, je paſſa

uit ſur le Port, que j'exami-
avec beaucoup d'attention.
remarquai bien des Chalou-
qu'il m'auroit été facile d'en-
er, ſi j'avois eu des Camara-
, & ce que je n'eus garde d'en-
prendre tout ſeul. Quand je
approcher le jour, je me re-
i à l'extrémité d'un Faubourg
s une eſpece de Métairie. J'y
rchai un endroit où je puſſe
mir à couvert & m'y cacher,
ce que j'avois beſoin de re-
J'apperçus une petite étable
erte, éloignée des autres mai-
s, & j'y entrai ſans faire de
it.

peine y eus-je mis le pied,
j'entendis deux animaux gro-
r, comme pour m'avertir que
lace étoit priſe. Si j'euſſe eu
ire à des gens raiſonnables,
rois employé les prieres & les
teſſes, pour obtenir une pe-
portion de leur logement;

mais me voyant dans la neceſſit
de me placer auprès d'eux ſar
leur permiſſion, je m'avançai d
leur côté,en prenant garde autar
qu'il m'étoit poſſible, de les ir
commoder.Cependant avec tout
ma bonne volonté, j'eus le ma
heur de marcher ſur le pied de l'u
des deux,& le mal qu'il en reſſent
fut tel, qu'il ſe leva tout en cc
lere & ſortit. Je me ſaiſis auſſi-tô
de ſa place, & ne la lui rend
pas quand il revint après avoi
boudé un quart-d'heure à la po
te. Il eſt vrai qu'il s'étendit à mo
côtez, après quoi nous fûme
tranquilles & bons amis le reſt
de la nuit.

Je paſſai la ſuivante au mêm
gîte, mais comme je n'avois rie
mangé depuis ma ſortie de che
le Payſan, la faim commença d
nouveau à me dévorer les entrai
les; j'avois beau pour les rafraî
chir boire abondamment d'un

le eau claire que je puiſois
ns un ruiſſeau qui couloit à
ıx pas de la Métairie, cela ne
ſoit qu'appaiſer pour un mo-
nt mon eſtomac. Enfin n'y
ıvant plus réſiſter, je ſortis de
retraite le troiſiéme jour pour
r ſi quelqu'un ne m'offriroit
un morceau de pain. Je me
omenai long-tems ſur le Port,
malgré la faim canine qui me
rmentoit, je prenois plaiſir à
ıſiderer les Vaiſſeaux qui ſe
ſentoient à ma vûë; & je n'en
voiș pas un à la voile que je
me repréſentaſſe qu'il étoit à
i. J'avois un air qui faiſoit pi-
, & je m'appercevois bien à la
niere dont quelques perſonnes
envisageoient, qu'elles m'au-
ent volontiers donné l'aumô-
, ſi j'euſſe pû me réſoudre à la
r demander; mais c'eſt à quoi
fierté ne pouvoit abſolument
ıſentir. Je ne fus pourtant plus

maître de moi, lorſqu'une Servante vint renverſer preſque à mes pieds, un panier plein de balayeures de cuiſine, parmi leſquelles je remarquai quelques reſtes de légumes qui me tenterent à un point que je me jettai deſſus avec une extrême avidité.

Deux Quoakres * qui par hazard paſſerent auprès de moi dans cet inſtant, furent témoins de cette action. Pénétrez de la miſere où ils jugerent bien que je me trouvois réduit, & pour s'accommoder à la honte qui m'empêchoit de tendre la main aux paſſans, me jetterent chacun un Scheling, ſans s'arrêter à me parler, de peur de me faire de la peine. Je leur fis la réverence, & ramaſſai leur argent ; avec quoi j'al-

* Ou Kakers, eſpece de Sectaires en Angleterre, qui ſe piquent de pratiquer l'Evangile plus à la lettre que les autres. Ces Kakers ſont très-fideles au Roi, qu'ils tutoyent par reſpect en lui parlant.

la

i dans une mauvaiſe Auberge,
ù je me bourrai l'eſtomac de
ande & de pain. Enſuite ti ant
rs la Métairie, je regagnai mon
able.

Je n'y paſſai pas cette nuit auſſi
anquillement que les précéden-
s. La bonne chere que je venois
faire, en bannit la paix & la
ncorde : un moment après que
fus couché, une ardente fiévre
llluma dans mon ſang, & me
uſa un tranſport furieux. Je
mmençai contre le droit des
ns à battre & à frapper mes
ux hôtes, en criant comme ſi
uſſe combattu avec mes Sauva-
s contre les Anglois. La raiſon
revenoit quelquefois, & tan-
qu'elle m'éclairoit, je gardois
ſilence ; mais ſi-tôt qu'elle me
iſſoit compagnie, je recom-
ençois à crier & à me débattre.
fis apparemment ce train-là
ute la nuit, & pendant mes dé-

lires, il arriva bien des choſes dont je n'eus aucune connoiſſance : Tout ce que je puis dire, c'eſt que le matin ayant repris l'uſage de mes ſens, je ne fus pas peu étonné de me voir au milieu d'une douzaine de femmes qui ſe diſoient les unes aux autres : *Thatman dies, thatman dies.* *

De l'étable j'avois été tranſporté dans une chambre aſſez bien meublée, & mis dans un fort bon lit. J'appris que je devois ce ſecours plein de charité à une Dame Angloiſe, veuve de M. Ecak, Officier de Corke, qui venoit d'être tué dans la derniere Campagne. Cette Dame avoit été élevée à Londres par une Françoiſe, qui lui avoit inſpiré pour les François une bonne volonté dont elle me donnoit alors des preuves. Elle m'aſſura que j'étois chez elle dans une ſûreté

* Le pauvre homme ſe meurt,

rfaite, & promit de me faire
paſſer en France, auſſi-tôt que
a ſanté ſeroit bien rétablie. Elle
e fournit en même tems du lin-
& des habits. Cette Dame cha-
able pouvoit impunément avoir
utes ces bontez pour moi. Ma
ure mettoit ſa réputation à l'a-
i de la médiſance. J'étois ſi
aſſeux, ſi pâle, ſi maigre, ſi hi-
ux, que j'avois moins l'air d'un
mme que d'un ſpectre.

Je demeurai plus de deux mois
ez Madame Ecak, qui pour
iter les reproches de ſa nation
ennemie de la nôtre, me fit
ſſer pour un parent de la fem-
Françoiſe qui l'avoit élevée.
ndant ce tems-là, je recouvrai
tierement ma ſanté. Alors ma
néreuſe Hôteſſe qui ſçavoit
n que malgré l'interêt qu'elle
noit à mon ſort, je ne joüirois
en Irlande d'une parfaite
nquillité d'eſprit, fut la pre-

miere à chercher l'occaſion de
m'en éloigner. Elle m'embarqua
dans un Navire qui partoit pour
la Jamaïque, & dont le Capitai-
ne s'engagea par ſerment à me
mettre à terre à l'Eſpagnola, où
j'avois, à ce que je diſois, un
agréable Etabliſſement.

Je me gardai bien ſur la route
de dire aux Anglois qui j'étois, &
pour quel deſſein j'allois aux An-
tilles. Si le Capitaine m'eut con-
nu, malgré la parole qu'il avoit
donnée à Madame Ecak, il au-
roit pû me faire trouver au fond
de la Mer, la fin d'une vie que
je ne conſervois que pour faire à
ſa nation la guerre la plus cruel-
le. En reconnoiſſant à Saint Do-
mingue le Cap Tiburon, comme
on fait ordinairement en allant
d'Europe à la Jamaïque; il me fit
deſcendre dans ſa Chaloupe, &
porter à terre. De-là, je me ren-
dis d'Habitation en Habitation

ı petit Goave, où M. de Choi-
uil fut extremement ſurpris de
e revoir.

Il ne put ſans frémir d'indi-
nation entendre le récit que je
i fis des rigoureux traitemens
ıe j'avois reçus à la Jamaïque &
ı Irlande. Je les lui peignis ſi vi-
ement, qu'il applaudit à l'impa-
ence que je lui témoignai de
'en venger, moi & tous les mi-
rables qui avoient péri dans ce
ng & cruel eſclavage. Tandis
ıe j'étois dans une ſi belle diſ-
oſition, il me donna un Vaiſſeau
ommé *le Brave*, & pour aſſociez
ıatre-vingt-dix hommes qu'il
ut aſſembler en moins d'un
ois, & qui tous étoient fort
opres à ſeconder mes inten-
ons.

J'eus bientôt mis à la voile
ec de pareils Camarades. Il y
oit plus de deux ans que je ne
'étois vû de coutelas au côté.

Je brûlois d'impatience d'essayer sur des Anglois si je sçavois encore m'en servir. Au lieu d'en attendre l'occasion, qui pouvoit me faire languir long-tems, je l'allai chercher sur les côtes de la Jamaïque, en croisant témerairement jusqu'à la vûë de ses Ports.

Le premier Vaisseau que nous rencontrâmes, & qui étoit destiné à porter tout le poids de notre vengeance & de notre fureur, n'avoit que dix-huit pieces de canon, & cent trente hommes d'équipage. Le Capitaine qui le commandoit, étoit un malin borgne qui avoit déja eu affaire à des Flibustiers. Dès qu'il vit que nous en étions, & que nous nous disposions à l'attaquer, bien éloigné de prendre chasse, il parut vouloir nous tenir tête, ou du moins parlementer avec nous. Effectivement il nous envoya sa Chaloupe pour nous proposer de

asser chacun son chemin. Il nous
t dire qu'il croyoit que nous ne
ouvions prendre un meilleur
arti les uns & les autres : Qu'il
çavoit bien qu'il n'y avoit rien à
agner avec nous : Et que si nous
oulions détacher deux hommes
our aller sur son bord, il leur fe-
oit voir qu'il ne portoit rien qui
alût seulement la poudre que
ous tirerions, attendu qu'il avoit
nalheureusement pour lui man-
ué sa cargaison : En un mot,
u'il n'y avoit précisément que
es coups à attraper de part &
'autre.

Le Borgne disoit la verité ;
ous n'en doutions nullement, &
 étoit de la prudence de n'en
as venir aux mains avec lui ;
nais nous cherchions les Anglois,
 nous avions plus d'envie de les
naltraiter que de leur enlever
eurs richesses Ce Capitaine ayant
ppris par notre réponse que nous

rejettions sa proposition, toute raisonnable qu'elle étoit, nous fit bien connoître que la crainte n'y avoit eu aucune part. Il vint à nous courageusement, & ne refusa point l'abordage. Néanmoins il s'en trouva mal, & il fut obligé d'amener après un quart d'heure de combat.

Notre prise en effet justifia ce que le Capitaine nous en avoit dit : Elle nous parut si pauvre que nous la fîmes sauter, après avoir mis à terre ce qui restoit de l'équipage, & avoir fait à ces malheureux des traitemens que le souvenir de ceux que tant de François avoient reçus à Kinselt, rendoit à peine excusables. Je ne vous laisse la vie, leur dis-je, qu'afin que vous mandiez à vos Correspondans d Irlande, que je traiterai de cette façon tous les Anglois qui tomberont entre mes mains, jusqu'à ce que j'aye vengé

moins tête pour tête près de
inze cens prisonniers François,
'on a fait périr misérablement
ns les prisons de Kinselt : Qu'ils
souviennent du Chevalier de
auchêne, ajoûtai-je, ils con-
issent bien ce nom. Ce n'est ici
'un prélude de ce qu'ils doi-
nt attendre de moi.

Nous nous écartâmes promp-
ment des côtes de la Jamaïque,
doutant point que les Vais-
ux Garde-côtes ne vinssent
entôt nous chercher dans cette
er. Nous tînmes conseil, & il
t résolu que nous irions croiser
rs les Canaries, où nous pour-
ons rencontrer outre des An-
ois, quelques Vaisseaux Portu-
is, qui revenoient rarement
r-là, disoit-on, sans avoir pris
aucoup de poudre d'or sur les
tes d'Affrique.

Le trajet fut très-fatiguant pour
ous, & les vents contraires nous

y firent employer tant de tems
qu'il nous fallut preſque en arr
vant aller chercher des rafraîchi
ſemens aux Canaries. Nous comp
tions nous repoſer dans ces Iſles
juſqu'à ce qu'une douzaine de
nôtres qui étoient malades fu
ſent rétablis ; mais il y avoit dan
la Ville de Canarie comme dan
celle de Saint Domingue, de
femmes qui ne haïſſant pas le
François, nous eurent bientôt at
tiré l'averſion des Eſpagnols
Nous jugeâmes bien d'abord qu
nous devions être là plus réſervez
qu'en Amerique, & uſer d'un
grande circonſpection, parce qu
la police étoit très-rigoureuſe-
ment obſervée dans la Place, &
qu'on n'y reſpectoit pas comme
aux Antilles le nom de Flibuſtier.
Le Gouverneur lui-même ſem-
bloit affecter de n'avoir pas pour
nous tous les égards que nous
nous imaginions que l'on nous de-
voit.

Il nous ménageoit si peu, qu'il
t sa querelle particuliere d'une
etite discussion que nous eûmes
vec des Bourgeois, & qui fut
ause que nous sortîmes de la
'ille plûtôt que nous n'avions
ésolu. Je vais détailler cette af-
aire : Plusieurs Bourgeois s'avi-
erent un jour de vouloir visiter
otre Vaisseau, pour y chercher
eux Demoiselles qui n'y étoient
ssurément pas, & qui voyant que
on mettoit sur notre compte
out ce qu'on faisoit de mal dans
a Ville, avoient apparemment
rofité de l'occasion pour se faire
nlever par leurs Amans. Nous
éclarâmes aux Bourgeois qu'il
'y avoit ni femme ni fille sur no-
re bord, & qu'ils devoient s'en
enir à notre déclaration. Les
ourgeois allerent se plaindre de
ous au Gouverneur, qui leur dé-
ivra un ordre de les laisser entrer
ans notre Vaisseau, & d'y foüil-

ler partout. Ils vinrent au nombre de plus de cent nous présenter cet ordre, que nous méprisâmes au lieu de le respecter. Là-dessus les Bourgeois croyant nous intimider, nous parlerent de prison, de cachot, de fers. Ce que nous n'eûmes pas si-tot entendu, que nous nous jettâmes sur ces fanfarons, qui firent mine d'abord de se mettre en défense. Nous en couchâmes une douzaine sur le carreau en moins de deux minutes, & le reste s'enfuit. Alors sans perdre de tems, nous prîmes le large, fort satisfait d'avoir etrillé ces Bourgeois.

Nous ne fûmes pas en Mer que nous nous apperçûmes avec douleur qu'il nous manquoit trois de nos Camarades. Nous étions sûrs qu'ils n'avoient point été tuez dans l'expédition que nous venions de faire, puisqu'aucun des nôtres n'y avoit pas même

é blessé ; nous étions persuadez
l'ils étoient dans la Ville. Pour
s ravoir de haute lutte, nous
oisâmes sur les côtes de l'Isle,
rencontrant à une lieuë de la
ace une grosse Barque Espagno-
, qui ne pensant pas avoir sujet
se défier de nous, se laissa sans
ine aborder, nous nous en ren-
mes maîtres. Nous la menâmes
a remorque jusqu'à la vûë de
inarie, & nous envoyâmes dans
e Chaloupe deux Espagnols di-
au Gouverneur que s'il ne nous
nvoyoit pas sur le champ nos
ois Flibustiers, nous allions
ettre devant lui le feu à notre
se, & faire sauter avec elle soi-
nte hommes qui en compo-
ent l'équipage. La représaille
convenant ni au Gouverneur,
aux Espagnols. Ils nous rendi-
nt nos trois Confreres, qui
us ramenerent eux-mêmes no-
Chaloupe.

Nous cotoyâmes quelque tems la Côte d'Afrique, d'où nous passâmes au Senegal, de-là au Fort de Gorée. Nous croisâmes ensuite le long des côtes de la Grande-Terre, où tandis que nous faisions du bois & de l'eau, quelques Négres nous firent entendre qu'il y avoit un gros Navire Anglois dans la Riviere de Gambie. Les Peuples de la Grande-Terre haïssoient les Anglois. M. de Gennes l'éprouva bien dès l'année 1695. quand il prit sur eux dans cette même Riviere l'Isle & le Fort Saint Jacques qu'il fit sauter, après en avoir enlevé plus de quatre-vingt pieces de canon, & une assez grande quantité de Marchandises. Nous remontâmes la Riviere jusqu'à la petite Isle aux Chiens, où nous trouvâmes le Vaisseau que nous cherchions. Il fit une longue & belle résistance, quoiqu'il ne fût

ue de ſeize pieces, & de ſoixan-
e hommes d'équipage.

Il y avoit à bord de ce Bâti-
nent deux priſonniers François,
ui nous dirent qu'il y avoit plu-
eurs années qu'on les traînoit
e Mers en Mers, pour les forcer
ſe racheter par une rançon ex-
orbitante qu'on leur demandoit,
qu'ils étoient hors d'état de
ayer. Ils avoient été pris en
oulant repaſſer en France du
anada, où l'un s'étoit retiré
our éviter les ſuites d'un duel,
l'autre pour y chercher & en
mener en France par ordre du
liniſtre, une perſonne dont la
ort avoit rendu ſa peine inu-
e.

Je queſtionnai beaucoup ce der-
er, & plus je le conſiderai, plus
me ſembla qu'il ne m'étoit pas
connu. Montreal, Chambly,
orel, Frontenac, il connoiſſoit
us ces lieux-là. Je le priai de

m'apprendre ſon nom, & il me dit qu'il s'appelloit le Comte de Monneville. Ce nom mit toutes mes idées en défaut ; mais je les débroüillai le lendemain en m'entretenant avec lui ; ce qui donna lieu à une reconnoiſſance qui nous fit un extrême plaiſir à l'un & à l'autre. Comme nous parlions de l'expédition de M. de Frontenac contre les Iroquois, je lui dis que j'étois moi-même dans ce tems-là parmi ces Sauvages, à telles enſeignes que je fus fait priſonnier, & ramené à mes parens par un Officier nommé le Gendre.

A ce mot de le Gendre, il m'interrompit, & me regardant avec encore plus d'attention qu'il n'avoit fait : C'eſt donc moi, s'écria-t-il, qui vous ai rendu ce ſervice, car c'étoit-là le nom que je portois alors. Seroit-il poſſible, ajoûta-t-il, que vous fuſſiez un de ces enfans que j'enlevai aux

quois ? Non assurément, lui
ondis-je ; mais vous voyez en
i ce jeune homme qui faisant
tement l'Iroquois, quoique
nadien, pensa payer de sa vie
ridicule desir de passer tout de
n pour Sauvage. Ainsi je fais
is aujourd'hui pour vous, con-
uai-je en souriant, que vous
fîtes alors pour moi, puisque
vous délivre des mains d'une
ion que vous détestez, &
'au contraire vous m'enleviez
n Pays que j'aimois, & pour
uel je voulois mourir. J'avouë
e je suis en reste avec vous, re-
t-il, & je compte que vous me
ttrez dans la necessité de vous
voir encore d'avantage. Je le
ai de me parler plus claire-
nt, & il m'assura qu'à la réser-
du plaisir de me revoir la li-
rté que je lui rendois, n'auroit
int de charmes pour lui, tant
'il en joüiroit hors de la France.

Je lui proteſtai que je ne pr
tendois pas l'obliger à demi : Q
je ferois tout ce qui dépendro
de moi pour trouver une occaſio
de le renvoyer dans ſa chere p
trie, & que c'étoit la moind
preuve qu'il devoit attendre
la reconnoiſſance que j'avois
tous les bons traitemens qu'il m'
voit faits dans un tems où il po
voit me traiter en Eſclave. L'am
tié que nous prîmes dès ce m
ment-là l'un pour l'autre, devi
en peu de jours ſi forte, que no
commençames à vivre enſemb
comme deux freres qui s'aime
tendrement. Nous le reçûmes Fl
buſtier, de même que le Genti
homme qui étoit avec lui, & ſa
avoir égard à la datte de le
réception, nous partageâmes av
eux le butin, quoiqu'ils en fu
ſent une partie.

Monneville avoit l'eſprit vif
plein de ſaillies. Ce qui le rendo

rt brillant dans la converſa-
on. La joye de ſe revoir libre,
l'eſperance de retourner peut-
tre bientôt dans ſon Pays, où il
ſoit avoir un beau Château d'un
venu aſſez conſidérable, lui fi-
nt reprendre tout l'enjoüement
ue je lui avois connu en Canada.
nous amuſoit ſi agréablement
us les jours par les hiſtoires
u'il nous racontoit, que nous
ions continuellement autour de
i, auſſi attentifs à l'écouter,
u'une populace qui prête l'o-
ille aux diſcours d'un Charla-
n.

Un jour qu'il étoit triſte & rê-
eur contre ſon ordinaire, je lui
s : Monſieur le Comte, vous
êtes plus avec nous ; vous ſon-
ez ſans ceſſe à votre retour en
rance ; vous comptez tous les
omens qui le retardent. Ne
'en faites pas un crime, me ré-
ondit-il en ſoûpirant. J'ai fait

dans ma patrie un établiſſemen
dont j'avois à peine goûté la dou
ceur, lorſqu'un ordre abſolu m'
fait repaſſer en Canada, & de l
je ſuis tombé dans les fers qu
vous avez briſez. Vous devez m
pardonner l'impatience que j'a
d'aller eſſuyer les larmes d'un
mere & d'une épouſe qui me ſon
infiniment cheres.

Il s'attendrit en prononçan
ces dernieres paroles, & comm
il n'y avoit pas un Flibuſtier qu
n'eût conçu de l'affection pou
lui, nous fûmes tous ſenſibles
ſes peines. De peur de les irriter
nous le laiſſâmes s'occuper à loi
ſir du ſouvenir de ſa famille. Ce
pendant nous étions tous curieu
d'entendre le récit de ſes Avan
tures, & moi particulierement
Ainſi voyant le lendemain qu'i
avoit repris ſa belle humeur, nou
le conjurâmes de nous raconte
l'hiſtoire de ſa vie. Meſſieurs

us dit-il, vous me demandez détail qui ne peut être que rt long. Vous vous repentiriez ns doute de votre curiosité, si vois l'indiscrétion de la satisfre.

Plus Monneville se défendoit contenter notre envie, plus us le pressions de ne nous pas fuser ce plaisir. Tous mes Caarades & moi nous lui fîmes oir tant d'opiniâtreté là-dessus, i'il se rendit à la fin à nos vives stances. Les Flibustiers firent tour de lui un cercle sur notre aisseau :

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

: il commença son histoire, ainsi i'elle est écrite dans le Livre ivant.

Fin du second Livre.



LES

AVANTURE

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE

LIVRE TROISIE'ME

Monneville raconte la mysterieu histoire de sa naissance. Il élevé jusqu'à l'âge de douze a sous un habit de fille au Châte du Baron du Mesnil, avec Luc l'unique heritiere de ce Seigneu Un financier trompé par l'habil ment de Monneville l'emmene

Paris, sous prétexte de le placer auprès d'une Dame en qualité de ...mme de Chambre; mais ayant ...ne autre vûë sur cette fausse Vil... ...geoise, il la met en pension dans ...n Convent, n'épargne rien pour ...n éducation, & lui propose enfin ... l'épouser. Monneville pour se ...érober à ses importunitez, cher... ...he & trouve le moyen de sortir ... Convent. Il prend un habit de ...avalier, fait la conquête d'une ...mme de Théâtre, & devient ...ommis d'un gros homme d'affai... ..., qui veut lui faire épouser sa ...lle par force. Monneville refuse ...y consentir. Sur son refus il est ...rrêté, conduit en prison, & dès ... lendemain envoyé en Canada.

EN 1667. après la mort de Philippe IV. Roy d'Espagne, Louis XIV. ...lant se faire justice & soutenir ...droits qu'il avoit par la Reine

Marie Thereſe d'Autriche ſo
Epouſe, ſur pluſieurs Domain
des Pays-bas, ſe mit à la tête d
ſes Troupes. Il ſe rendit en Flan
dres avec une armée des plu
brillantes.

Le Comte de Monneville q
s'étoit diſtingué dans les guerr
précedentes, ne manqua pas d
ſuivre ce Monarque & de ſe fai
accompagner par ſes deux fil
qui achevoient à Paris leurs exe
cices, l'un âgé de ſeize ans & l'a
tre de dix-ſept. Il ſouhaitta qu
combattant à ſes côtez dans un
Compagnie de Cavalerie qu
commandoit, ils viſſent que ſi
nobleſſe Françoiſe fait par tou
des prodiges de valeur, elle e
ſur tout invincible quand el
combat ſous les yeux de ſon Ro
Le ſiege de Charleroy fut le pr
mier de la campagne, & nos deu
jeunes volontaires eurent le bon
heur de s'y ſignaler par quelqu
fai

its d'armes que Mr. de Turenne
i-même ne dédaigna pas d'ho-
orer de ses loüanges. Il fit plus,
dit obligeamment au Comte
u'il devoit moderer leur ardeur
squ'à ce que l'experience leur
it apris qu'il faut dans des Offi-
ers plus que du feu & de l'im-
etuosité.

Doüay, Tournay, Lisle & Ou-
enarde, ces Villes emportées
ans cette même campagne ren-
rent public le Traité de la Tri-
e alliance conclu avec la Hol-
nde, l'Angleterre & la Suede.
e Comte qui observoit ses deux
s dans la plûpart de ces Sieges,
ppercevoit avec plaisir qu'ils
oient nés pour la guerre, &
bliant le conseil de Mr. de Tu-
nne, il leur procuroit toutes
occasions qu'il pouvoit de l'ap-
endre. Il mettoit tous les jours
ir courage à l'épreuve, sans
nger qu'ils étoient trop jeunes

& trop délicats pour ſuporter impunément toutes les fatigues auſquelles il les expoſoit. Auſſi leurs forces s'épuiſerent à un point qu'ils tomberent malades & ne purent plus monter à cheval.

Leur pere voyant qu'ils avoient beſoin de repos, leur fit quitter l'armée & les renvoya à ſa Terre où il comptoit de les aller rejoindre bientot & de paſſer avec eux une partie du quartier d'hiver. Il ſe flattoit d'une fauſſe eſperance : Il ne penſoit pas qu'il ſervoit ſous un Roy qui ne diſtinguoit pas les ſaiſons quand il s'agiſſoit d'acquerir de la gloire. Louis marche vers la Franche-Comté au fort de l'hyver & fait en peu de temps la conquête de cette Province ; mais le ſiege de Dole devint funeſte à pluſieurs Officiers de marque, & entre autres au Comte de Monneville, qui reçut un coup de mouſquet dont il mourut.

Tandis que le pere expiroit de-
ınt Dol, ſon fils aîné dans ſa
erre tiroit à ſa fin : une maladie
e langueur accompagnée de
ɔntinuelles douleurs qu'une bleſ-
re mal panſée lui cauſoit, l'em-
ɔrta, quelques remedes que le
hevalier ſon frere pût employer
ɔur le guerir. Le Chevalier qui
oit une véritable amitié pour
i, pleuroit encore ſa perte, lors
ı'il apprit le triſte ſort de ſon
re. Cette nouvelle mit le com-
e à ſa douleur. Quoi qu'en per-
nt ces deux objets ſi cheris il
t devenu maître de ſon bien,
i véritablement n'étoit pas fort
nſiderable, il ne pouvoit ſe con-
ler de ces deux événemens. En-
rmé dans ſa maiſon il y menoit
e vie ſi triſte, qu'il ſe ſeroit
ſſé mourir de chagrin, ſi le
arquis de Ganderon ſon voiſin
ût abandonné à ſa mélancolie;
ıis ce bon Seigneur pour la diſſi-

per l'attiroit chez lui tous les jours & l'y retenoit le plus long-tems qu'il lui étoit possible par des amusemens qui modérerent insensiblement son affliction.

Le Marquis avoit une fille de douze à treize ans, fille unique, fort jolie, & qui devoit être un jour une des plus riches heritieres de la Province. Il l'aimoit tendrement & l'élevoit avec un soin qui tenoit autant du gouverneur que du pere : histoire sainte & profane, geographie, fable, blazon, tout ce qui pouvoit contribuer à en faire une personne accomplie, il le lui enseignoit lui-même, car il en étoit capable. En un mot, il s'occupoit entierement de son éducation. Ma fille, lui disoit-il souvent, ornez votre esprit tandis que vous êtes jeune, ménagez vous des talens qui vous fassent honorer & cherir de tout le monde ; les riches-

es toutes seules ne sçauroient ous rendre heureuses, & quand lles le pourroient, songez que eur possession n'est pas plus solide que celle de la beauté. Ces eux avantages ne sont que des iens fragiles. Ce n'est point avoir n vrai merite que de n'en posséer qu'un dont la fortune peut ous priver. Un cœur vertueux, n esprit cultivé, voilà les seuls iens qui soient à l'épreuve du emps & des revers.

Pour Madame de Ganderon, lle ne s'occupoit que du détail es affaires domestiques, se reponnt sur son mary du soin de forner les mœurs de sa fille. Cette eune Demoiselle les entendoit si ouvent l'un & l'autre plaindre sort du Chevalier devenu Comte par la mort de son frere, u'elle prit aussi beaucoup de part son malheur. Elle le voyoit tous es jours, & plus elle s'aperce-

voit que ſes parens avoient d'é-
gards pour lui, plus elle ſe croyoit
obligée de contribuer de ſa part
à ſa conſolation. Elle aimoit à
ſuivre les bons exemples qu'on
lui donnoit.

Elle crut pendant deux ans
n'avoir pour le jeune Comte
que la même compaſſion qu'a-
voient pour lui ſon pere & ſa
mere, qui le traitant comme s'il
eut été leur propre fils, la diſpo-
ſoient ſans y prendre garde, à
le choiſir pour ſon amant. D'un
autre côté l'extrême retenuë que
le Comte avoit auprès d'elle, lui
procurant la liberté de la voir fa-
milierement, fit que ſans ſonger
à s'en deffendre, il ſe laiſſa forte-
ment enflammer; mais quelque
ardent amour qu'il ſe ſentît pour
Mademoiſelle de Ganderon, il
eut long-tems la force de le con-
damner au ſilence, de peur de ſe
broüiller, en le déclarant, avec le

Iarquis & la Marquise. Cepen-
ant une conjoncture imprévûë
ii arracha son secret.

Madame de Ganderon prit un
our sa fille en particulier, & lui
it qu'un Président qui avoit quel-
ues terres aux environs l'avoit
emandée en mariage pour son
ls aîné, & l'avoit obtenuë de
on pere; mais qu'ils étoient con-
enus qu'à cause de la jeunesse
e la future, ce mariage ne
eroit celebré que dans deux
ns, temps où le futur devoit
ntrer en charge. Mademoiselle
e Ganderon plus étourdie que
harmée de cette nouvelle, ne
achant que répondre, remercia
a mere de la clause de deux ans,
u'elle disoit être son ouvrage,
c se retira dans le jardin fort rê-
euse & fort inquiete. Elle ne con-
oissoit pas le fils du President, &
lle desiroit qu'il ressemblât au
eune Comte. Là-dessus elle com-

mençoit à ſe plonger dans de
reflexions qui la chagrinoient
ſans qu'elle en ſçût bien encor
démêler la cauſe, quand Monne
ville l'aborda.

Elle ſentit un mouvement d
joye en remarquant que ſa mer
qui le ſuivoit s'étoit arrêtée pou
donner quelques ordres, & profi
tant de l'occaſion elle lui appri
en deux mots l'hymen projetté
puis ſans lui laiſſer le temps d
proferer une ſeule parole, elle lu
demanda d'un air de vivacité
quand elle ne ſeroit plus dans l
Château de ſes parens, il y vien
droit encore tous les jours, & s'i
ne ſouhaiteroit pas quelquefois d
l'y voir. Le Comte tranſporté d
plaiſir, lui dit en lui ſerrant l
main, qu'il l'aimoit trop pour ſur
vivre un moment à ſa perte.

Je ne ſçais ſi la Marquiſe qu
vint alors interrompre leur entre
tien ne leur rendit pas en cela ur

on office; car après s'être si brusquement fait une declaration mutuelle de leurs secrets sentimens, ils emeurerent tout interdits. Ils se emirent pourtant bientôt l'un & autre, & si on les empêcha de continuer leur conversation, en récompense ils se lancerent tant de egards tendres & passionnez, qu'ils urent sujet tous deux d'être contents de leur journée. Ils en eurent ncore de plus agréables dans la ite. Les amans, quand une fois ils nt osé se dire je vous aime, font nsensiblement bien du chemin. Ils essemblent aux personnes qui oyagent sur mer, & qui se trouent au bout du voyage sans même s'être apperçûës qu'elles ont hangé de place. Le Comte & sa Maîtresse vivoient dans une parite intelligence. Ils passoient ensemble si tranquillement leurs ours, que celui de leur séparation rriva sans qu'ils y eussent seulement pensé.

Un matin que ce Gentilhomme venoit ſelon ſa coutume dîner chez le Marquis, il y trouva une ſi nombreuſe compagnie, qu'il jugea plus à propos de ſe retirer chez lui que de ſe mettre à table avec tant de gens qu'il ne connoiſſoit pas pour la plûpart. Il ne ſçavoit pas quelle compagnie il évitoit ; c'étoit la famille de ſon rival. Elle venoit pour conclure le mariage propoſé. Mademoiſelle de Ganderon qui n'avoit point encore vû l'époux qu'on lui deſtinoit, ne fut pas enchantée de ſa figure. Il n'étoit pas beſoin, à la verité, qu'elle fut prévenuë en faveur d'un autre, pour remarquer d'abord que le fils du Preſident n'étoit pas un ſujet fort agréable. Imaginez-vous un grand innocent d'Ecolier éflanqué & monté ſur deux jambes auſſi longues que menuës & ſans molet. Son eſprit répondoit par-

itement à ſa perſonne: s'entre-
enoit-on devant lui des choſes
rdinaires, il gardoit un ſtupide
lence; ſi l'on vouloit qu'il par-
ât, il falloit le mettre ſur l'hiſtoi-
e ou ſur la fable, & il ne diſoit
as dix mots françois ſans y mê-
er quelque terme latin.

Un Amant de cette eſpece n'é-
oit guere propre à faire une ten-
re impreſſion ſur une fille auſſi
pirituelle que Mademoiſelle de
Ganderon. Neanmoins quoiqu'il
ui déplût infiniment, bien loin
e le lui témoigner par un air de
roideur, elle eut la malice de
eindre qu'elle prenoit beaucoup
e goût aux expreſſions recher-
hées dont il ſe ſervoit. Elle pouſ-
a même la complaiſance juſqu'à
aſſer preſque toute l'après-dinée
 s'entretenir & à s'ennuyer en
articulier avec lui. Il eſt vrai que
e ſoir elle ne put s'empêcher de
'égayer à ſes dépens devant toute

la compagnie. Le Marquis de Ganderon pendant le ſouper lui demanda ſi elle étoit contente de la converſation du fils de Monſieur le Préſident. On ne ſçauroit l'être davantage, lui répondit-elle. Ce jeune Cavalier poſſede l'antiquité. Il m'a conté l'hiſtoire de Cyrus au berceau, & quoiqu'il ait parlé plus de deux heures, il a laiſſé le Prince à la liziere.

Cette plaiſanterie & pluſieurs autres pareilles divertirent toutes les perſonnes qui étoient à table, excepté le futur, qui trouvant mauvais que Mademoiſelle de Ganderon le voulût tourner en ridicule, ſe ſentit naître pour elle quelques mouvemens d'averſion. Malgré cela le lendemain le Marquis & le Préſident convinrent de tout. Quand les parens ſont ſatisfaits du côté du bien & de la naiſſance, ils ne ſe ſoucient guere du reſte.

Tandis que chez le Président
Monſieur & Madame de Gande-
on dreſſoient avec lui les articles
u Contract, le Comte uſant de
liberté qu'il avoit d'entrer chez
Marquis quand il lui plaiſoit,
vint, & trouvant ſa maîtreſſe
oute ſeule, il apprit d'elle tout
e qui ſe paſſoit. Ils s'attendrirent
ous deux : Mon cher Comte, lui
t Mademoiſelle de Ganderon,
en eſt fait, dès demain peut-
tre vous me perdrez. C'eſt donc
emain que je dois perdre le jour,
pondit l'amant : vous appren-
ez ma mort avant que d'être
ans les bras d'un autre. Que faut-
faire pour prévenir ce malheur,
prit la Demoiſelle ? parlez, je
is capable de tout entrepren-
e pour me conſerver à vous.
Ces diſcours ne manquerent pas
être ſuivis d'une infinité d'au-
es ſemblables, & vous jugez bien
ue ces amans ſe voyant ſans

temoins dans l'endroit où il
étoient ne consulterent que leu
amour sur le parti qu'ils avoien
à prendre. Monneville n'en trou
voit qu'un, que son amante eu
la foiblesse d'aprouver & don
bientôt après elle eut sujet d
pleurer à loisir l'extravaganc
Car dès le jour suivant le Mar
quis, pendant qu'il dînoit, reçu
une Lettre de la part du Prés
dent ; elle contenoit ces paroles
*Mon fils s'est dérobé de chez moy c
matin pour retourner à Paris. Il m'
écrit de la premiere poste un bill
par lequel il me déclare qu'il r
nonce à Mademoiselle de Gandero
dont l'esprit railleur ne lui convien
point du tout, & que si je prétend
le contraindre à l'épouser malgré lu
il ira s'enfermer pour jamais dan
une retraite où il sera à couvert d
la tyrannie du pouvoir paternel. J
suis bien mortifié, Monsieur, d'u
pareil contre-temps & je vous pr*

recevoir les très-humbles excuses
e je vous fais du procedé de mon
s, en attendant que nous puissions
endre ensemble des mesures conve-
bles.

Si cette nouvelle causa d'abord
aucoup de joye à nos amans,
nquietude ne tarda guere à mê-
r de l'amertume à leurs plaisirs.
ademoiselle de Ganderon s'ap-
rçut peu à peu qu'elle avoit eu
op de complaisance pour le
omte, & se representant alors
e l'état où elle étoit pourroit
utôt exciter la colere que la
tié du Marquis, elle se repen-
it de son imprudence. Cette
fléxion qu'elle auroit dû faire
paravant la mit dans la neces-
é de chercher quelque expe-
ent pour dérober à ses parens
connoissance d'une faute qu'elle
roit voulu se cacher à elle-mê-
e.

Elle tint sur cela conseil avec

ſon amant qui partageoit ſes alla
mes, jugeant comme elle qu'
étoit très important pour l'un
pour l'autre que la famille igno
rât leur indiſcretion. Pour c
effet il fut decidé que la Demo
ſelle paroîtroit triſte & abbatuë
ce qu'elle auroit peu de peine
faire dans la conjoncture preſen
te : Qu'elle fuiroit les compagnie
& que ſous prétexte de l'affron
que le fils du Préſident venoit d
lui faire, elle demanderoit à
retirer dans un Convent pou
quelques mois.

Elle joüa fort bien ſon perſon
nage. Elle affecta d'être pique
au vif de la conduite du fils d
Préſident, témoigna un extrêm
deſir d'entrer dans un Monaſter
& ſa demande qui paſſa pour u
dépit noble & généreux lui fu
aiſément accordée. Monſieur d
Ganderon écrivit à une couſi
qu'il avoit à Paris, pour la pri

choisir dans cette grande Ville
e maison religieuse où sa fille
t acquerir les petits talens qui
nquoient à son éducation &
'on ne pouvoit avoir en Provin-
. La Dame de Paris lui fit ré-
nse qu'elle se chargeroit volon-
rs de ce soin là ; mais qu'étant
le point d'aller passer deux ou
is mois à la campagne, elle le
njuroit de remettre la chose à
n retour, en l'assurant qu'elle lui
donneroit avis dès le lende-
in de son arrivée à Paris.
La bonne Dame tint aussi exac-
nent sa parole, que si elle eut
viné qu'il n'y avoit point de
nps à perdre. Le Marquis & sa
nme qui voyant leur fille lan-
r d'impatience & d'ennui, craî-
oient qu'elle ne tombât mala-
, la firent partir sur le champ
s la conduite d'une vieille Gou-
nante qui l'avoit élevée dès
enfance. Ils la menerent dans

leur équipage jusqu'à la Ville vo
sine où l'on avoit retenu deu
places dans le carosse public,
lui ayant dit adieu en mêlant leu
larmes à celles qui baignoient so
visage, ils s'en retournerent fo
tristes à leur Château.

Deux jours avant cette sépar
tion le Comte & sa maîtres
avoient concerté ce qu'ils d
voient faire pendant leur abse
ce, & l'amante avoit conseillé
l'amant d'être plus assidu que j
mais chez ses parens, pour de
raisons; la premiere pour écart
tout soupçon, & la seconde po
être plus souvent dans un lieu q
le feroit ressouvenir d'elle.

Dans un moment, Messieur
je vais paroître sur la scene. Vo
vous y attendez bien, & je lis da
vos yeux que vous ne serez nul
ment surpris d'entendre ce q
je vais vous dire. Mademoise
de Ganderon ne faisoit ce voya

Paris que pour mes beaux
ıx ; elle vouloit que je reçuſſe
vie dans ce centre des douceurs
on peut gouter dans ce bas
nde, dans ce cahos d'affaires
ſterieuſes, ſi favorable aux ma-
ges clandeſtins.

Monneville fut interrompu
ıs cet endroit de ſon hiſtoire
tous les Flibuſtiers, qui s'em-
ſſerent à lui faire compliment
la tendreſſe furtive dont il
it le digne fruit. Nous l'em-
ſſames tour à tour, lui proteſ-
t que nous regardions comme
des plus grandes faveurs de
ortune le bonheur de poſſeder
notre Vaiſſeau un fils de l'A-
ur. Il encherit lui-même ſur
plaiſanteries ; après quoi, il
vit ainſi ſon diſcours.

our revenir à Mademoiſelle de
ıderon que je pourrois dès
reſent appeller ma mere, elle
ouva ſeule dans la voiture avec

ſa Gouvernante, & elle n'en f
pas fâchée, pouvant rêver pl
facilement à ſes affaires. Elle
flattoit qu'elle feroit bientôt c
connoiſſances à Paris, & qu'e
y pourroit trouver quelque pe
ſonne diſcrette dont l'aſſiſtan
lui ſeroit d'une grande utili
Mais ſoit qu'elle ſe trompât da
ſon calcul, ou que le mauvais
roſſe dans lequel elle étoit l'
commodât, ſoit enfin que me ſe
tant mal à mon aiſe dans
flancs preſſez par un corps tr
juſte, je jugeaſſe à propos de p
cipiter ma ſortie d'une ſi étro
priſon, la Dame ſur la fin de
ſeconde journée fut atteinte
quelques douleurs qui lui préſa
rent l'approche de ma naiſſanc
Un petit Village ſitué com
exprès au milieu de la campa
pour la commodité des Vo
geurs étoit deſtiné à l'honneu
me voir naître. L'hôteſſe du

et étoit une jeune femme mariée depuis un an & accouchée d'une fille depuis deux jours. Mademoiselle de Ganderon l'alla trouver d'abord & lui glissant quelques écus dans la main lui découvrit son secret. L'hôtesse gagnée par cette petite liberalité s'offrit volontiers à servir ma mere & s'en acquitta le plus adroitement du monde. Elle lui donna une petite chambre auprès de la sienne, & fit coucher la Gouvernante dans une autre assez éloignée. Après avoir pris cette précaution elle envoya chercher sa sage-femme que ma mere mit dans ses interêts de la même façon que l'Hôtesse.

Il étoit temps qu'il vînt du secours : Les douleurs augmentoient de maniere que la personne qui les souffroit n'y pouvoit plus tenir. Je ne cessai de faire le petit diable à quatre que je n'eusse mes

coudées franches ; & j'aurois alo
tout gâté par mes cris, s'ils n'eu
ſent pas été pris pour ceux
la fille de l'Hoteſſe. J'eus le bo
heur de crier tout ſeul, l'aut
enfant n'ayant pas été tenté d'e
ſayer un petit duo avec moi.

Cet accouchement fut des pl
heureux, quoiqu'on n'eût poi
invoqué la triple divinité d
Parques : & la Sage-femme
ne quitta pas de toute la nuit
nouvelle accouchée, épuiſa
art pour la mettre en état de ſo
tenir les ſecouſſes du caroſſe. Po
gagner quelques heures de repo
on dit le matin au Cocher q
Madame de Ganderon étoit
diſpoſée & le prioit de differer
peu ſon départ. Il auroit été
ſenſible à cette priere, ſi elle n'
pas été accompagnée d'une piſ
le & d'un ordre de le faire b
déjeuner. Cela lui fit prendre
tience & donna le loiſir à ma m

ſe préparer à partir avec
ins de précipitation. Cepen-
t les efforts qu'il lui fallut
e pour ſe lever & s'habiller
oient dû cauſer la mort à une
ſonne auſſi délicate qu'elle,
s on voit tous les jours en
eil cas des traits de courage
nnants.

vant que de ſe remettre en
min elle entra dans la cham-
de l'Hôteſſe, & lui ayant de
veau demandé le ſecret, elle
de ſa poche une bourſe où
avoit une trentaine de Louis
qu'elle lui fit facilement ac-
er. Recevez cet argent, ma
ne, lui dit-elle, en attendant
tres marques de ma recon-
ance & de celles d'un jeune
alier que vous verrez bientôt
Cherchez, je vous prie, une
rrice pour mon fils & ne le
ez pas de vûë. Enſuite s'étant
apporter du papier & de

l'encre, elle traça quelques ligne
fur une feüille qu'elle cachet
de fon cachet & dont elle cha
gea l'Hôteffe, en lui difant : Vo
rendrez ce billet au Cavalier q
viendra vous trouver & qui vo
montrera une autre Lettre de
même écriture & cachetée
même cachet. Lorfqu'elle e
ainfi parlé, elle voulut me voi
& après m'avoir baifé en fou
rant, elle remonta en caroffe
l'aide de la bonne Gouvernant
& s'y plaça de façon qu'elle éto
à demi couchée.

On arriva tard au lieu où l'
devoit dîner ; elle y prit feul
ment un boüillon fans fortir
la voiture, & cinq ou fix heu
de repos dont elle joüit la n
fuivante, lui donnerent la for
de fe préfenter le lendemain
fa tante, qui la voyant pâle
défaite, n'attribua cela pieu
ment qu'à la fatigue du voya

ne doute pas, Messieurs, que
recit des couches de ma mere
vous paroisse blesser un peu
vraisemblance. Il ne vous sem-
e pas possible que cette scene
soit passée dans l'Hôtellerie
ıs que la vieille Gouvernante
ait eu la moindre comnoissan-
Mais je vous ai fait ce detail
que je l'ai entendu faire à ma
ere, qui ne m'a point dit si la
ıegne fut ou ne fut pas du
ret.

La joie d'être hors d'une affai-
si délicate aida fort à rétablir
omptement la santé de Made-
iselle de Ganderon, qui ne
neura pas long-temps avec sa
te, & voulut absolument qu'on
mît en pension chez des Re-
euses. Elle fut conduite dans
Convent qu'il y avoit dans le
sinage, & l'on renvoya la vieil-
Gouvernante en Province selon
dre que le Marquis de Gande-

ron en avoit donné. Ma mer
avant que de s'enfermer n'oubli
pas d'écrire au Comte de Monne
ville à l'adreſſe dont ils étoien
convenus. Elle lui mandoit de ſ
rendre inceſſamment à l'Hôtelle
rie où elle m'avoit laiſſé, & l'in
ſtruiſoit de tout ce qu'il devoi
faire pour parvenir à voir ſon ou
vrage.

Mon pere impatient d'appren
dre des nouvelles de ſa maîtreſſe
n'eut pas reçu ſa Lettre, qu'
partit & vola vers le lieu qui
étoit indiqué. Il demanda à pa
ler à l'Hôteſſe, & s'étant fa
connoître à elle pour le Cavali
qui prenoit plus d'interêt à c
qui s'étoit paſſé chez elle la nu
qui fut la premiere de ma vie,
la pria de lui conter toutes l
circonſtances de cette avantur
ce qu'elle n'eut pas achevé de fa
re, qu'il s'informa ſi je vivois en
core & où j'étois, témoignan

e extrême envie de me voir.
ors l'Hôteſſe reprenant la pa-
e, lui dit : Monſieur, je vais
us confier un ſecret de la der-
re conſequence, & je vous ſup-
e très-humblement de le gar-
. Mon pere le lui promit, &
e continua ſon diſcours de cette
te.

Madame votre épouſe en par-
t de chez moi me recomman-
d'avoir grand ſoin de ſon fils,
de ne le pas perdre de vûë.
ndis que je lui faiſois chercher
e bonne Nourrice par la Sage-
mme, je le tins dans mon lit le
r entier & la nuit ſuivante. Je
ſçai ſi je m'agitai trop en dor-
nt, mais il eſt certain qu'à
n réveil je ſentis un des deux
ans mort à mes côtez. Ah
el, s'ecria le Comte en frémiſ-
t, mon fils n'eſt plus ! Il vit
ore, répondit l'Hôteſſe, écou-
-moi s'il vous plaît ſans m'in-
rompre,

Je me levai promptement,
pourſuivit-elle, je fermai ma por-
te au véroüil, & revenant à mon
lit, je reconnus que c'étoit ma fil-
le que j'avois étouffée. Je m'étois
aperçuë que mon époux, qui pa
hazard alors étoit abſcent, avoit
eu plus d'affection pour moi de-
puis ma groſſeſſe. Ma fille étoi
notre premier enfant ; par ſ
mort je craignis de perdre le
bonnes graces de ſon pere. Je pri
mon parti ſans héſiter. J'enterra
ma fille dans un caveau abandon
né, & je pris à ſa place votre fil
Je trompai ma Confidente elle
même, quand elle me vint aver
tir qu'elle avoit trouvé une nou
rice. Je lui fis une fauſſe conf
dence, en lui diſant qu'une pe
ſonne inconnuë étoit venu ſecr
tement chercher le petit garço
de la part de ſa mere. Ainſi
Monſieur, ajoûta-t-elle, cet e
fant que vous voyez & que j'a

elle ma fille, eſt votre fils, ou
u moins celui de la Dame qui
'en a chargée. A ces mots, le
'omte me prit entre ſes bras, &
ie donna cent baiſers en répan-
ant ſur mon viſage des larmes
ui rendoient témoignage de la
›ye dont ſon cœur étoit péné-
'é.

Il demeura dans l'Hôtellerie
luſieurs jours, pendant leſquels
fit ſouvent répeter à l'Hôteſſe
. pitoyable hiſtoire de ma naiſ-
nce, & m'accabla de careſſes.
nfin lorſqu'il partit pour s'en re-
›urner chez lui, il fit préſent à
ette femme de tout ce qu'il avoit
ans ſes poches d'argent & de bi-
›ux, me recommanda fortement
ſes ſoins, & s'éloigna de moi
us lentement qu'il ne s'en étoit
›proché.

Quand il fut de retour dans ſa
erre, il ne manqua pas de vou-
ir mander à ſa chere Maîtreſſe

en termes couverts, ce qui s'éto
paſſé entre l'Hôteſſe & lui, ma
une ſeconde lettre qu'il reçut d
ma mere l'en empêcha. Elle lu
défendoit abſolument de lui écr
re, ayant été avertie en entran
au Convent, que les lettres adre
ſées aux Penſionnaires étoient ar
rêtées & envoyées à leurs paren
Pour profiter de cet avis qui n'é
toit pas en effet à négliger, il re
nonça au commerce de lettres
dans la douce eſperance que Ma
demoiſelle de Ganderon & lui n
ſeroient pas long-tems ſéparez.

Il vint plus d'une fois me voi
pendant la premiere année, ſou
prétexte d'une affaire qu'il diſoi
avoir avec un Gentilhomme voi
ſin. Il demeuroit à l'Hôtellerie
quelquefois pluſieurs jours, &
pendant qu'il y étoit, il me te
noit ſans ceſſe entre ſes bras. J
fus ſevré de bonne heure, parce
que ma jeune nourrice ne crut pa

evoir par amitié pour moi se
ispenser de donner à son mari
ne nouvelle preuve de sa fécon-
ité. Je ne m'en portois pas plus
al pour cela. J'avois un tein
ermeil, un embonpoint merveil-
ux, tout le monde lui faisoit
ompliment sur ma beauté.

Cette femme eut un second en-
nt qui ne vêcut pas plus long-
ems que le premier, & trois se-
naines après elle fut retenuë pour
tre nourrice de celui dont la Ba-
onne du Mesnil étoit sur le point
'accoucher. Le Baron étoit un
eigneur qui avoit une Terre au-
rès du Village, & qui depuis
euf ou dix mois avoit épousé une
eune & riche orpheline, dont il
toit devenu amoureux. J'allai
vec l'Hôtesse demeurer au Châ-
eau du Mesnil, & nous laissâmes
Hôte son mari dans l'Hôtelle-
ie. A peine fûmes-nous chez le
aron, que la Baronne mit au

monde une fille avec laquelle o
m'éleva.

Il arriva dans ce tems-là d
changement au Château de Gar
deron. La Marquiſe mourut, &
cet évenement fut cauſe que l
Marquis prit la réſolution d
laiſſer ſa fille au Convent, juſ
qu'à ce qu'il trouvât l'occaſion d
la marier ſelon ſes vûës, c'eſt-à
dire, à un Gentilhomme qui eû
des biens conſidérables, car i
n'étoit pas homme à vouloir ac
cepter pour gendre le Comte d
Monneville, quelque eſtime &
quelque amitié qu'il eût pour lui
Mon pere & ma mere qui ſça
voient bien les ſentimens de M
de Ganderon là-deſſus, n'atten
doient leur bonheur que du Ciel

Les choſes étoient dans ce
état, lorſque l'on apprit dans la
Province * que l'Eſpagne venoi

* 1684.

se joindre à l'Empereur & aux
ollandois contre la France.
oute la Nobleſſe prompte à cou-
au ſecours de ſa patrie, ſe mit
mouvement. Mon pere fils d'un
mme qui avoit acquis de la ré-
tation à la guerre, ne put ſe
penſer de s'y préparer. Son peu
bien ne lui permettant pas
voir un grand équipage, il par-
avec un valet de chambre &
laquais. Il prit auparavant con-
du Marquis, & vint faire un
r au Village pour me voir. Il
ſi bien qu'il eut un ſecret en-
tien avec ma nourrice. Elle lui
ſur quel pied j'étois au Châ-
u du Meſnil, & elle lui parut
ttachée à moi, qu'il ſe ſentit
ſolé de la neceſſité de s'éloi-
r de ſon fils peut-être pour
g-tems. Après avoir donné
lque argent à cette femme,
r l'engager à redoubler ſes
s pour ma petite perſonne, il

ſe rendit à l'armée, ou plûtôt
Rheims, où elle devoit s'aſſem
bler ſous les ordres de M. de T
renne.

Le Marquis de Bourlemont c
connoiſſoit & aimoit mon per
fut ravi de le revoir, & le reç
Volontaire dans ſon Régime
Il le préſenta même au Genera
qui l'ayant reconnu, ſe fit un pl
ſir d'occuper ſon courage, en l'e
ployant aux divers Siéges qui
firent ſur les Terres du Marq
de Brandebourg, & qui fure
pouſſez ſi vigoureuſement, que
Electeur effrayé ſe retira b
avant dans l'Allemagne, & d
manda à garder la neutralité.

La certitude où étoit le Con
que la bravoure ne manquoit
de récompenſe ſous un Gene
tel que M. de Turenne, & la
teuſe eſperance d'acquérir a
de gloire pour mériter de par
tre au Marquis de Ganderon

e de ſon alliance, lui firent fai-
des choſes ſurprenantes. C'eſt
nſi que de tout tems & en tous
ats, on a vû de grandes actions
oduites par l'amour. Le deſir
plaire aux femmes a fait de
illans guerriers. Le Comte de
onneville dans une affaire où
t tué le Marquis de Bourle-
ont, ſe ſignala par des exploits
e vous auriez admirez vous-
ême, Meſſieurs, tout accoutu-
ez que vous êtes aux actions
meraires. Mais enfin le Comte
t fait priſonnier, & ne recou-
a la liberté qu'à la Paix de Ni-
egue.

Depuis que ma nourrice étoit
venuë celle de la fille du Baron
Meſnil, au lieu de m'aimer
oins qu'auparavant, elle ſem-
oit avoir plus de tendreſſe pour
oi. Le Baron de ſon côté très-
isfait de cette femme, pour lui
moigner ſa reconnoiſſance me

faiſoit mille careſſes, & ne met-
toit preſque aucune difference
entre ſa propre fille & moi. E
ſouffroit qu'elle m'appellât ſa
ſœur, & tous les domeſtiques à
ſon exemple, nous confondoien
enſemble. Loin d'abuſer des at-
tentions que l'on vouloit bien qu
je partageaſſe avec Lucile, c'eſ
ainſi que ſe nommoit la fille de c
Seigneur, j'apportai tous me
ſoins pour gagner ſon affection
& j'y réüſſis de façon que dan
nos petits jeux, elle trouvoi
mauvais que j'euſſe pour elle le
déferences que je lui marquois
Je la gênois par mon reſpect.

Ma prétenduë mere, qui n
nous étoit pas plus à l'une qu'à
l'autre, s'appercevant de l'atta-
chement que j'avois pour Lucile
ſe propoſa de veiller ſur nous
Nos familiaritez, quoique inno-
centes, ne laiſſoient pas de l'al-
larmer. Elle craignoit que le ha

ard ne découvrît mon ſexe, qui
'étoit inconnu à moi-même; &
ans cette crainte, elle ne ceſſoit
e nous prêcher la pudeur; ce
ui faiſoit tant d'impreſſion ſur
os jeunes cervelles, que nous
ous cachions très-ſoigneuſement
our les moindres petits beſoins.
n un mot, j'étois continuelle-
ent ſous ſes yeux pendant le
ur, & je couchois la nuit avec
le.

Notre amour augmentoit plus
ite que le nombre de nos an-
ées, & quand je me rappelle
rtains traits de mon enfance,
conclus que cette paſſion ne
onnoît point d'âge où elle ne
ſſe ſentir ſon pouvoir. Ma nour-
ce m'avoit accoutumé à baiſer
main de M. le Baron quand il
e donnoit quelque choſe; j'ob-
rvois auſſi cette ceremonie reſ-
ctueuſe avec ma petite ſœur,
i étoit ſi perſuadée que j'y

trouvois du plaiſir, que lorſqu'on m'avoit punie ou que j'avois quelque autre chagrin, elle m'apportoit avec empreſſement ſa main à baiſer. Trente-cinq ans n'ont point effacé de ma mémoire mille ſemblables minuties, qui prouvent démonſtrativement que nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre, & qu'ils ſeroient un jour unis comme ils l'ont en effet été depuis, & le ſont encore malgré la cruauté du ſort qui nous tient ſéparez.

Je paſſai de cette ſorte mes premieres années au Château du Meſnil, & il y en avoit déja cinq que ma nourrice n'avoit point entendu parler du Comte de Monneville mon pere. Elle le crut mort, & cependant elle ne diminua rien de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Il eſt vrai qu'elle avoit interêt de tromper encore ſon mari, qui me regardant comme

 fille unique, me chériſſoit au-
ınt que ſi je l'euſſe été vérita-
lement. Elle attendoit pour le
rer d'erreur, que je fuſſe dans
n âge plus avancé.
Un ſoir le Baron du Meſnil ſor-
t de ſon Château, ſelon ſa cou-
ıme, pour tirer un Lapin, & ne
evint que long-tems après. Il
éfendit en arrivant qu'on lui
clairât, & il ſe rendit à ſon ap-
artement à pas précipitez. Quoi-
u'il n'y eût point de lumieres
ır ſon paſſage, on ne laiſſa pas
e remarquer qu'il rapportoit
eux fuſils. Il en mit un dans ſon
abinet, & ſortant avec l'autre à
inſtant même, il déclara qu'il
e viendroit point ſouper. Il ne
entra que fort tard, ſans dire
ù il avoit été; & quand il fut
ans ſon appartement, il ne vou-
ıt pas contre ſon ordinaire per-
nettre qu'on le deshabillât. Ce
ui donna bien à penſer à tous

ſes domeſtiques, dont l'imagination eut encore plus beau jeu le lendemain matin, lorſqu'ils virent ſur ſon linge des taches de ſang, dont il ne s'étoit pas apperçu lui-même. Chacun fit là-deſſus ſes réflexions, & s'imagina ce qu'il voulut.

Deux jours après le mari de ma nourrice la vint trouver au Château, & lui dit en particulier, qu'il étoit inquiet de ce que ce Monſieur n'étoit pas revenu coucher dans l'Hôtellerie les deux nuits précédentes. Quel Monſieur, lui répondit ſa femme d'un air étonné ? Ce Monſieur, reprit-il, qui venoit ſi ſouvent chez nous il y a cinq ou ſix ans. Ce brave homme qui paroiſſoit tant nous aimer. . . là, tu ne te ſouviens pas ? . . Cet habit galonné qui donnoit toûjours quelques douceurs à notre petite fille.

Ma nourrice à ce portrait re-

onnut ſans peine l'original, &
reſſa ſon mari de lui apprendre
ourquoi le Cavalier dont il par-
it lui cauſoit de l'inquiétude.
'eſt que cet honnête homme,
i dit l'Hôte, arriva dans le
illage avant hier, & vint deſ-
ndre chez moi. Il me demanda
vos nouvelles, & de celles de
tre enfant. Enſuite ayant pris
on fuſil, il ſortit de l'Hôtelle-
, en diſant qu'il alloit faire un
ur dans le bois du Meſnil, après
oi il reviendroit ſouper & cou-
er chez moi. Mais je ne l'ai
int revû depuis, & cependant
cheval eſt toûjours dans mon
urie.

Vous concevez-bien l'impreſ-
n que ce diſcours fit ſur ma
urrice. Elle frémit d'effroi, &
laiſſa prévenir du plus noir
eſſentiment. Elle chargea ſon
ri de s'informer ſecretement
perſonne n'avoit vû ce Cava-

lier, tandis que de ſon côté ell
en feroit des perquiſitions. Tou
tes leurs recherches furent inut
les. Au bout de trois jours, com
me l'Hôte n'avoit point paru a
Château, ſa femme impatient
de ſçavoir s'il n'avoit eu aucun
nouvelles du Gentilhomme e
queſtion, réſolut de ſe rendre a
Village pour entretenir ſon ma
là-deſſus. Nous accompagnâm
notre nourrice Lucile & moi,
chemin n'étant pas ſi long q
nous ne puſſions le faire en bad
nant. Je m'en ſouviens enco
parfaitement bien : nous ma
chions devant elle, ma ſœur
moi, en traînant un petit chari
qu'un domeſtique nous avoit fa

Quand nous fûmes au mili
d'un bois qui ſépare le Châte
d'avec le Village, la nourri
nous fit prendre un ſentier de t
verſe pour abreger notre chemi
Mais après avoir fait envir

ingt pas, deux petits chiens qui
toient avec nous s'arrêterent
out à coup, & se mirent à aboyer
omme s'ils avoient vû quelque
nimal contre lequel ils eussent
u besoin de secours. Cela nous
t peur à Lucile & à moi, & nous
ourûmes nous ranger sous l'aîle
e notre nourrice, qui s'avança
ers les chiens pour voir ce qui
s faisoit aboyer & même hur-
r. Elle remarqua qu'une petite
evation de terre nouvellement
muée, bien battuë avec les
eds, & couverte de brossailles
ngées avec art, étoit la cause
ces hurlemens.

Elle eut peur à son tour, & com-
e la perte du Comte lui avoit
ja rempli l'esprit d'idées tra-
ques, quelques gouttes de sang
'elle apperçut sur des pierres,
heverent de lui donner des
upçons, dont elle alla promp-
nent faire part à son mari. Il

ne les trouva pas mal-fondez, &
il ne tarda guere à les éclaircir.
vint avec nous dans le bois, fou
prétexte de nous conduire a
Château. Sa femme lui montr
l'endroit où les chiens s'étoien
arrêtez, & sur lequel ils recom
mencerent à hurler. Alors l'Hô
donna quelques coups de pioch
& il n'eut pas levé un demi pie
de terre, qu'il découvrit le cad
vre, & reconnut l'habit du C
valier dont il étoit en peine. I
nourrice ne douta point que
meurtre ne fût l'ouvrage du B
ron. Elle jugea que ce Seigneu
dont elle connoissoit l'humer
violente, ayant rencontré pr
de son Château ce malheure
Gentilhomme qui chassoit, avo
crû que c'étoit pour l'insulter
l'avoit tué d'un coup de fusil,
ensuite enterré. L'Hôte eut
même pensée; mais loin de vo
loir s'exposer au ressentiment

ıron, en publiant cette décou-
rte, il ſe promit bien de la te-
r ſecrette. Il recouvrit de terre
cadavre, & remit les broſſail-
s deſſus comme elles étoient au-
ravant, pendant que ſa fem-
e nous remena au Château Lu-
e & moi. Elle retourna un mo-
ent après ſur ſes pas, rejoignit
la hâte ſon mari, & alla s'en-
rmer avec lui dans l'Hôtellerie
ur ouvrir la valiſe du Cavalier
aſſiné.

Ils n'y trouverent point d'ar-
nt; il n'y avoit dedans que des
piers, un mémoire des dettes
'il avoit contractées en Alle-
agne, quelques lettres de Ma-
moiſelle de Ganderon, & en-
e autres celle dont elle avoit
argé ma nourrice avec ordre
la remettre à mon pere. Je les
vû depuis toutes entre les mains
ma mere, à qui cette bonne
nme ſe voyant près de mourir,

les rendit en lui apprenant tou-
tes les circonſtances que je viens
de vous rapporter.

Nous interrompîmes encore
tous Monneville dans cet endroit
pour déplorer le ſort de ſon pere.
Ce qui fournit à quelques Flibuſ-
tiers ſérieux une occaſion de mo-
raliſer ſur l'inſtabilité du bon-
heur de l'homme ; mais les au-
tres prenant peu de goût aux ré-
flexions morales, comme gens
préparez à tous les évenemens de
la vie, preſſerent Monneville de
continuer ſon hiſtoire. Il en re-
prit ainſi le fil.

Je perdis donc mon pere dans
le tems peut-être qu'il venoit me
rejoindre pour ne me plus quit-
ter. Sa mort n'altera point l'at-
tachement que ma nourrice avoit
pour moi. Tout le changement
que je trouvois dans ſes manieres
à mon égard, c'eſt qu'elle me
ſembloit plus triſte qu'auparavant

nt, & que quelquefois ſans me
rler elle laiſſoit couler des
eurs en me regardant. Elle me
commandoit ſouvent de m'ap-
iquer à la lecture, & plus en-
re à l'écriture, ſans me dire la
iſon particuliere qu'elle avoit
e je ſçûſſe bien écrire. Je ne
gnorai pourtant pas long-tems ;
r cette femme étant devenuë
uve cinq ou ſix mois après la
ort de mon pere, me prit un jour
particulier & me parla dans ces
mes.

Mon cher enfant, quoique
us ſoyez encore bien jeune,
vous trouve ſi raiſonnable, que
ne veux pas tarder davantage
vous faire une confidence qui
us regarde toute ſeule, & dont
tre bonheur dépend. Mon ma-
qui me laiſſe ſans bien par ſa
rt, me met hors d'état de fai-
pour vous ce que je ſouhaite-
s, & de vous marquer juſqu'à

quel point je vous aime. La pro
tection de M. le Baron eſt l'uni
que reſſource qui me reſte, & non
ſeulement vous me la ferez per
dre, mais vous m'expoſerez à re
cevoir de la part de ce Seigneu
les plus rigoureux traitemens,
vous ne ſuivez pas les conſeils qu
je vous donnerai. Il vous puniro
auſſi avec moi. Il faut donc pa
une conduite prudente ménage
encore pendant quelques anné
ſes bontez. Cela m'engage à vou
reveler bien des choſes dont vo
ci la principale : vous n'êtes poi
une fille. J'ai ſi bien veillé ſur vo
que je ſuis ſûre que vous l'av
ignoré juſqu'à ce moment. C'e
à cacher votre ſexe que je vo
prie d'apporter tous vos ſoi
C'eſt cet article important q
m'oblige à vous faire de grand
confidences malgré votre je
neſſe.

Je viens, pourſuivit-elle,

vo

ous apprendre que vous n'êtes
oint fille, ſachez outre cela que
ne ſuis pas votre mere, & que
ous n'avez point perdu un pere
ans mon mari. Je ne puis vous
dire davantage aujourd'hui. Si
ous pouvez vous conſerver l'a-
e que vous avez dans ce Châ-
au, je vous découvrirai le reſte
s choſes dont il n'eſt pas enco-
tems de vous inſtruire. Voyez,
on enfant, ſi vous vous ſentez
pable de profiter de mes avis.
vous voulez me ſeconder, je
nſens d'avoir ſoin de vous juſ-
'à ce que vous puiſſiez vous paſ-
de moi. Si au contraire vous
donnez ſujet de craindre que
tre imprudence ne m'attire ici
elque mauvaiſe affaire, je ſerai
ligée de vous abandonner.
Ma nourrice en me tenant ce
cours, remarqua que j'en étois
t étonné. Elle ſe ſentit ſaiſir
n mouvement de pitié. Elle me

tendit les bras en pleurant. Je lui sautai au cou, & lui promis de faire absolument tout ce qu'elle desireroit.

Elle se trompa si peu dans l'opinion qu'elle avoit de mon esprit discret, que depuis ce jour-là elle fut contrainte de me gronder pour m'obliger à prendre quelque recréation avec Lucile. Je n'étois plus cette petite sœur qui se montroit toûjours prête à rire & à joüer. La différence qu je commençai à sentir qu'il y avoi de son état au mien, m'ôta tou d'un coup cet enjoüement qui l divertissoit auparavant. La ten dresse que j'avois pour elle ne di minuoit point, mais elle deveno plus timide & plus respectueuse.

Trois mois après la mort d mari de ma nourrice, une mala die violente emporta brusqu ment la Baronne du Mesnil. O ne sçut pas si-tôt que le Baro

étoit veuf, qu'on lui fit proposer
es meilleurs partis de la Provin-
ce. Le Marquis de Ganderon fut
un des premiers qui souhaiterent
on alliance. De son côté, le Ba-
on du Mesnil, à qui un Gentil-
homme ami du Marquis, parla
le cette affaire comme de lui-
nême, trouva l'héritiere de M.
e Ganderon un parti si avanta-
eux, qu'il monta sur le champ
n carosse avec l'ami commun,
our l'aller demander en maria-
e au Marquis. La négociation
it bientôt terminée. Ces deux
eigneurs convinrent facilement
e tout, & arrêterent entre eux
u'ils iroient incessamment à Pa-
s pour voir si la Demoiselle con-
endroit au Baron.

Ils ne tarderent point à faire ce
oyage avec le Gentilhomme
édiateur, & la personne de Ma-
emoiselle de Ganderon plût in-
niment au Cavalier qui la re-

cherchoit. Il n'eut pas besoin de la voir deux fois pour en devenir plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été de sa premiere femme ; & il ne songea plus qu'à hâter son second mariage. Cependant la nouvelle épouse avoit perdu une partie de ses charmes par les chagrins continuels qu'elle avoit eus & qu'elle avoit encore ; car n'entendant plus parler de Monneville, elle jugeoit qu'il devoit être mort, & cette pensée lui donnoit un air de tristesse qui ne relevoit pas l'éclat de sa beauté.

Lorsque le Marquis son pere lui déclara qu'il l'avoit promise au Baron du Mesnil, elle voulut inutilement le prier de lui permettre de renoncer au monde, il n'eut aucun égard à sa priere qu'il regarda même comme un effet des tentatives que les Religieuses avoient apparemment faites pour la séduire. Il lui repré-

ſenta d'un air d'autorité qu'un
époux tel que le Baron, étoit
préférable à la vie Monaſtique,
& qu'en un mot la choſe étoit
réſoluë. Alors voyant qu'elle ne
pourroit oppoſer qu'une réſiſtan-
ce inutile aux ordres abſolus de
ſon pere, elle ſe diſpoſa docile-
ment à lui obéïr. Elle ſortit du
Convent, & ſe laiſſa entraîner
deux jours après de Paris au Châ-
teau de Ganderon, où les nôces
ſe firent ſans aucune pompe.

Quelque impatience qu'eut le
Baron d'emmener chez lui ſa
chere épouſe, il ne laiſſa pas d'a-
voir la complaiſance de faire un
aſſez long ſéjour chez M. de
Ganderon. Mais il prit enfin con-
gé de lui pour ſe rendre au Châ-
teau du Meſnil, où il entra au
bruit d'une douzaine de coups de
fuſil que tirerent les habitans du
Village, pour célebrer l'heureux
retour de leur Seigneur, & l'ar-

rivée de la nouvelle Baronne. Il fallut recevoir & rendre les visites de toute la Noblesse des environs ; ce qui occupa plus de huit jours Madame du Mesnil. Elle n'avoit pas encore eu le loisir de faire quelque attention à Lucile, mais elle s'y attacha bientôt, & loin d'avoir pour elle les airs aigres d'une marâtre, elle la traitoit avec une douceur & une bonté qui ravissoient le Baron.

Plus ma nourrice consideroit cette jeune Dame, & plus elle trouvoit qu'elle ressembloit à celle qui s'étoit débarrassée dans son Hôtellerie d'un fardeau incommode. Elle n'osoit néanmoins se fier à ses conjectures, & elle se proposa de les approfondir finement. Pour ma mere, il est certain qu'elle ne reconnut point du tout ma nourrice, & ne la soupçonna nullement de l'être, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle étoit

a.I. pag. 318.



rd del. J.B. Scotin Sculp.

ans le Village qui m'avoit vû
aître. Lucile toutefois lui donna
eu par hazard de penser qu'elle
toit en pays de connoissance, &
ue sa nourrice pouvoit être cette
ême Hôtesse à qui elle m'avoit
onfié. Cette circonstance mérite
ien que je vous en fasse le rap-
ort.

La Baronne un jour étoit dans
n cabinet un livre à la main,
uand Lucile suivie de ma nour-
ce & de moi entra & courut à
le en lui disant : ma chere me-
, voulez-vous bien que ma bon-
e amie vous fasse la révérence ?
ntrez, mon enfant, entrez, me
t la Baronne, ne croyant pas si
en dire, l'amitié que ma fille a
our vous vous répond de la
ienne ; approchez. Je m'avan-
i vers elle pour lui débiter un
etit compliment que j'avois pré-
aré à l'aide de ma nourrice ;
ais je me troublai sans sçavoir

pourquoi, & je demeurai court. Il feroit ridicule d'attribuer à l'inftinct ce défordre de mes fens, qui fans doute n'étoit qu'un effet de ma timidité. La Baronne en jugea de même, & pour m'engager à parler, elle me demanda quel âge j'avois, & fi j'étois fille unique. Je répondis qu'oüi, & ma nourrice prenant alors la parole, lui dit avec une feinte ingénuité : Hélas, Madame, elle n'en fera pas plus riche. Si mon époux vivoit encore, elle pourroit un jour avoir quelque bien. Nous avons tenu Cabaret dans le Village pendant plufieurs années, & nous ne faifions pas mal nos affaires ; mais j'ai eu le malheur de le perdre, & fans les bontez de M. le Baron, nous ferions ma fille & moi fort à plaindre.

La nourrice en parlant ainfi obfervoit attentivement la Baronne pour voir fi cette Dame en l'é

coutant ne tourneroit point par quelque démonſtration ſon doute en certitude. Ma mere évita ce piége ; aucune altération ne parut ſur ſon viſage. Elle déplora d'un air tranquille le ſort de l'Hôteſſe, qui s'imaginant qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit porté de la Baronne, ceſſa de trouver de la reſſemblance entre elle & ma mere.

Après cet entretien, Madame du Meſnil étant reſtée ſeule dans le cabinet, admira comment elle avoit pû ne ſe point trahir en reconnoiſſant un témoin de ſa honte. Cette penſée la fit pâlir & rougir ſucceſſivement. Si la nourrice l'eut vûë alors, elle auroit ſçû à quoi s'en tenir. Les diſcours que ma mere venoit d'entendre la jetterent dans une profonde rêverie. Elle ne pouvoit douter que la perſonne qui les lui avoit tenus ne fût cette même Hôteſſe à qui

elle avoit confié le ſoin de mon enfance ; mais elle étoit bien éloi-gnée de croire que c'étoit ſon fils qu'elle venoit de voir ſous un ha-bit de fille. Elle jugea que j'étois mort, ou que mon pere m'avoit retiré des mains de ma nourrrice pour me faire élever ailleurs. A cette réfléxion, elle en faiſoit ſuc-ceder une autre. Le Comte de Monneville n'eſt plus, diſoit-elle, puiſqu'il y a ſi long-tems que je n'ai reçû de ſes nouvelles. Le pere & le fils m'inquiétent également.

Il ne tenoit pourtant qu'à elle d'apprendre ce qu'ils étoient de-venus l'un & l'autre. Il ne falloit pour cela que ſe découvrir à l'Hô-teſſe dont elle avoit éprouvé la diſcrétion. Néanmoins il ne lui fut pas poſſible de ſe réſoudre à riſquer cette démarche. Quoi-qu'au fond de ſon ame elle ſenti un deſir violent de ſçavoir notre deſtinée, ſa vertu qui lui en fai

oit un ſecret reproche le com-
battoit ſans ceſſe. L'épouſe du
Baron du Meſnil croyoit devoir
penſer autrement que Mademoi-
ſelle de Ganderon, & ſacrifier au
devoir l'amour & la nature, pour
être malheureuſe du moins ſans
l'avoir merité.

Elle prit même le parti d'éloi-
gner du Château ma nourrice,
pour n'avoir plus devant les yeux
une femme qui lui rappelloit des
images qu'elle n'avoit que trop
de peine à bannir de ſa mémoi-
re. Pour ſe défaire d'elle honnê-
tement, & ſans qu'elle parut y
avoir part, elle engagea le Baron
à la renvoyer au Village tenir en-
core Hôtellerie, avec une ſomme
ſuffiſante pour cet établiſſement,
ſous prétexte de la récompenſer
de ſes ſervices. Lucile à qui l'on
donna une nouvelle Gouvernan-
te, me vit à regret ſortir du Châ-
teau avec ma nourrice. Je ne fus

pas moins affligé qu'elle de notre séparation ; mais le mal étoit sans remede.

L'Hôtesse se remit donc en train de faire son premier métier. Quoiqu'elle n'exigeât de moi que ce que je pouvois faire aisément, & qu'elle me recommandât de m'attacher à l'écriture, persuadée qu'avec cette ressource, je ne manquerois jamais de pain, je ne laissois pas de lui être d'une assez grande utilité dans son ménage. Je lui valois trois servantes comme celle qu'elle avoit. Cependant je devenois plus mélancolique à mesure que j'avançois plus en âge. Je faisois déja des réflexions, & surtout une qui m'attristoit infiniment. C'étoit le mystere de ma naissance ; car ma nourrice en m'avoüant que je n'étois pas son fils, ne m'apprenoit point qui étoit mon pere, & je demeurois incertain de mon état.

Quelquefois m'imaginant qu'elle m'en avoit dit assez pour concevoir de ma famille une opinion avantageuse, j'avois la vanité de me croire d'un sang des plus nobles ; & dans les mouvemens orgüeilleux que cette pensée flateuse m'inspiroit, je brûlois d'envie d'être à Paris habillé d'une maniere convenable à mon sexe & à la noblesse que mon imagination me prêtoit. Jusqu'où n'alloient pas les chimeres dont mon esprit prenoit plaisir à se repaître ? Je me flatois que je ne serois pas arrivé dans cette Ville, que j'y rencontrerois une personne de considération qui me reconnoîtroit pour son fils, & que cette reconnoissance seroit suivie d'une parfaite félicité. Il est vrai que des idées si agréables faisoient bientôt place à d'autres qui rabattoient un peu mes fumées. Je me représentois qu'un garçon de

douze ans ſans amis & ſans connoiſſances, ſeroit fort embarraſſé de ſa perſonne à Paris ; mais l'eſperance plus forte que la crainte, me ramenoit toûjours au deſir d'aller chercher fortune dans cette grande Ville.

Un jour il paſſa par notre Village un Financier, qui s'arrêta dans l'Hôtellerie. Il avoit un bon équipage & beaucoup de monde à ſa ſuite. Nous lui préparâmes à dîner le mieux qu'il nous fut poſſible, & quand il fallut compter ſa dépenſe, je pris une plume & de l'encre, & fis la carte d'un air ſi aiſé que cela le ſurprit. Il loüa mon écriture ; puis il ſe mit à me conſidérer avec attention, & me trouvant une phiſionomie ſpirituelle avec quelque beauté, il me fit pluſieurs queſtions. J'y répondis d'une façon qui l'étonna. C'eſt dommage, me dit-il, qu'une jolie fille comme vous ſoit

nſevelie dans un Village. Oh,
ame, Monſieur, lui répondis-je,
en ſuis aſſez fâchée ; mais que
oulez-vous que j'y faſſe ? Je ſe-
ois charmée d'être auprès d'une
onne Dame, je ſens que je la
ervirois ſi bien qu'elle m'aime-
oit, & feroit ma petite fortune.
i vous ſouhaitez, reprit-il, d'ê-
re placée de cette ſorte, vous
'avez qu'à parler. Je vous met-
rai dans ma famille même. J'ai
ne parente d'une humeur douce
: d'un caractere excellent. Vous
erez à merveilles auprès d'elle.
e m'offre à l'engager à vous
rendre, & je puis vous aſſurer
u'elle ſe chargera volontiers du
oin de vous établir avantageu-
ement.

J'acceptai les offres du Finan-
ier avec des proteſtations de re-
onnoiſſance qui furent accom-
agnées de remerciemens de la
art de l'Hôteſſe, & je remar-

quai que mon homme d'affaires mordoit à la grappe. Faites-y bien réflexion, votre mere & vous, me dit-il, je repasserai dans quinze jours par ce Village. Si vous êtes toujours dans la même disposition, & que vous ne fassiez aucune difficulté de vous fier à la parole d'honneur d'un homme, qu'à la verité vous ne connoissez pas, mais dont je crois que la probité est écrite sur son visage, je vous menerai à Paris dans mon équipage, en vous traitant de la même façon que si vous étiez ma propre fille. Je lui fis là-dessus une profonde réverence, à laquelle ayant reparti par une autre, il remonta dans son carosse après nous avoir dit adieu jusqu'à son retour.

Lorsqu'il fut parti, ma nourrice me demanda si j'aurois assez de résolution pour aller à Paris avec ce Monsieur. Pourquoi non,

ui répondis-je ? Il paroît hon-
nête homme. Il fera peut-être ce
qu'il a promis de faire pour moi ;
& quand une fois je ferai auprès
d'une Dame, je chercherai quel-
que poste convenable à un jeune
garçon ; & je ne croi pas être assez
mal-adroit pour n'en pas trouver.
L'Hôtesse ne fut pas trop fâchée
de me voir disposé à suivre le
Financier. Elle en tira même un
bon augure pour ma fortune, &
jugeant qu'il étoit temps de me
livrer aux avantures que me ré-
servoit mon étoile, elle ne com-
battit que foiblement mon dessein.

En attendant que je pusse l'e-
xécuter, j'allai faire une visite à
Lucile. Je me gardai bien de lui
parler de notre prochaine sépa-
ration ; mais l'idée qui m'en re-
venoit sans cesse dans notre en-
tretien m'arrachoit des soûpirs
malgré moi. Je ne pus m'empê-
cher même de répandre quelques

larmes. Lucile en fut attendrie, & les attribuant au chagrin que j'avois de ne la pas voir aussi souvent que je l'aurois desiré, console toi, ma chere sœur, me dit-elle en m'embrassant, nous ne vivrons pas toûjours éloignées l'une de l'autre. Le tems où l'on doit me mettre au Convent approche. Il me faudra une personne auprès de moi. Je ferai ensorte qu'on te choisisse. Nous passerons les jours & les nuits ensemble.

Que je fus sensible à ce trait de tendresse ! Adieu le projet de mon voyage de Paris. Adieu le Financier. Toutes les pensées de fortune dont je m'étois jusques-là si agréablement occupé, ne tinrent pas un moment contre les flateuses esperances que me donnoit ma chere Lucile, & je la quittai en goutant par avance les douceurs de ce tems heureux qu'elle venoit de me faire envisager.

J'eus pendant deux jours l'eſprit
rempli de cette charmante con-
erſation, que je ne ſouhaitai plus
retour du Financier. Ma nour-
ce s'en apperçut, & me deman-
a pourquoi je paroiſſois dégoû-
é du voyage de Paris. Je lui en
is franchement le ſujet. Sur quoi
n femme de bon ſens elle me re-
réſenta que j'avois tort de m'at-
acher à Lucile avec tant de fu-
eur : que je ne pouvois plus ca-
her mon ſexe que peu d'années,
que malgré mes précautions,
es traits, ma voix, ma barbe,
out me trahiroit : que ſi jamais
avois le malheur d'accompa-
ner au Convent la fille du Ba-
on, je ne manquerois pas de la
erdre de réputation, & de me
etter moi-même dans un abîme
ffreux. Enfin elle me dit tant de
hoſes pour me faire entendre
aiſon, que ſi je ne ceſſai pas d'ai-
ner Lucile, je ſentis du moins la

neceſſité de m'éloigner d'elle.

L'arrivée du Financier acheva de me déterminer au ſacrifice de mon amour. Il fut ravi de me retrouver dans les mêmes ſentimens où il m'avoit laiſſé. L'Hôteſſe de ſon côté étoit bien aiſe de m'écarter du Château du Meſnil ; perſuadée que ſi je demeurois dans le pays, ſi-tôt qu'on y viendroit à connoître mon ſexe, la médiſance n'épargneroit pas Lucile auprès de qui j'avois été élevé ſous un habit de fille. Le Financier n'eut donc aucune contradiction à eſſuyer ſur mon départ, qui fut fixé au lendemain avant le jour. Je paſſai une partie de la nuit à prendre des meſures avec ma nourrice pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Je mis enſuite mon habit le plus propre, & fis un paquet de tout ce que j'avois de linge blanc. L'heure de partir étant

nfin venuë, j'embrassai cette
onne femme que l'habitude m'a-
oit rendu si chere. Nous pleu-
âmes tous deux comme à l'envi,
entant une veritable douleur de
ous perdre l'un l'autre, & vou-
ant néanmoins nous quitter. Le
inancier protecteur après avoir
e nouveau protesté à l'Hôtesse
u'elle devoit avoir l'esprit en
epos sur moi, qu'il ne condui-
oit à Paris, disoit-il, que pour
ne mettre en état de procurer à
na mere des jours fortunez, il
ne fit monter en carosse avec lui,
nous sortîmes du Village sans
tre vûs de personne.

Je n'eus pas sujet de me plain-
re de sa retenuë sur la route.
ous ses discours furent mesurez.
ne lui échappa aucune action,
ucun geste, dont je pusse tirer
ne mauvaise augure. Il sembloit
ême interdire à ses yeux la li-
erté de se fixer sur moi. Il est

vrai que je n'étois encore qu'u
enfant ; mais il y a bien des hom
mes qui ne refuſent par leur at
tention aux filles qui ne font qu
de quitter la liziere. Auſſi mo
Financier n'étoit-il pas ſi ſag
qu'il le paroiſſoit. Au reſte, c'é
toit un homme aſſez bien fait, &
qui n'avoit pas plus de trente
cinq ans,

En entrant dans Paris, je fu
ſcandaliſé de voir mon conduc
teur arrêté à une barriere pa
trois ou quatre faquins de Com
mis, à qui même il fut obligé d
donner les clefs d'une valiſe qu
étoit ſur le train du caroſſe, &
que néanmoins ils n'oſerent ou
vrir dès qu'il lui plût de leur dé
cliner ſon nom & ſa qualité. Quoi
qu'il m'eût averti qu'il ne me me
neroit pas chez lui, je ne laiſſa
pas de me trouver embaraſſé
lorſque je le vis renvoyer ſes gen
& ſon équipage, pour entrer ſeu

vec moi dans un méchant carosse de loüage, dont l'air délabré ne me présagea rien de bon. e craignis qu'il n'eut intention e me conduire à quelque enroit, je ne dirai pas malhonnêe, car je ne sçavois pas encore u'il y en eût, mais dans quelque eu désagréable pour moi.

J'en fus cependant quitte pour peur. Nous descendîmes dans rüe Saint Honoré à la porte 'une maison dont il étoit proriétaire. Là demeuroit une veue qui avoit autrefois été femme e chambre de sa mere, & que on pere avoit brusquement maée à son maître d'hôtel. Ce doestique pour se payer de sa comlaisance avoit si bien ferré la ule, qu'après sa mort sa seconde épouse s'étoit trouvée puissamment riche. Mon protecteur à ui cette Dame rendoit mille petits services, avoit en elle beau-

coup de confiance. Il me mit entre ses mains, en lui disant que j'étois une orpheline, fille d'un de ses Fermiers ; que s'étant apperçu que j'avois bien de l'esprit, il étoit dans le dessein de me faire élever dans un Convent, & de m'y donner des maîtres pour m'enseigner tout ce qu'il convenoit à une fille de sçavoir. Il la chargea du soin de choisir le Monastere, & lui promit que dès le lendemain il lui envoyeroit de l'argent pour me faire habiller, & pour acheter tout ce qui m'étoit necessaire pour entrer dans un Convent.

Il sortit là-dessus, & je demeurai avec la veuve, qui ne manqua pas de me sonder. Comme elle connoissoit mieux que moi le Financier, elle ne crut que ce qu'elle voulut de tout ce qu'il venoit de lui dire, & elle me fit mille questions pour juger par mes réponses

ponses de ce qu'elle devoit penser de moi. Il est plaisant qu'au lieu d'avoüer avec ingénuité de quelle maniere, & sur quel pied j'étois venu à Paris, j'alterai la verité pour soûtenir ce que le Financier avoit dit, comme auroit pû faire une Avanturiere qui auroit été d'accord avec lui.

Le jour suivant il tint parole: il envoya une somme d'argent, qui certainement ne fut pas toute employée à me nipper, quoiqu'il mandât à la veuve que son intention étoit que l'on m'habillât fort proprement, & qu'on me fit passer dans l'esprit des Religieuses pour la fille d'un Gentilhomme de Province; la veuve gagna bien la moitié sur les emplettes. Elle mit promptement les Ouvrieres en besogne, & je fus servie avec tant de diligence, qu'au bout de quatre ou cinq jours j'entrai au Convent sans

avoir revû le Protecteur, qui ſans doute avoit d'autres occupations, ou pour mieux dire qui me regardoit comme un fruit dont il falloit attendre la maturité.

J'avois crû que les Demoiſelles qu'on élevoit dans cette Maiſon, prendroient plaiſir à me voi & à me pratiquer à cauſe de la nouveauté. Mais je fus bientô déſabuſée. Ayant appris que j'étois fille d'un Gentilhomme d campagne peu connu, elles m négligerent d'abord, & je fus ré duit à la compagnie des Religieu ſes chargées du ſoin des Penſion naires. Je m'en conſolai facile ment, & m'appliquant tout en tier à profiter des leçons qu'u Maître à écrire & un Maître chanter me donnoient tour à tou je fis dans ces deux arts des pro grès ſi ſurprenans, qu'en moin de ſix mois on ne parla dans

Convent que de mon écriture & de mon goût pour le chant. Ce qui engagea peu à peu les grandes Pensionnaires à s'humaniser avec moi, & me procura l'entrée de leurs chambres.

N'admirez-vous pas, *Messieurs*, la conduite que le Financier tenoit avec moi ; il ne m'avoit pas encore fait une visite depuis que j'étois dans cette Maison. En récompense, la veuve son agente me venoit voir assez souvent, & nous ne parlions que de lui. Elle m'en disoit tous les biens du monde. A l'entendre, c'étoit le plus honnête homme, & le plus généreux qu'il y eût dans les affaires du Roi. Elle me demandoit de sa part si je n'avois besoin de rien, & lorsqu'il la chargeoit de me donner dix pistoles, elle m'en remettoit quatre très-fidellement. De mon côté, je ne joüois pas mal mon personnage avec elle.

J'avois la politique de me plaindre de ce que le Protecteur n'ajoûtoit point aux bontez qu'il avoit pour moi celle de m'honorer d'une visite. Patience, ma fille, me disoit sur cela l'obligeante veuve ; il viendra bientôt à la grille vous dire lui-même pourquoi il s'est jusqu'ici privé du plaisir de vous voir.

Il n'y manqua pas effectivement ; il parut un jour au parloir avec la veuve du maître d'hôtel. Il me loüa d'abord sur la facilité que j'avois à apprendre les choses qu'on m'enseignoit. Il me dit ensuite qu'il s'étoit bien apperçu en me voyant pour la premiere fois, que je deviendrois en peu de tems une personne accomplie. C'est, ajoûta-t-il, ce qui m'a empêché de suivre le dessein de vous mettre au service d'une Dame. Vous me semblez plûtôt née pour être servie, & le Ciel ne permet

tra point que vous ſoyez déplacée. Non, ma belle enfant, & il ne tiendra qu'à vous de faire une fortune éclatante. Il ne faut pour cela que vous attacher à un homme riche, & de condition qui vous aime. En un mot, à moi. Cette bonne amie devant qui je vous offre mon cœur, ſçait que je n'ai ſur vous que des vûës légitimes. Si j'en avois d'autres, je ne tiendrois pas la conduite que je tiens. Au lieu de laiſſer germer votre vertu dans une Maiſon où l'on ne vous donne que de bons exemples, je vous éleverois dans les plaiſirs du monde, je vous menerois tous les jours aux ſpectacles, & je ne vous quitterois point que je n'euſſe triomphé de votre innocence.

Vous vous imaginez bien, Meſſieurs, que le Financier n'en demeura pas là. Il me dit mille autres choſes pour me prévenir

en ſa faveur. Enſuite voulant ſçavoir ſi j'avois quelque diſpoſition à répondre aux ſentimens qu'il me témoignoit, il me demanda d'un air tendre s'il devoit eſperer que je n'aurois point de répugnance à lier ma deſtinée à la ſienne. Je lui fis réponſe que j'étois trop pénétré de ſes bontez, pour être capable de les payer d'ingratitude. Il parut tranſporté de joye à ces paroles, & prit delà occaſion de me preſſer de ſouſcrire à ſon bonheur. Après quoi, me laiſſant avec ſon agente, il ſe retira pour aller, me dit-il, dès ce moment faire travailler aux aprêts de notre Hymenée.

La veuve, ainſi qu'elle en étoit convenuë avec le Protecteur, me félicita ſur l'importance de ma conquête, & ſur la brillante figure que je ferois dans le monde, quand je ſerois l'heureuſe épouſe d'un ſi riche Financier, qui de-

uis trois jours avoit refusé pour
amour de moi une fille de qua-
té qui lui avoit été proposée.
nsuite elle me conseilla de le
ien ménager, & me dit en s'en
llant que de son côté elle feroit
ous ses efforts pour l'engager à
erminer promptement une affai-
e qui m'étoit si avantageuse. Je
is bien après cette conversation
ue je touchois au dénouëment
e la piece, & que par consé-
uent, je devois sans differer son-
er à quelque expédient pour me
irer de l'embaras où je me trou-
ois. Car enfin je me représentois
ue si j'avois l'audace de pousser
es choses jusqu'à la derniere ex-
rémité, le Protecteur pourroit se
enger cruellement de la trom-
erie que je lui avois faite.

Pour m'affranchir d'une crain-
e qui me sembloit bien fondée,
e rêvois jour & nuit au moyen
e me sauver du Convent. J'exa-

minai pour cela toutes les fenêtres & les murs de la Maiſon ; mais mon examen n'aboutit à rien qu'à me faire perdre l'eſperance de m'échapper. J'étois dans cette déſagréable ſituation, quand il nous vint une nouvelle Penſionnaire. C'étoit une grande fille que l'on ne recevoit que parce que ſa mere étoit parente de notre Superieure. On ne vouloit point dans cette Maiſon de ces grandes filles qui n'ont d'autre vocation pour la retraite que la volonté abſoluë de leurs parens, qui ne les y enferment ſouvent que pour mettre leur ſageſſe chancelante derriere un rempart de grilles & de verroux.

Notre nouvelle compagne ſe nommoit Camille. J'entrai dans ſa chambre dans le tems qu'on la meubloit, & je me mêlai à la converſation qu'elle avoit alors avec deux ou trois autres Pen-

ionnaires. Je leur fis part d'une Lettre que je venois de recevoir, & par laquelle on me mandoit que dans quatre jours on me retireroit du Convent pour me marier. Comme je leur apprenois cette nouvelle d'un air assez triste, elles ne purent s'empêcher de me dire en souriant qu'une pareille Lettre, à ma place, ne les affligeroit pas. Camille me fit plusieurs questions sur mon départ; elle me demanda si l'on emporteroit mes meubles dans une charette ou autrement, & dans quelle ruë j'irois demeurer.

Elle avoit ses raisons pour me questionner ainsi. Ma, Mignone, me dit-elle un soir en me prenant le bras au sortir de la priere, j'ai des choses de la derniere conséquence à vous communiquer. Ne vous endormez pas si-tôt, afin que vous puissiez m'ouvrir votre porte; ou plûtôt ne la fermez

point. Je n'avois garde de m'endormir, ni même de me coucher. J'étois trop en peine de ſçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & me tourmentant l'eſprit pour le deviner, ne voudroit-elle point, diſois-je, me charger de quelque Lettre de galanterie; ou n'auroit-elle pas quelque ſoupçon de mon ſexe? Ces dégourdies-là ont des yeux plus pénétrans que les bonnes Religieuſes. Camille me ſurprit dans l'inquiétude qui m'agitoit, & me confirma d'abord dans cette derniere penſée, en m'embraſſant avec un tranſport qui me parut un peu violent de fille à fille.

Mon repos & le bonheur de ma vie ſont entre vos mains, me dit-elle; il faut que je ſorte de cette Maiſon qui n'eſt pour moi qu'un eſclavage, & je n'en trouverai peut-être jamais une ſi favorable occaſion que celle que

vous pouvez me procurer, si vous êtes aussi disposée à me faire plaisir que je le serois à vous obliger dans une semblable conjoncture. Je lui promis de faire pour elle tout ce qui dépendroit de moi, & là-dessus m'ayant prié de l'écouter avec attention, elle reprit la parole de cette maniere.

Vous n'ignorez pas qu'il est peu gracieux à une Demoiselle d'un certain âge, d'avoir une mere qui se croit encore belle, & qui veut passer pour jeune, une coquette en un mot. C'est un malheur que j'éprouve dans toutes ses circonstances. Vous l'avez vûë cette mere jeune & belle le jour qu'elle m'est elle-même venu livrer à ma tante la Superieure, pour se défaire d'une rivale incommode; si vous l'avez bien observée, vous m'avouërez qu'elle a grand tort de faire l'agréable. Croiriez-vous qu'à son âge & avec

ſon air bourgeois, elle s'imagine être en droit de ſe plaindre quand elle n'a pas deux ou trois ſoupirans à ſa toilette ? Croiriez-vous auſſi qu'elle ne manque pas de gens oiſifs qui veulent bien faire ce ſot perſonnage ? C'eſt que depuis la mort de mon pere, elle joüit d'un gros revenu qu'elle employe à les régaler. On fait au logis bonne chere, & l'on y joüe. Voilà ce qui les attire.

Pendant trois ou quatre ans, pourſuivit-elle, que cette belle Maman me craignoit moins que ſa femme de chambre, dont je faiſois les fonctions à ſa toilette, j'avois honte des pauvretez que lui diſoient ces adorateurs des apas de ſa table. Que de fades douceurs ils lui faiſoient avaler comme de l'ambroſie. Il faut que l'amour propre rende ſtupide une coquette, lorſqu'elle ne ſent pas qu'on lui donne de l'encenſoir par

e nez. Si quelqu'un de ces Mesieurs de meilleur goût ou moins dissimulé que les autres, s'avisoit de m'adresser quelque parole flateuse, j'étois huit jours sans paroître à table ; ma mere me bannissoit de sa vûë en me traitant de petite fille. Elle m'auroit volontiers foüettée devant le monde, pour mieux persuader que je n'étois qu'un enfant.

Dès que je connus la cause des mauvais traitemens que je recevois d'elle, je résolus pour m'en venger de prendre sur mon compte les empressemens de quelques jeunes gens, dont les yeux s'exprimoient aux miens avec énergie. Je leur faisois remarquer que je les entendois, en leur applaudissant d'un souris quand ils assaisonnoient de quelque geste ironique les loüanges qu'ils prodiguoient à ma mere, ou qu'ils me témoignoient par quelque signe

qu'ils m'adreſſoient mentalement les diſcours galans qu'ils lui tenoient.

Un jeune Comte des mieux faits me déclara par pluſieurs Lettres auſſi tendres que ſpirituelles, que je lui avois inſpiré une paſſion violente. Je cedai au plaiſir de le croire ſincere, & de l'ôter à une mere jalouſe. Si-tôt que notre intelligence fut formée, le Comte pour la rendre plus ſecrete, affecta de paroître plus empreſſé auprès de ma rivale, qu'il ne l'avoit été auparavant. Elle en fut ſi charmée, que ne faiſant plus attention qu'à lui ſeul, elle le choiſit pour dépoſitaire de ſes ſecrets. Elle lui fit confidence, il y a un mois, du deſſein qu'elle avoit de me mettre au Convent, puiſque je refuſois un parti qui valoit mieux que moi. Ce parti eſt un vieux fou de parent que je ne puis ſouffrir. Elle me répete

ans cesse qu'il m'aime à la folie, & qu'il ne demande rien en m'épousant, comme si une fille ne donnoit rien à un vieillard, en lui sacrifiant sa jeunesse & sa beauté.

Si le Comte fut étourdi du projet que ma mere avoit formé de m'enfermer dans un Monastere, que devint-il quand elle ajoûta que pour lui prouver l'estime & l'affection qu'elle avoit conçûë pour lui, elle avoit pris la résolution de lui offrir sa main avec des avantages qui rendroient son sort digne d'envie ? Dans le trouble où ce discours jetta ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne découvrît ses sentimens, néanmoins il eut la force de se contraindre, & me rencontrant par hazard toute seule, il me dit à l'oreille : Tout se dispose pour que nous épousions dans peu, moi votre mere, & vous un Convent.

En effet, deux jours après on m'amena dans cette Maiſon. Le Comte qui ne ſçauroit à préſent l'ignorer en eſt ſans doute au déſepoir. Il eſt vif; il aura été trouver ma mere, & je ne doute pas qu'il ne lui ait parlé dans des termes peu meſurez. Tout cela retombera ſur moi. Elle eſt venuë d'un air furieux au Convent ce matin, pour ordonner qu'on ne me laiſſe voir aucune perſonne de dehors. Cet ordre qui coupe toute communication entre le Comte & moi, nous empêche de prendre des meſures pour nous rejoindre. Je ſuis sûre qu'il ſonge à m'enlever; mais je ne ſçai par quel moyen il prétend en venir à bout. De mon côté, j'exerce auſſi mon imagination ſur le même ſujet, & ſi je ne me trompe, vous pouvez m'aider à ſortir d'ici ſans éclat.

Je promis à Camille de contri-

uer à ſon évaſion, pourvû qu'el-
e me donnât parole à ſon tour
e me prêter ſon aſſiſtance pour
n'arracher des mains de ceux
ui me retireroient du Convent.
e lui apris en peu de mots ma ſi-
uation & mon deſſein. Je lui fis
eulement un myſtere de mon ſe-
e, ne jugeant pas alors à propos
le le lui découvrir. Elle parut ra-
ie de me trouver dans la même
liſpoſition où elle étoit. Hébien,
ui dis-je, ſçachons donc quel
ervice vous attendez de moi. J'ai
enſé, me répondit-elle, que le
our de votre ſortie de cette Mai-
on, peut devenir le dernier de
non eſclavage. Vous voyez bien
ette niche, ajoûta-t-elle en me
nontrant du doigt un bas d'ar-
noire, qu'entre autres petits ef-
ets on m'avoit acheté pour meu-
ler ma chambre, je m'enferme-
ai là-dedans le jour que vous dé-
nenagerez, vous me ferez porter

jusqu'à l'endroit où l'on vous conduira, & de là je me ſauverai chez le Comte.

J'aplaudis à cette belle invention, n'étant pas en âge d'en remarquer l'extravagance, & nous convînmes de tenter l'avanture. Ce ſtratagême toutefois ne fut pas mis en uſage, & mes affaires changerent tout à coup de face. Ma veuve me vint voir dès le lendemain. Elle me parut ſi émuë que je jugeai qu'elle avoit quelque choſe d'extraordinaire à m'aprendre. Je ne me trompai point dans ma conjecture : Ma chere enfant, me dit-elle, ce que j'ai à vous annoncer va bien vous ſurprendre. Votre protecteur a été arrêté hier au ſoir de la part du Roi, & conduit à la Baſtille. Je ne ſçai quel crime il peut avoir commis ; mais on dit que c'eſt un homme perdu. Quoiqu'il en puiſſe être, je viens vous aſſurer que

e ne vous abandonnerai pas. Je
eux vous ſervir de mere & vous
onner tous les jours des marques
e l'amitié que j'ai pour vous. Je
iendrai demain payer votre pen-
on, vous faire ſortir d'ici & vous
mmener chez moi où nous vi-
rons doucement enſemble, en at-
endant que le Protecteur ſe tire
'intrigue, ce qu'il fera peut-être
ien-tôt.

Cette nouvelle me cauſa une
ecrete joye. Je fus ravi de me
oir débarraſſé pour toujours de
non Financier, & perſuadé que
e pourrois, quand il me plairoit,
n'échaper de chez la veuve, j'ac-
eptai l'aſile qu'elle me préſen-
oit fort genereuſement à ce que
e croyois. Avant qu'elle vint me
etirer, j'eus un nouvel entretien
vec Camille, à qui j'appris le
hangement qui étoit arrivé dans
nes affaires par l'heureux mal-
ieur du Financier, Elle m'en fit

ſes complimens & me dit que de
ſon côté elle avoit reçu une Let-
tre du Comte. Il me l'a fait tenir
ajouta-t-elle, par une femme de
chambre qu'il a gagnée & qui
ſeule a la permiſſion de me parler
de la part de ma mere. Il me man-
de qu'il a formé un projet d'en-
levement qu'il me communiquera
au premier jour, & dont il aſſure
que le ſuccès eſt infaillible.

Je témoignai à mon tour à Ca-
mille la part que je prenois à l'eſ-
perance que ſon amant lui don-
noit de l'arracher inceſſamment
d'une retraite où elle ſe déplai-
ſoit ſi fort. Après quoi nous étant
embraſſez à pluſieurs repriſes
nous nous ſéparâmes chacun oc-
cupé de ſes petites affaires. Enfin
la veuve vint ſuivant ſa promeſſe
payer ma penſion, faire enlever
mes meubles, & m'ayant fait
monter avec elle dans un caroſſe
de remiſe, elle m'emmena dans

a maiſon où je ſoupai avec un
omme fort bien vêtu & déja ſu-
anné. Il y avoit auſſi à table une
eune Demoiſelle qui demeuroit
n penſion chez la veuve, & pour
ui le vieillard me parut avoir
e grandes attentions. Il avoit un
ir galant, qui malgré ſon âge
e rendoit encore de miſe. Il ſe
etira entre onze heures & minuit.
Quand il fut ſorti, la veuve me
it : ma chere fille, je partage
non lit avec ma penſionnaire. Je
ous prie pour cette nuit ſeule-
nent, de coucher avec Mariam-
ne ; demain je ferai tendre dans
ne chambre particuliere le lit
qui vous a ſervi au Convent.

Mariamne étoit une ſoubrette
que la veuve avoit depuis peu priſe
à ſon ſervice. Avec des apparences
modeſtes, un air ſage & diſcret,
elle avoit de la jeuneſſe, de l'eſprit,
& ne manquoit pas de beauté.
Nous paſſames une partie de la nuit

à nous entretenir du Convent où j'avois été. Tandis que je lui racontois de quelle maniere innocente j'y vivois, elle soupiroit de temps en temps & me disoit qu'il seroit à souhaitter pour moy que j'y fusse encore. Elle me repeta tant de fois ces paroles, que j'eu la curiosité de lui en demande la raison, ne comprenant pa pourquoi elle me plaignoit d'être dans le monde. C'est, me répon dit elle, que vous allez vous oc cuper ici bien differemment. S j'osois vous dire tout ce que j pense là-dessus, vous verriez qu ce n'est pas sans sujet que je dé plore votre sort. Parlez-moi, d grace plus clairement, lui dis-je vous m'effrayez.

Promettez-moi donc reprit-elle que vous garderez le secret & j ne vous cacherai rien. Je lui pro testai qu'elle pouvoit compter su ma discretion. Cela étant, repli-

ua-t-elle, ſachez que vous êtes
:i dans une maiſon où votre in-
ocence court un grand péril. Je
eux bien par pitié vous en aver-
ir. La Demoiſelle que vous avez
ûë eſt la Maîtreſſe du vieux Mal-
otier avec qui vous avez ſoupé.
l la vient voir preſque tous les
oirs, & Madame partage avec
lle les revenans-bons de cette
alanterie. Ne vous imaginez pas
u'on vous ait fait ſortir du Con-
ent dans un autre vûë que dans
elle de vous procurer quelque
iche galant à la place du Finan-
ier qui a été mis à la Baſtille &
ui étoit ſur le point de vous
romper par un faux mariage.
'ai ſçu tout cela de notre Cui-
niere. Je fais chercher ſous main
ne autre condition, n'étant pas
'humeur à m'accommoder de
elle-ci.

Je remerciai Mariamne de m'a-
oir apris toutes ces particulari-

tez, & par reconnoiſſance je lu
découvris mon ſexe. Cette confi
dence fit plaiſir à cette bonne fille
qui me voyant hors du dange
qu'elle avoit craint pour moi
prêta volontiers la main a l'exé
cution du deſſein que j'avois d
troquer mes juppes contre de
culottes. J'ai, me dit-elle, un fre
re qui eſt Marchand Fripier
demain de grand matin j'irai l
prévenir. Je reviendrai auſſi-tô
vous prendre ici, & je vous me
nerai chez lui où je vous laiſſe
rai. Je ne vous en demande pa
davantage, lui répondis-je. Dè
que je me verrai chez votre frere
je me croirai au comble de me
vœux. Un Fripier préſentemen
eſt l'homme du monde qui m'eſ
le plus neceſſaire.

Le lendemain Mariamne ſorti
en effet à la pointe du jour, &
après avoir mis ſon frere au fai
ſur mon chapitre, vint me retrou

ver dans un Fiacre qu'elle avoit
oüé & qu'elle fit arrêter à la
porte. Pendant ce temps-là je fis
un paquet de mon linge & de
mes hardes avec quoi Mariamne
& moi nous étant jettez dans le
carosse, nous gagnâmes la maison
du Fripier, où je fus bientôt mé-
tamorphosé en garçon. Toutes
mes hardes de fille, dont quelques
unes étoient magnifiques, me
devenant inutiles, furent venduës
sur le champ & de l'argent qui
m'en revint j'eus dequoi m'habil-
ler fort proprement en homme
depuis les pieds jusqu'à la tête.
Que je fus content de moi sous
cette forme si desirée! Un Cheva-
lier nouveau n'est pas plus fier
de sa croix, ni un nouvel Evê-
que de sa mitre, que je l'étois
de mes culottes. Enfin, je sortis
de chez le Fripier, qui m'ayant
loüé lui-même une chambre gar-
nie m'y conduisit & recommanda

fortement à l'Hôte d'avoir ſoin de moi.

Me voici donc à quinze ans abandonné à ma propre conduite, poſſedant pour tout bien un habillement complet avec quelques chemiſes & une vingtaine de piſtoles que je pouvois avoir reçûës du Financier pendant mon ſejour au Convent. Mon Hôte m'enſeigna une Auberge où ſans qu'il en coutât beaucoup on faiſoit aſſez bonne chere. J'y allois tous les jours dîner & ſouper. Je remarquai qu'il ne venoit là que des gens bien vétus. Les jeunes gens font aiſément des connoiſſances. Je me faufilai entre autres avec un Cavalier de figure agréable, plus vieux que moi de quelques années, & petit-maître en diable, ce qui ne me déplaiſoit nullement. On l'appelloit Monſieur le Marquis, & c'étoit effectivement un homme de condition.

Cependant en vivant à l'Au-
erge & en battant le pavé de
'aris mes fonds baiſſoient à vûë
'œil, & me repreſentant preſque
toute heure l'embarras où je
ne trouverois quand j'aurois
nangé ma derniere piſtole, je
aroiſſois quelquefois ſi triſte &
rêveur, que le Marquis s'en
tant un jour aperçu m'en de-
nanda la cauſe. Je ne la lui cachai
oint & je lui avoüai que j'aurois
eaucoup d'obligation à un hom-
ne qui me procureroit quelque
onne place dans un Bureau. Je
erai votre affaire, me dit alors
e Marquis. Je connois un Parti-
an à qui je parlerai de vous, &
ſuis aſſuré qu'à ma conſidera-
on il vous rendra ſervice.

Le Marquis ne ſe vantoit pas
'un credit qu'il n'avoit point.
écrivit en ma faveur à un ſoi
royant ſon parent, intereſſé dans
eux ou trois Compagnies de

maltote, & le mot de mon cher
cousin repeté dans deux ou trois
endroits de sa Lettre fit des mer-
veilles. Comme j'étois porteur du
billet, le Partisan me reçut gra-
cieusement contre la coutume de
ces Messieurs qui font aux Com-
mis un accueil rebarbatif, & il
n'eut pas sitôt vû de mon écri-
ture qu'il m'arrêta pour travail-
ler sous lui, en me disant qu'il
vouloit me former l'esprit & la
main.

Il me mit d'abord au fait de
affaires particulieres, si bien qu'au
bout de six mois il s'en reposoi
sur moi entierement. A l'égar
de ce qu'il appelloit les affaire
du Roy, il étoit plus reservé
C'étoient des secrets pour tou
autre que des Interressés. Quel
quefois en arrivant de la Ville j
lui faisois des complimens de l
part de son cousin le Marquis
que je n'avois pourtant pas vû

& avec lequel je cessai d'entretenir commerce. Ce qui le mettoit de si bonne humeur qu'il se répandoit volontiers en discours qui ne finissoient point. Alors il me faisoit des épanchemens de cœur qui servoient à m'initier dans les sacrés mysteres de la Maltôte. A l'entendre une affaire n'étoit pas des meilleures quand elle ne rendoit que cent pour cent.

Si je lui avois moins été utile, il m'auroit placé de façon que j'eusse pû m'engraisser ; mais par malheur pour moi il s'étoit accoutumé à ne se plus mêler que des grandes affaires & à m'abandonner les petites. Que de postes lui vis-je donner à des gens qu'à peine il connoissoit. Il étoit si obligeant qu'il rendoit service à quiconque se présentoit à lui, & si desintéressé qu'il declaroit qu'il ne recevroit ni argent ni presens

de perſonne, diſant qu'il étoit trop ſatisfait quand on rempliſſoit ſon devoir. Il eſt vrai que ſa femme interpretoit ce devoir à ſa guiſe, & tiroit parti de tout. Selon les lieux où ſe rendoient les Commis à qui ſon époux procuroit des emplois, elle les prioit de lui faire des commiſſions qui entretenoient chez elle l'abondance, & les Commiſſionnaires par reconnoiſſance ou par timidité ne parloient jamais de ce qu'ils avoient déboursé.

Dès qu'elle ſçavoit l'endroit où chacunes de ces petites ſang-ſuës alloit apprendre à ſuccer, elle s'informoit du commerce qui s'y faiſoit & de ce que produiſoit le terroir ou l'adreſſe des habitans; vins, cidres, pâtez, gibier, beurre & fromages de toute eſpece pleuvoient au logis tous les jours. Mais le peu d'intelligence d'un Commis dérangea ce ma-

nége de la Dame. Un jeune homme avoit obtenu un emploi à ſaint Valery en Picardie. La patrone ſçeut qu'on faiſoit près de là des biſcuits ſecs aſſez bons, & qui ne ſont connus que ſous le nom de biſcuits d'Abbeville. Elle écrivit auſſi-tôt au jeune homme pour le prier de lui en envoyer une caiſſe, lui mandant que ſon mari les aimoit beaucoup & qu'il en vouloit faire quelques preſens. Vous m'en marquerez le prix, ajoutoit-elle dans ſa Lettre, afin qu'on vous le faſſe toucher ſur le champ.

Le Commis trop exact envoya les biſcuits & marqua qu'il y en avoit pour dix piſtoles qu'il payeroit au Marchand ſitôt qu'on lui auroit fait tenir cette ſomme par une Lettre de change ou autrement. Cette réponſe déplut à la Dame, qui la trouva pleine d'étourderie & d'ingratitude. Et

pour apprendre à ce Novice ce que les Pigmées des Finances doivent aux Interressez dans les affaires du Roy, elle le fit promptement révoquer, & sa place fut donnée à un autre. Ce malheureux Commis, qui n'avoit vû la terre d'abondance que de dessus la montagne, n'ayant pas eu le temps de réparer sa faute, ne put payer le Marchand de biscuits; mais il lui remit la lettre par laquelle il avoit été chargé de l'achât, & lui enseigna le nom & la demeure du Maltotier à Paris. Le Marchand part pour cette Ville, s'adresse directement au Partisan, & lui demande le payement de ses biscuits. Le Financier se moque de lui & le traite même de fripon. Que fait le Marchand? il prouve l'envoy de la caisse adressée au Partisan, & la reception qui en a été faite en son nom. Enfin il se donne tant de mouve-

mens qu'il découvre jusqu'à la boutique où l'on a compté dix écus pour lesdits biscuits à la Maltôtiere.

Tel fut l'écueil où se brisa la réputation de générosité que le Financier s'étoit acquise, & le monde qui est fort méchant le crut complice du procedé de sa femme. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, c'est qu'au lieu de payer le Marchand pour éviter l'éclat, il se laissa poursuivre en justice & fit rire tout Paris à ses dépens. Il ne pouvoit plus paroître dans les ruës sans entendre crier à ses oreilles : *Biscuits d'Abbeville.*

Il acheta dans ce temps-là * près de Paris une maison de campagne où il étoit presque toujours avec sa femme & sa fille, comme s'ils n'eussent osé se montrer dans la Ville depuis l'hi-

* 1688.

ſtoire des biſcuits. Pendant ſon abſence j'étois chargé du ſoin de ſes affaires. Il avoit une entiere confiance en moi. De mon côté étant plus ſouvent dans une ſalle d'armes ou à la promenade qu'à mon Bureau, j'étois obligé de faire porter le baſt à mon Commis en ſecond, Commis qui véritablement commençoit à en faire quelques fonctions, mais ſans ceſſer, tant il étoit officieux, de nous ſervir à table & d'exercer par interim l'emploi de valet, en attendant qu'un autre vint le relever. Combien de riches Financiers ont débuté de cette façon.

Nous allions mon Confrere & moi tous les ſamedis au ſoir à la campagne, & nous en revenions les lundis de grand matin. Nous y paſſions auſſi toutes les Fêtes, pour ne pas mettre le pot au feu dans deux endroits ſans neceſſité. Nous étions toujours bien reçus,

parce qu'il n'y avoit d'amuſemens & de plaiſirs dans cette maiſon que quand nous y étions. Comme on n'y regarde pas de ſi près à la campagne, la femme de chambre & le valet-Commis mangeoient avec nous à la grande table. Cela rendit inſenſiblement celui-ci moins timide, ou plutôt plus entreprenant. Un autre à ſa place s'en ſeroit tenu à la cuiſiniere, ou n'auroit élevé ſa penſée que juſqu'à la femme de chambre; mais lui plus ambitieux forma le deſſein d'être le favori de la fille de ſon Maître & de puiſer ainſi le droit legitime de s'enrichir au dépens du Public dans le plus pur ſang d'un opulent Maltotier.

Son triomphe à la verité eut été plus glorieux s'il eut eu des rivaux à combattre, & que la place qu'il vouloit attaquer eût été mieux fortifiée qu'elle ne

l'étoit. Le Financier & sa femme incapables de tout autre soin que de s'enrichir, ou persuadez que lors qu'une fille ne se garde pas elle-même, on feroit en vain comme Acrisius les frais d'une tour d'airain, laissoient à la leur un pouvoir despotique sur ses apas. Il est vrai qu'elle en avoit si peu, qu'il sembloit qu'elle n'eût qu'à se montrer pour écarter par sa laideur le galant le moins dégouté. Pour moi, je la trouvois si respectable que je ne pus avoir qu'une sterile reconnoissance de mille tendres attentions qu'elle avoit pour moi. Quand je me mettois en frais de lui dire quelque douceur, ce qui m'arrivoit rarement, je la fuyois aussi-tôt pour lui cacher la violence qu'elle auroit vû que je venois de me faire.

Elle fit tant de démarches inutiles pour me plaire, qu'à la fin

elle ſe laſſa de m'agacer ; & rabattant ſur le Commis à deux mains qui ne lui faiſoit que trop connoître ſon amour par ſes regards, elle n'oppoſa point un nuage aux embraſſemens de ce nouvel Ixion. Tandis que moins délicat que moi il poſſedoit tranquillement les bonnes graces que j'avois dédaignées, le hazard m'engagea dans une galanterie fort propre à donner à un galand Ecolier les élémens du libertinage.

Je m'aviſai un ſoir de me déguiſer en Eſpagnol pour aller au Bal dans une grande maiſon. Cet habillement convenoit fort à la fineſſe de ma taille, & j'étois ſi perſuadé que je pouvois paſſer pour ce qu'on appelle un beau fils, que j'affectai de ne me maſquer qu'en entrant dans la ſalle du Bal. Dès que j'y parus, quelques Dames commencerent à me faire des mines. J'y répondis, & pour

un novice je ne joüai point mal mon rolle. Je fis un coup de maître pour mon coup d'essai. Je forçai un des plus superbes masques de l'assemblée à sacrifier à l'Idole Espagnole. C'étoit une Dame vêtuë en Amazone & qui avoit un air de Princesse. Elle me fixa d'abord & me serra la main en passant auprès de moi. Je jugeai que sans quelque Argus qui l'accompagnoit elle ne s'en seroit peut-être pas tenuë là, & je pris le parti de la suivre sans affectation. Elle s'en apperçut & je crus remarquer qu'elle mouroit d'envie de me parler. Je ne me trompois point. Pendant qu'un homme qui étoit avec elle alla lui chercher des oranges & des biscuits, elle s'approcha de moi avec précipitation & me dit sans autre préambule que si j'étois discret & capable d'un attachement, je n'avois qu'à lui dire mon nom & mon adresse. Ce que je ne man-

quai pas de faire avec empressement. En même tems je voulus lui baiser la main qu'elle m'avoit tenduë, mais elle la retira fort vîte, dans la crainte aparemment que son jaloux ne vît cette action, & un instant après elle disparut de la salle du Bal.

On ne sçauroit s'imaginer avec quelle impatience & quelle agitation je passai les deux jours suivans. Je n'osois sortir de peur de ne me pas trouver au logis à l'arrivée du Mercure de ma Déesse. Je me tenois dans mon Bureau jusqu'à l'heure des spectacles. Alors j'allois à la Comédie ou à l'Opera, dans l'esperance d'y rencontrer la personne que je cherchois, comme si j'eusse dû la reconnoître, quoique je ne l'eusse vûë que masquée, j'examinois toutes les Dames qui paroient les premieres loges, & il me sembloit quelquefois que parmi des

Marquiſes & des Ducheſſes, je demêlois la Nymphe qui me tenoit au cœur. J'eſperois du moins qu'en m'étalant ſur le théâtre je me ferois remarquer d'elle & l'obligerois à me tirer d'inquiétude. Neanmoins malgré la bonne opinion que j'avois de mon merite, je ne laiſſois pas de penſer auſſi que mon Amazone bien differente de celle d'Alexandre, pouvoit n'avoir eu envie que de ſe moquer de l'Eſpagnol en le faiſant ſoupirer à la mode de ſon pays.

J'étois depuis ſix jours dans cet état violent lorſqu'une bonne femme auſſi matinale, mais moins belle que l'Aurore, me fit éveiller pour me dire de la ſuivre où elle avoit ordre de me conduire. Je devinai bien dequoi il s'agiſſoit. Je priai la vieille de me donner le temps de m'habiller, & quand cela fut fait nous voilà tous deux dans la ruë. Je voulus

ui faire quelques queſtion ſur ſa
naîtreſſe : Ne me parlez point,
Monſieur, me dit-elle, & ſouffrez
que je marche devant vous. J'o-
béïs de peur de perdre par mon
ndiſcretion peut-être une fortu-
ne brillante. Chemin faiſant, at-
tentif à tous les pas de ma con-
ductrice, chaque fois que je la
voyois près de quelque grand
Hôtel, je m'imaginois qu'elle y
alloit entrer, & je me trompois
toujours. Elle s'arrêta devant une
maiſon qui ne s'accordant pas
avec l'idée que je m'étois faite
de mon Amazone, ne me parut
pas devoir être ſa demeure. J'ai-
mai mieux croire que c'étoit une
maiſon d'emprunt pour me rece-
voir plus ſecretement. C'étoit
pourtant là qu'elle faiſoit ſon ſe-
jour ordinaire, & la magnificence
qui regnoit au dedans me fit bien-
tôt oublier la modeſte aparance
du dehors.

Je traverſai trois ou quatre pieces d'un appartement ſuperbement meublé ; d'où je paſſai dans une ſalle où la nappe encore miſe & un grand débris de verres & de bouteilles me firent juger que l'on venoit d'y paſſer la nuit à table. De là on m'introduiſit dans un cabinet où je n'entrai qu'en tremblant ; mais mon trouble étoit aſſez juſtifié par la nouveauté de me voir joüer un rolle d'homme à bonnes fortunes. Ma Princeſſe jugeant à mon air timide & embarraſſé que j'avois beſoin qu'on me façonnât, en voulut bien prendre la peine pour mettre la derniere main à mon éducation. En nous ſéparant nous convînmes du jour que nous nous reverrions, & elle me fit accepter malgré moi le premier bijou qui lui tomba ſous la main entre mille qu'il y avoit ſur ſa toilette ; c'étoit une fort belle tabatiere d'or.

Je devins genereux à mon tour, e donnai deux écus à la vieille qui m'avoit amené là, & j'appris d'elle pour mon argent que ſa maîtreſſe, à qui je n'avois oſé marquer la moindre curioſité là deſſus, étoit une fille de théâtre honoraire ; qu'après avoir quelque temps brillé ſur la ſcene, elle s'étoit retirée & ſe bornoit ſagement à ruiner une riche dupe qui l'accabloit de preſens ; que ce galant avoit paſſé la nuit chez elle avec deux de ſes amis, & qu'il avoit fallu les porter tous trois de la table à leurs caroſſes.

Je fus obligé de rabattre un peu de la haute idée que je m'étois faite de mon heroïne. Ce n'eſt pas qu'à la façon ſeule dont elle avoit ébauché cette intrigue, je n'euſſe dû juger ſainement de ſa condition ; mais il y a tant de femmes d'importance qui encheriſſent ſur les avanturieres en fait de débau-

che, que la chofe étoit proble-matique. Si je perdois du côté de l'honorable, j'en étois bien dédommagé par le plaifir d'être aimé d'une perfonne fort aimable & de plus à la mode. Outre cela elle me facrifioit un illuftre rival, un haut & puiffant Seigneur, avec qui je n'étois pas peu fier de contracter une efpece de confanguinité.

Le jour que nous avions choifi pour une feconde entrevûë fe paffa très-agréablement. Je m'en retournai à mon Bureau avec une montre d'Angleterre que je ne pus encor me défendre d'accepter. Il en fut de même dans toutes les autres vifites que je fis à cette genereufe coquette. Elle me força toujours à recevoir d'elle quelque bijou, & entr'autres un diamant de mille écus que je donnai dix ou douze ans après à mon époufe pour prefent de nôces.

* En quatre ou cinq mois de commerce dans ce Perou je me mis ſi bien fond que je commençai à croire que je faiſois beaucoup d'honneur à mon Maltotier en daignant demeurer chez lui. Quoique preſque toutes ſes affaires me paſſaſſent par les mains il ne pouvoit me ſoupçonner de m'être engraiſſé dans ſa maiſon, puiſqu'à proprement parler, je n'avois eu en maniement que du papier & la bouteille à l'encre ; c'eſt pourtant de cette maiſon, de laquelle je ne devois attendre ni bien ni mal, que partit l'orage qui renverſa ma fortune peu ſolide, & qui comme un tourbillon me tranſporta dans une terre étrangere, ainſi que je vais vous le dire.

L'intrigue du Commis à deux mains mon demi-confrere, avec la fille de ſon Maître, quoique

* 1689.

conduite fort ſecretement, devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & vous vous imaginez bien pourquoi. La taille de la pauvre enfant ſe gâtoit à vûë d'œil. La mere s'en apperçut & en avertit ſon mari. Ils tinrent tous deux conſeil là-deſſus, & ſe gliſſant une nuit dans la chambre de leur fille pendant qu'elle dormoit, ils découvrirent ce qu'ils cherchoient & ſouhaittoient de ne pas trouver. Nouvelle & miſerable Calixto, quelle honte pour toi de voir à nud ton coupable embonpoint expoſé aux yeux non de ſcrupuleuſes compagnes, mais d'un pere outragé & d'une mere en fureur!

En faiſant cette découverte, le pere éleva la voix & adreſſa ces paroles à ſa fille d'un ton ſi haut que je les entendis diſtinctement de ma chambre, qui n'étoit ſéparée de celle où ſe paſſoit cette

cene que par une foible cloiſon : nfâme que tu es, veux-tu donc ous perdre entierement ? Ce n'é- oit pas aſſez de la malheureu- affaire d'Abbeville ; il faut ncore que nous ayons le chagrin e donner une nouvelle matiere u monde de rire à nos dépens. Ces mots furent ſuivis d'une rêle de ſoufflets & de coups de oing que la mere fit tomber ſur delinquante, qui ſe ſentant ré- eiller ſi deſagréablement ſe mit pouſſer des cris éclatans. Le inancier plus moderé que la emme, l'empêcha de continuer maltraiter ſa fille, à laquelle il emanda par qui elle avoit eu la oibleſſe de ſe laiſſer ſéduire. Elle eſita quelque temps à répondre, algré la menace qu'on lui fai- oit de lui caſſer les bras à coups e bâton ſi elle ne parloit ; mais oit qu'elle craignît que la baſſeſſe e ſes inclinations ne lui attirât

le châtiment qu'on lui promettoit, soit qu'elle ne fut pas fâchée de se venger du mépris dont j'avois payé mille avances qu'elle m'avoit faites, & qu'elle crut qu'on m'obligeroit à l'épouser, elle eut l'effronterie de dire que c'étoit moi qui avoit triomphé de sa vertu.

Quelque étonné que je fusse de l'impudence qu'il y avoit dans cette accusation, j'écoutai fort attentivement le reste d'une scene qui commençoit à m'interresser. Je n'en perdis pas un mot. Le mari & la femme me prodiguerent des épithetes qui marquoient bien leur ressentiment. Ils n'étoient embarassez que de l'espece de vengeance à laquelle ils devoient s'arrêter. La femme ne parloit que d'assommer, que de roüer de coups; mais le Maltotier moins vif & plus politique fut d'avis que pour se délivrer d'un

'un monſtre tel que leur fille,
falloit me la faire épouſer &
ous abandonner enſuite tous
eux à notre mauvais deſtin. S'il
aviſe, diſoit-il, de faire la moin-
re reſiſtance à nos volontez, je
ferai pourrir dans un cachot.
L'eſperance qu'eut l'accuſatrice
ue je préfererois ſa poſſeſſion,
uelque ſujet que j'euſſe de n'en
tre pas content, à une priſon
erpetuelle, la conſola des coups
u'elle avoit reçus. Elle me dit
lendemain d'un air inſolent que
étoit ma faute ſi elle avoit été
duite à la fâcheuſe neceſſité
employer un tiers pour me ren-
e ſervice malgré moi. Que ſes
rens n'auroient jamais voulu
nſentir à nous marier tous deux
ns cette heureuſe faute, qu'un
cès d'amour pour moi lui avoit
t commettre. Cela pouvoit être
core vrai, & cependant telle
t mon ingratitude, que ſans lui

tenir compte de ſa bonne volont
je pris incivilement la liberté d
la pouſſer par les épaules hors d
mon Bureau, où elle avoit eu l
hardieſſe de venir m'annoncer l
réſolution où ſon pere étoit d'u
nir nos deſtinées.

Un moment après avoir eu ave
elle cet entretien, je vis paroîtr
le Maltotier, qui m'adreſſa u
long diſcours qu'il avoit préparé
pour me faire valoir la bonté qu'
avoit de vouloir bien livrer
fille à un avanturier, au lieu d
le mettre entre les mains de
juſtice pour le faire punir comm
un ſuborneur de la fille de ſo
maître. Je lui répondis froid
ment qu'il me prenoît pour u
autre : que ſi ſa fille avoit fait u
faux pas, ce n'étoit pas moi q
le lui avoit fait faire : que je
trouvois plus propre à éteindr
la concupiſcence qu'à l'allumer
en un mot que n'ayant pas ét

on galant, je ne ſerois jamais
on époux.
L'air dédaigneux dont je pro-
onçai ces paroles piqua le Mal-
otier, qui ſe faiſant violence
our me cacher la fureur qui le
ominoit, me dit en s'éloignant
e moi : Mon petit Monſieur,
ites là-deſſus vos refléxions, &
e m'obligez point à vous prouver
ue j'ai encore aſſez de crédit
our humilier votre fierté. Je lui
partis, mais il n'entendit pas,
ue mon parti étoit tout pris, &
ue bien different des pareſſeux
ui aiment à trouver beſogne
ite, je ne voulois pas recueillir
fruit des peines de mon pro-
ain.
Le jour ſuivant le Financier me
emanda quelle étoit ma réſolu-
on ſur ce qu'il m'avoit propoſé.
lui répondis que je ne pou-
is en prendre d'autre, que de le
ier de ſe pourvoir d'un nouveau

Commis, & d'examiner mes Li-
vres. Voilà donc, reprit-il, à quo
vos reflexions ont abouti. J'en sui
fâché pour vous. En achevant ce
mots il me quitta pour aller em
ployer contre moi tout son crédi
& pour se venger d'un refus don
il ne connoissoit pas la justice

Il n'y travailla pas en vain : j
fus arrêté deux jours après dan
la ruë par une troupe d'Archer
qui vinrent fondre sur moi. J'eu
beau leur dire que je n'avois pa
envie de faire la moindre résistan
ce, ils me secouerent & me hou
pillerent d'autant plus que cha
que secousse faisoit tomber dan
leurs mains, ma tabatiere, m
montre, ou mon argent. Ils m
jetterent ensuite dans un Fiacre
& me conduisirent au Châtele
Avant que d'y arriver, je pr
garde que j'avois encore au doig
mon diamant; heureusement pou
moi mon escorte ne l'aperç

point, ce qui m'épargna une furieuse secousse. Pour le sauver des griffes de ces oiseaux de proye, qui sont des voleurs privilegiés, je fis si bien qu'avec mes dents je le détachai de l'anneau & le gardai dans ma bouche.

Ce qui sans doute avoit déterminé le Maltotier à me faire giter si promptement au Châtelet, c'est qu'il avoit apris qu'il en devoit partir incessamment un grand convoy pour le Canada. Je n'eus pas en effet le chagrin de coucher sur la paille ; car dès la nuit même je sortis de prison pour être transporté à Quebec avec tous les honnêtes gens que la Cour envoyoit alors dans cette Colonie. Quand je sçus que je devois être de ce voyage involontaire, & qu'il fut question de se mettre en chemin, je m'avisai pour mes pechez de faire le retif & de protester qu'en m'arrêtant on s'étoit trom-

pé ; on se mocqua de mes plaintes, & je n'y gagnai que des gourmades, ou pour parler plus juste, les Officiers qui avoient ordre de nous conduire étoient payés pour cela. Je leur avois été bien recommandé. C'est dequoi je m'aperçus lors qu'au lieu de me faire aller à pied avec un grand nombre de malheureux qu'on menoit comme moi par force en Canada, on me fit l'honneur de me mettre parmi les personnes de distinction, je veux dire avec celles qui faisoient ce voyage en voiture. On m'accorda une place dans une charette, où deux redoutables Archers armés de carabines occupoient chaque bout & nous tenoient en respect.

Fin du troisiéme Livre & du premier Tome.





